N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

Ravenne, la cité d'or

1936, La France cède à Hitler



PORTUGAIS

Grandeur et nostalgie

M 02630 - 947H - F: 6,90 € - RD

MARS 2026
N°947
ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €
TOM/S 1030 XPFMAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN $ 11,99

HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

L'histoire ETONNANTE des ROMAINS

SÉRIE DOCUMENTAIRE INÉDITE

LES LUNDIS 16 & 23 MARS DÈS **20H50**

Racontée par Benjamin Brillaud alias Nota Bene

ÉPISODE 1 – MARCHAND SOUS JULES CÉSAR

ÉPISODE 2 – SÉNATEUR SOUS NÉRON

ÉPISODE 3 – GLADIATEUR SOUS COMMODE

ÉPISODE 4 – GARDE PRÉTORIEN SOUS CARACALLA

Réalisée par Fabrice Hourlier et écrit avec Stéphanie Hauville et Benjamin Brillaud - Une production INDIGÈNES Productions en association avec BECEA production en coproduction avec Histoire TV et ZDF info

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · orange canal 124 · SFR canal 177 · Chips Time · .nordnet. · Vialis · WiBox · REPLAY DISPONIBLE JUSQU'À 60 JOURS

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 nos d'*Historia* : 59 € ; 1 an, 10 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directrice de la publication et gérant de SFPA : Michèle Benbunan.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction
Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Hors-série* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrice photo : Anne-Laure Schneider.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias
Tél. : 01 87 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr
Présidente : Corinne Mrejen.
Directeur général adjoint : Nicolas Danard.
Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : mars 2026.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Ce numéro comporte un encart *Sciences et Avenir sur la diffusion abonnés.*
Photo de couverture : Olimpio Fantuz-Sime

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.



Édito
Par Éric Pincas

Comme sur un air de fado

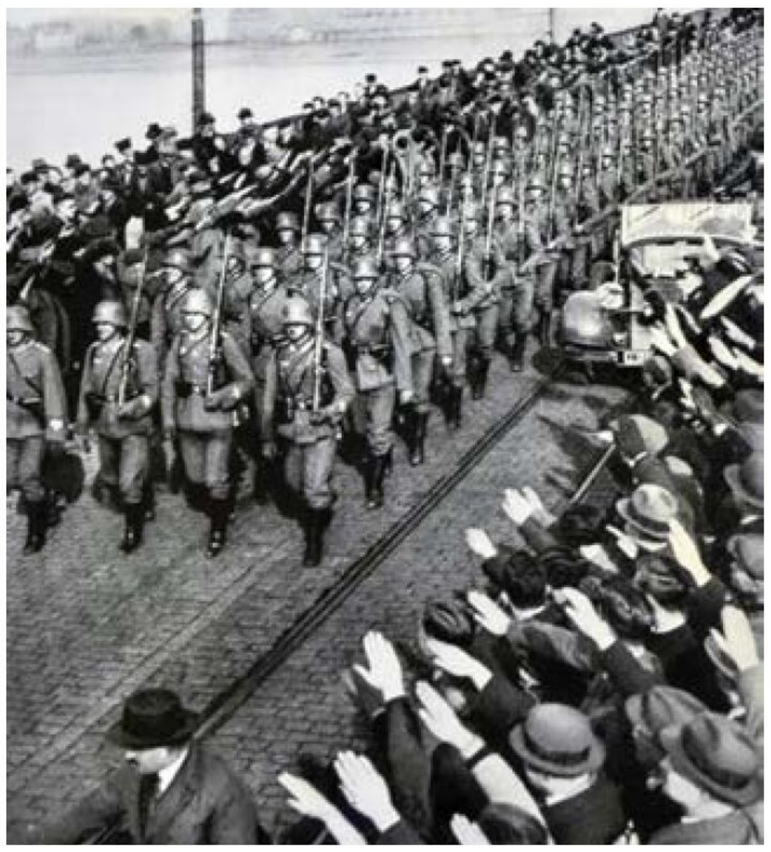
Quem canta seu mal espanta, quem chora, seu mal aumenta : «Qui chante, son mal enchante. Qui pleure, son mal augmente.» Cette célèbre expression portugaise est le miroir de l'âme lusitanienne. Celle d'un peuple audacieux, sensible, résilient, conjuguant l'optimisme et la nostalgie. À l'heure où nos voisins du finistère de l'Europe s'apprêtent à célébrer, le 2 avril prochain, le cinquantième anniversaire de leur Constitution républicaine, nous vous proposons de découvrir la grande histoire de ce petit pays qui fut une immense puissance maritime, impulsant l'ère des Grandes Découvertes au XVe siècle. Les Portugais ont révolutionné la géographie du globe, ouvert des routes commerciales, défini de nouveaux équilibres géopolitiques, construit un empire. Une dynamique d'explorations sans précédent qui, six siècles plus tard, trouve son écho dans un monde lusophone estimé à 82 millions de personnes réparties sur les cinq continents.

Sans détour, on peut affirmer que les Portugais ont marqué l'histoire du monde par leur esprit de conquête mais aussi par leur génie créatif, leurs talents littéraires et artistiques, leur capacité à ne jamais céder à la fatalité et à toujours entretenir l'espoir dans les moments les plus sombres de leur destin commun. Le tremblement de terre du 1er novembre 1755 qui dévasta Lisbonne sonna le glas de l'âge d'or portugais et porta un sérieux coup de frein à l'élan colonial du pays. Mais les Lisboètes, pleurant leurs morts, surent rester debout et repartir de l'avant, prenant notamment appui sur un fort sentiment religieux. De Viriate, le Vercingétorix lusitanien qui a résisté aux légions romaines à la «révolution des œillets» d'avril 1974 qui mit fin au salazarisme, nous vous proposons de mieux faire connaissance avec ces hommes et ces femmes qui ont écrit l'histoire de leur pays. De mieux comprendre aussi comment, dans les années 1960-1970, la France est devenue une terre d'exil pour les Portugais fuyant la dictature ou la misère. Un dossier où les faits témoignent de la grandeur et de la saudade, comme sur un air de fado.

> « La marque d'un esprit de conquête et d'un génie créatif »

HISTORIA SOMMAIRE







6 Portfolio

Ces bateaux ivres d'imaginaire

Ils n'ont jamais sillonné les mers et n'ont vogué que dans les rêves d'inventeurs audacieux. Bienvenue à bord de ces étranges navires !

12 Échos de l'Histoire
Interventions américaines en Argentine ; la révolution des grands-mères ; 1974, clash à l'OTAN…

16 Ils font l'événement
Élections municipales : les maires, fers de lance de la République.
PAR BRUNO FULIGNI

22 Récit

Hitler reconquiert la Rhénanie

En 1936, la France et la Grande-Bretagne peuvent – doivent – repousser l'armée allemande qui, après un coup de force, réoccupe la Rhénanie. Rien ne se produira, laissant les mains libres à Hitler…
PAR JEAN-YVES LE NAOUR

28 Dossier

Portugais
Grandeur et nostalgie

De l'Antiquité à la Renaissance, ce peuple s'est forgé une histoire, taillé un empire et a dessiné une nouvelle carte du monde. Mais le Portugal a aussi affronté bien des crises, de la dictature aux guerres coloniales en passant par l'exil massif…

30 **Viriate, le Vercingétorix de Lusitanie** JEAN-YVES BORIAUD
32 **Quand les Portugais ont agrandi le monde** MICHEL CHANDEIGNE
35 **Les rois des mers** MICHEL CHANDEIGNE
38 **Antoine, le saint superstar** CHRISTOPHE DICKÈS
40 **Inés de Castro, l'amour plus fort que la mort** ANNE-LOUISE SAUTREUIL
42 **Manuel Ier, la puissance et la gloire** OLIVIER TOSSERI
46 **Les splendeurs du style manuélin**
48 **Une littérature au parfum de saudade** LAURENT NUNEZ
52 **Petit royaume, grandes inventions** SOPHIE VIGUIER-VINSON
54 **Sousa Mendes, un Juste dans la débâcle** ALEXANDRE BANDE
56 **Salazar : le dictateur avance masqué** YVES LÉONARD
59 ***Grândola, Vila Morena*, l'hymne de la Révolution** YVES LÉONARD
60 ***O salto*, le grand saut vers la France** CHARLES GIOL
63 **Le Paris portugais** CHARLES GIOL

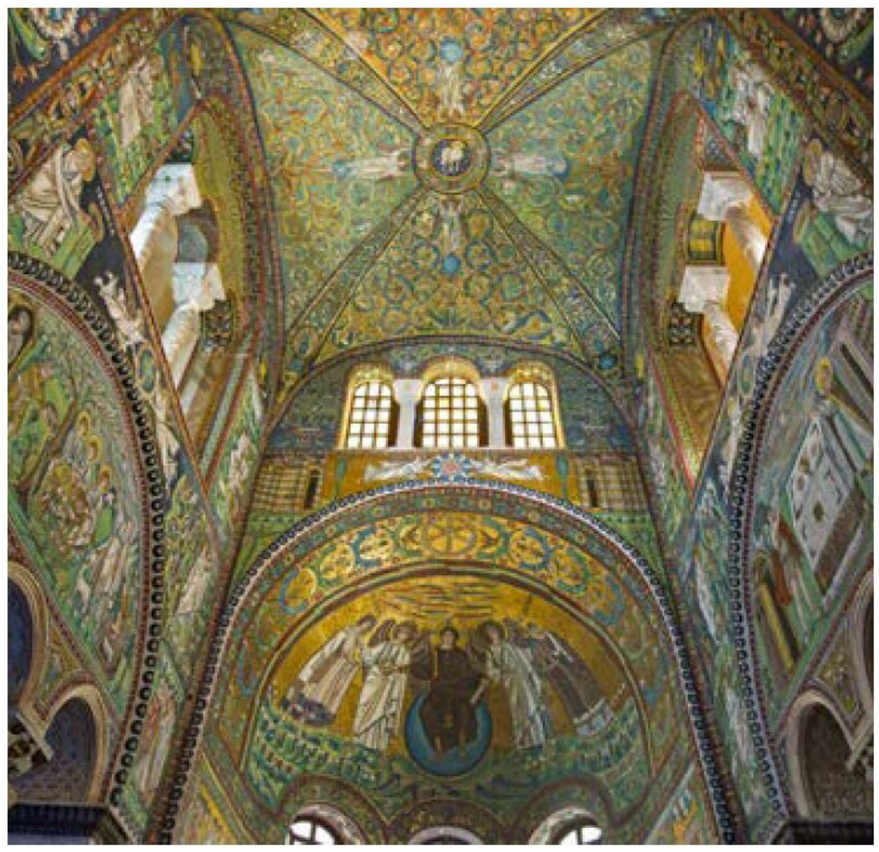
66



70



74



66 **Tête-à-tête**

Stéphane Bern & Amélie de Portugal

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique. **PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCK FERRAND**

70 **Récit**

Kokoschka et la femme silencieuse

Pour surmonter un chagrin d'amour, le peintre autrichien s'en remet à une troublante poupée de chiffon. **PAR JEAN-LOUIS THOUARD**

74 **Reportage**

Ravenne, mosaïques de lumière

Capitale de l'Empire romain d'Occident au Ve siècle puis de l'Italie byzantine jusqu'au VIIIe siècle, la cité adriatique conserve un patrimoine paléochrétien magnifié par ses tesselles d'or. **PAR CHARLES GIOL**

80 **Une œuvre, un artiste**

Impression, soleil levant, de Claude Monet

Sur l'avant-port du Havre, le matin du 13 novembre 1872, à 7 h 35 précisément, l'artiste réalise une petite toile qui va révolutionner la peinture… **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

85 **Cahier** culture

85 **Écrans** Ciné, scène, télévision…
88 **Expos** Le prince de Lavau à Troyes ; Barbara ; Camille Claudel.
90 **Livres** La sélection essais, romans et polars.

97 **Mots croisés**

98 **L'humeur**

d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Sophie Archambault de Beaune Préhistorienne. **Alexandre Bande** Historien, membre de la commission enseignement de la Shoah de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. **Jean-Yves Boriaud** Historien, professeur émérite de langue et littérature latines. **Michel Chandeigne** Auteur, éditeur, spécialiste de Magellan. **Christophe Dickès** Journaliste et historien spécialiste du catholicisme. **Antoine Dusault** Illustrateur. **Bruno Fuligni** Historien et écrivain. **Charles Giol** Journaliste. **Laurent Lemire** Journaliste.**Jean-Yves Le Naour** Historien spécialiste du XXe siècle. **Yves Léonard** Historien spécialiste du Portugal, auteur notamment de *Salazar, le dictateur énigmatique* (Perrin, 2024) et *Otelo, révolutionnaire insaisissable* (Chandeigne, à paraître en avril 2026). **Laurent Nunez** Écrivain, essayiste et éditeur. **Anne-Louise Sautreuil** Journaliste.**Jean-Baptiste Thomas** Historien spécialiste de l'histoire latino-américaine. **Jean-Louis Thouard** Auteur-illustrateur de bande dessinée. **Olivier Tosseri** Journaliste. **Sophie Viguier-Vinson** Journaliste.

Ces bateaux ivres d'imaginaire

En avant toute ! Jacques Van Geen et Philippe Laborde nous présentent ces embarcations étranges, qui engagent à larguer les amarres pour naviguer sur les océans du rêve. Une invitation à découvrir l'ingéniosité maritime, qu'elle soit réaliste ou non.



Le Musée des bateaux imaginaires. Le rêve, la technique, l'utopie, par Jacques Van Geen et Philippe Laborde (Glénat, 160 p., 30 €).



DR/CC0 WIKIMEDIA COMMONS/SP

« Ont-ils des roues ? » demande la comptine. Et c'est en Flandre, en 1602, qu'il faut chercher la réponse : Simon Stevin construit pour le prince Maurice de Nassau ce bateau à roues. Et, lors de son voyage inaugural, cet étrange engin a propulsé à près de 40 kilomètres à l'heure – vitesse folle pour l'époque – pas moins de 28 passagers, dont le prince accompagné de grands seigneurs de France, d'Angleterre, du Danemark et des ambassadeurs de l'Empereur.

Portfolio

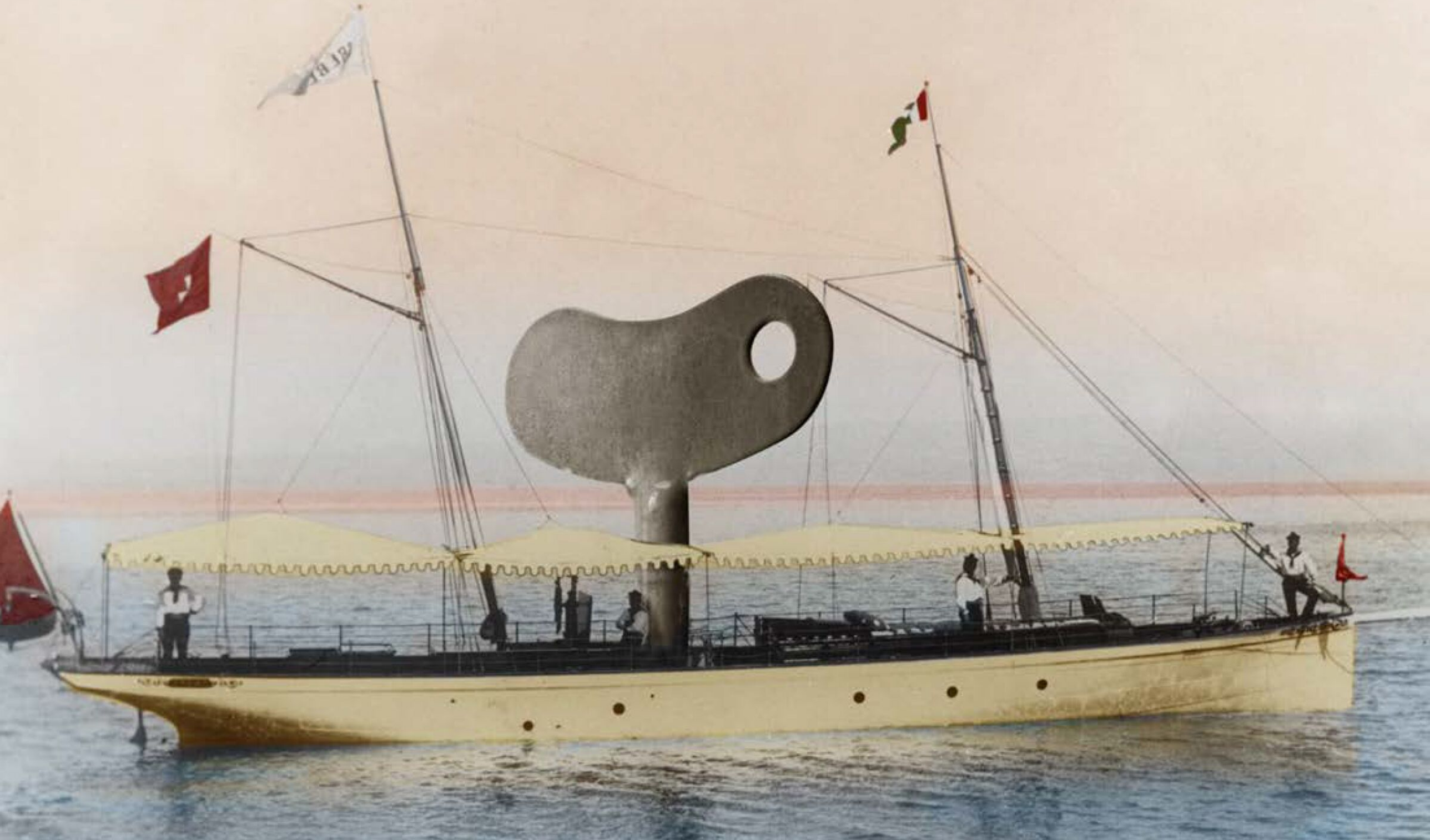
Vaches de mer Un lettré byzantin rédige, au IVe siècle, un étonnant ouvrage, le *De Rebus Bellicis*. Dans ses pages, l'auteur anonyme confie son goût pour la mécanique et recense toutes les techniques disponibles à son époque. Lesquelles auraient pu donner naissance à ce navire amélioré : les bancs de rameurs sont remplacés par des bœufs qui, attelés à des manèges, entraînent des roues à aubes.

IMAGE PLONK & REPLONK ZBIGL !/SP



BODLEIAN LIBRARY, OXFORD/DR/SP

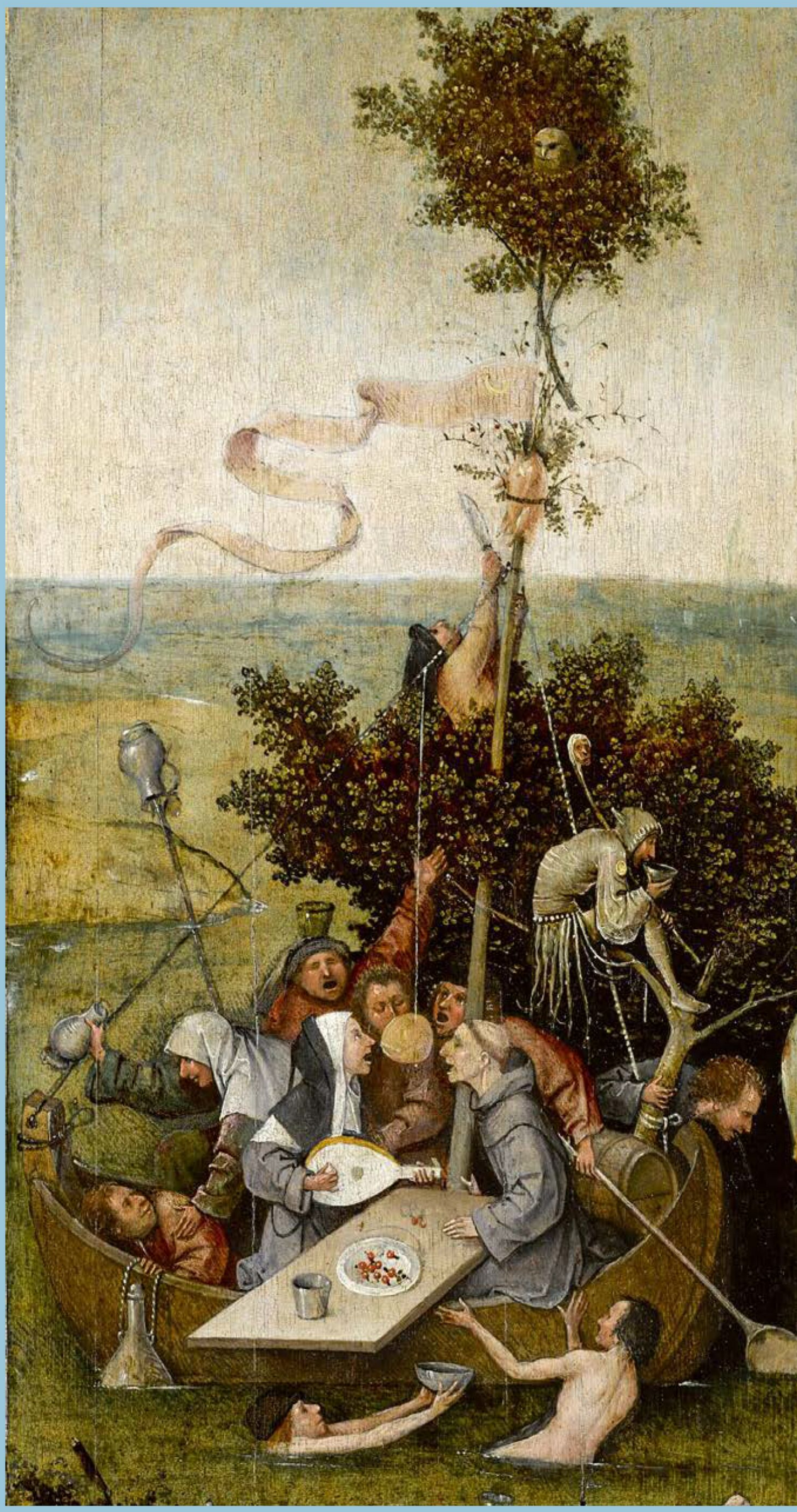
Bateau mécanique à remontoir





Le naufrage en chantant Publié en 1494 par un religieux strasbourgeois, Sebastian Brant, *Das Narrenschiff* (« *La Nef des fous* ») devient un best-seller. Le clerc y décrit un navire destiné à sombrer, chargé de tous les représentants de la société humaine – et de leurs vices. L'allégorie d'un monde clos prisonnier d'un bateau filant vers la catastrophe reste une image forte, comme l'a montré le succès du film *Titanic* (1997).

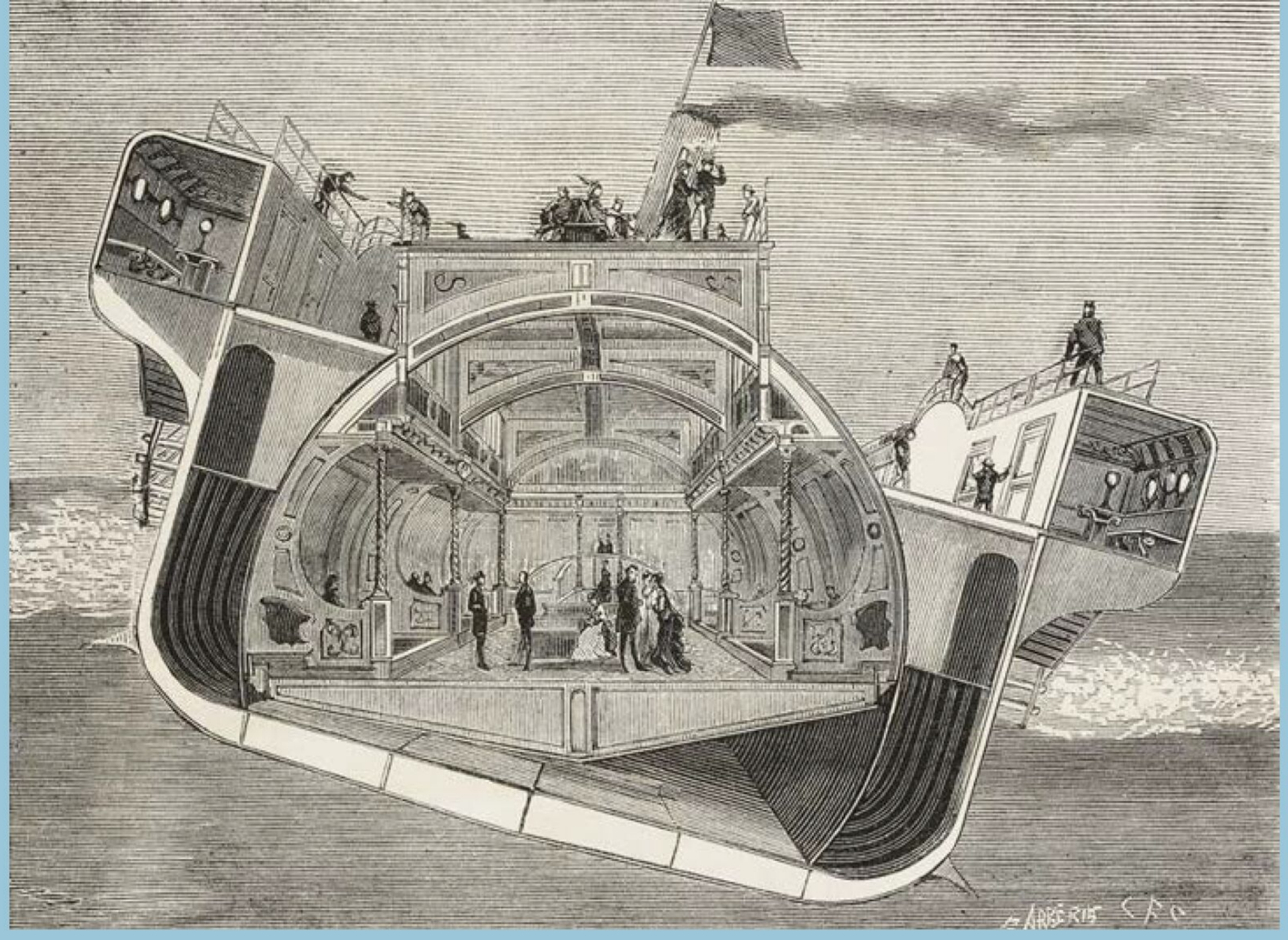
Secrets des alpages L'arsenal de la Suisse repose sur deux armes redoutables : une marine militaire lacustre (une douzaine de patrouilleurs armés) et un collectif d'artistes délirants, Plonk et Replonk, né en 1995. Sorti de leur imagination inépuisable, cet étrange bâtiment, mû par un ressort géant, a été révélé lors d'une exposition consacrée à… « la face cachée du Léman » !



DR/SP

Portfolio

Nausicalm avant l'heure L'industriel Henry Bessemer, grâce à ses inventions révolutionnant la métallurgie, se retrouve à la tête d'une fortune colossale. Le hic ? Il souffre du mal de mer. Il pense donc judicieux de construire, en 1874, le *Bessemer*, un navire antiroulis et antitangage, qui isole la partie destinée aux passagers du reste de la coque. Belle idée, mais échec total lors de son lancement…



DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/GETTY IMAGES



DR

On the rocks En 1942, en pleine bataille de l'Atlantique, les Britanniques envisagent de transformer un iceberg en porte-avions insubmersible. Long de plus de 600 mètres, le *Habbakuk*, propulsé par 26 moteurs électriques, aurait été composé d'une coque faite de glace et de pâte de bois, et d'un système de réfrigération. Abandonné en 1943, le prototype lancé sur le lac Patricia (Canada) mettra trois étés à fondre !

Monstre marin « Qui tient la mer tient le monde », lança Walter Raleigh, le grand navigateur au service de la reine Élisabeth I[ère]. Depuis, on ne cesse de concevoir des vaisseaux toujours plus armés, toujours plus gros… Mais ici, l'illustrateur du magazine *Science and Invention* (1924) dépasse tous les rêves – ou cauchemars : un sous-marin à chenilles, hérissé de canons et haut de plusieurs centaines de mètres !



SCIENCE AND INVENTION-EXPERIMENTER PUBLISHING, NEW YORK/DR

ICP

UNIVERSITAS CATHOLICA PARISIENSIS

ICP 150 ANS

LICENCES • MASTERS

Civilisation & Patrimoine

Histoire & Science politique

Depuis sa création en 1875, l'ICP conjugue excellence universitaire et innovation pédagogique

Étudier à l'ICP, c'est œuvrer au développement de son esprit critique et de sa capacité de discernement pour se former aux métiers de l'enseignement, de la recherche, du conseil, des relations internationales, de l'édition, du journalisme ou de la médiation culturelle.



LOI DU 22.07.2013
EESPIG
ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR PRIVÉ D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

PARIS • REIMS • ROUEN

parcoursup
Entrez dans l'enseignement supérieur

MON MASTER

En savoir plus

ICP - AdobeStock

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

Buenos Aires ne répond plus !

Géopolitique. La politique interventionniste de Trump renoue avec une vieille habitude, celle de fomenter des putschs ou d'agir en sous-main pour préserver les intérêts de Washington. Les interventions en Argentine, surtout en 1976, fournissent de cyniques cas d'école.



L'enlèvement du chef d'État vénézuélien et de sa femme, le 3 janvier dernier, résume plus d'un siècle d'immixtion états-unienne en Amérique latine: politique de la canonnière (exercer, par la présence de bâtiments de guerre, une pression sur un pays), ingérence militaire (même s'il n'y a pas, pour l'heure, de troupes au sol), appropriation des ressources naturelles (en l'occurrence, le brut vénézuélien) et prétention à exercer une tutelle politique sur un pays souverain (à travers un gouvernement fantoche ou un proconsul).

Il y a cinquante ans, le 24 mars 1976, la Maison-Blanche procédait avec la même brutalité impériale pour renverser le gouvernement d'Isabel Perón, mais avec davantage de discrétion. S'ensuivirent sept années de dictature, soutenue par Washington, au cours desquelles 30 000 personnes ont disparu, un chiffre aujourd'hui contesté par le président argentin d'extrême droite, Javier Milei, grand ami de Donald Trump. Les États-Unis n'en étaient pas à leur coup d'essai. En 1946, ils font leur possible, mais sans succès, pour barrer la route de la présidence à Juan Perón, candidat de la classe ouvrière. Ce n'est que partie remise. En 1955, Perón est renversé par un soulèvement militaire qui reçoit l'appui des États-Unis.

Être « très dur »

Le péronisme est alors proscrit, des régimes semi-démocratiques ou des juntes se succèdent mais, à la fin des années 1960, la région est secouée par un intense mouvement de contestation de la jeunesse et du monde du travail; l'Argentine ne fait pas exception. Pour éteindre l'incendie, Perón est rappelé aux affaires en 1973. Isabel Perón, vice-présidente de son mari, lui succède après son décès, en juillet 1974. Malgré le raidissement du gouvernement et la répression, elle peine à garder le contrôle de la situation. Depuis Washington, on donne un blanc-seing aux militaires argentins pour mettre un terme à l'insubordination ouvrière et sociale comme cela a déjà eu lieu en Bolivie (août 1971), en Uruguay (juin 1973) et, bien entendu, au Chili, en septembre 1973, avec le renversement d'Allende. En février 1976, un mois avant le putsch, William D. Rogers, conseiller aux Affaires interaméricaines auprès du secrétaire d'État, Henry Kissinger, écrit à son supérieur que le «gouvernement militaire à venir [en Argentine] devrait être conservateur

Ordre nouveau
Le général Videla prend officiellement le pouvoir le 28 mars 1976 avec la bénédiction du département d'État américain. Un an plus tard, les Américains dressent le bilan : 6 000 exécutions et 12 000 à 17 000 détentions arbitraires.



AFP

dans la mesure où ses tâches immédiates consistent à écraser le terrorisme, éliminer la corruption du gouvernement et du mouvement ouvrier et remettre l'économie sur pied. Ce devrait être un gouvernement nationaliste et anticommuniste [...]. Nous nous attendons à ce qu'il adopte une attitude amicale à l'égard des États-Unis».

Rogers, toutefois, ne veut pas reproduire les mêmes erreurs qu'au Chili: le soutien étatsunien aux putschistes avait été trop explicite et les photos, sorties clandestinement du pays, montrant des opposants internés dans des stades avaient glacé l'opinion occidentale. Les coups qui seront portés contre les «terroristes, mais aussi les syndicalistes dissidents et leurs partis» seront «très durs», signale Rogers dans un autre mémo, et «[il] est quasi certain que le gouvernement militaire argentin va violer les droits de l'Homme, ce qui ne manquera pas de susciter des critiques [et] des pressions au sein de l'opinion publique américaine et du Congrès [...]. Cependant, la reconnaissance du nouveau régime ne devrait pas poser de problème. En accord avec nos pratiques habituelles, nous attendrons [qu'il] ratifie son contrôle effectif de la situation, puis nous le reconnaîtrons, si possible après que plusieurs États latino-américains l'auront fait». **JEAN-BAPTISTE THOMAS**

Le mot du mois de Virginie Girod



Cryptorchidie

Le printemps ne va pas tarder à reverdir nos campagnes mais la cryptorchidie dont parle la presse depuis des semaines n'est pas une variété d'orchidée. Ce vocable signifie « testicule caché » : l'homme affligé par cette tare en possède bien deux, mais l'un reste invisible, n'étant pas descendu dans le scrotum. Cette malformation touche 2 à 4 % des enfants nés à terme… dont un dictateur : Adolf Hitler. Depuis 2016, l'affaire est connue du grand public grâce au *Sun* et à *Bild*. Des documents médicaux datés de 1923 attestent que le Führer n'avait pas de testicule droit. L'anecdote selon laquelle il l'aurait perdu en 1916 lors de la bataille de la Somme est aujourd'hui réfutée. Dans le documentaire *Hitler's DNA, blueprint of a dictator* diffusé en novembre dernier sur Channel 4 au Royaume-Uni, la vérité est sortie du puits grâce à la science. Le sang recueilli sur le sofa sur lequel Hitler s'est suicidé a été analysé. Les résultats démontrent qu'il souffrait d'une maladie génétique rare : le syndrome de Kallmann. Hitler aurait subi une puberté anormale et aurait pu être stérile. Outre sa cryptorchidie, il aurait pu être victime d'une malformation de l'urètre et peut-être même doté d'un micropénis !

S'il convient de se montrer prudent avec ces résultats, ceux-ci semblent corroborer les rumeurs qui couraient en Europe sur Hitler dès les années 1930. À partir de 1943, l'Office of Strategic Services (l'ancêtre de la CIA) considère le chef de l'Allemagne nazie comme un homosexuel refoulé et un coprophile impuissant, cependant, aucun document ne l'atteste. En conclusion, dire que Hitler est devenu dictateur pour compenser la honte ressentie face à ses anomalies génitales relève davantage de la tradition de l'injure à caractère sexuel que de la psychologie…

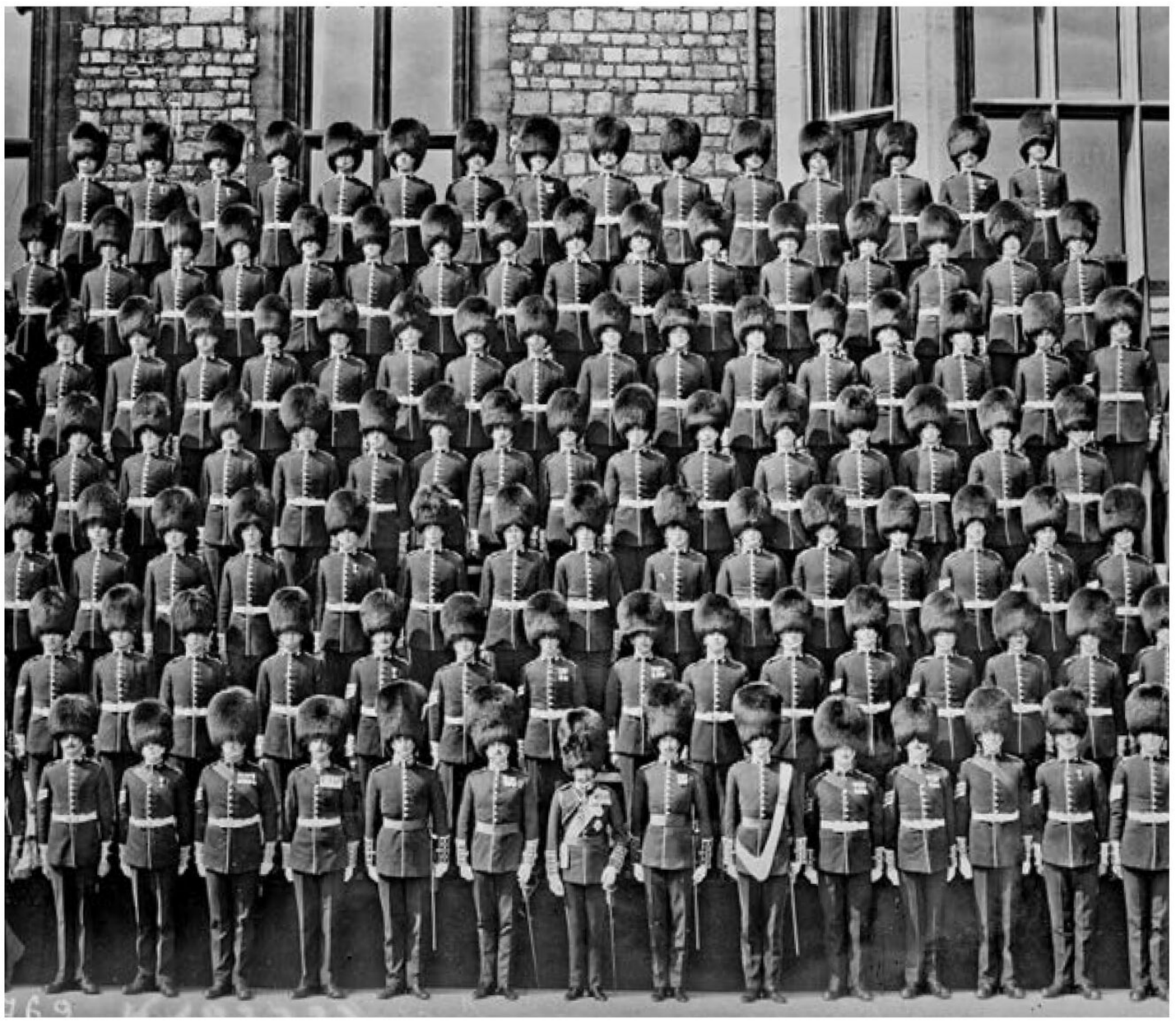
De l'utilité des grands-mères !

Société. Ce 1er mars, on fête les grands-mères. Et elles le méritent, tant elles ont joué un rôle clé dans notre évolution. Le genre humain partage avec les cétacés et quelques rares mammifères une spécificité : les femelles ayant passé l'âge de la procréation ne sont pas abandonnées par le groupe. Quel en est l'intérêt adaptatif ? Il est double. D'après l'anthropologue Kristen Hawkes, qui a vécu chez les Hadza de Tanzanie *(ci-dessous)*, ces grands-mères apportent par leur travail 30 % des ressources nutritionnelles à la communauté. De plus, en déchargeant les mères du soin des enfants, ces aînées participent à la dynamique démographique du groupe. Ces données ont été corroborées par deux études menées à partir des registres paroissiaux, entre 1731 et 1895 en Finlande et sur la période 1608-1799 au Canada : elles montrent que la proximité des grands-mères a eu un impact direct sur le nombre de naissances. Les grands-mères auraient ainsi contribué au succès évolutif d'*Homo sapiens*. ■ SOPHIE A. DE BEAUNE



SCIENCE PHOTO LIBRARY/SCIENCE SOURCE /BOYD E. NORTON

Les pépites de la **BnF-Gallica** gallica.bnf.fr



GALLICA/BNF

Fixe Tous les souverains britanniques assument le rôle honorifique de colonel en chef du régiment, comme ici George V (au centre de la première rangée), en 1926.

Les grenadiers d'Albion

Symboles de la monarchie britannique, les *Grenadier Guards* ont une histoire intimement liée à celle de leurs souverains. Les premiers hommes rassemblés au service du roi l'ont été à l'étranger, autour de Charles II, alors en exil aux Pays-Bas espagnols durant l'interrègne anglais (1649-1660). Une fois de retour en Angleterre, Charles II fusionne ce régiment avec un autre dans l'intention de créer le 1er régiment de garde à pied au sein de la *Household Division*, inspiré de ce qu'il a observé dans d'autres pays européens et ayant pour mission de protéger le roi et son pouvoir. Cette nouvelle institution considérée comme la première unité permanente de l'armée britannique moderne s'illustre également sur de nombreux champs de bataille. L'appellation *Grenadier*, d'abord réservée à l'élite des soldats, s'étend par proclamation royale après la bataille de Waterloo en 1815 à l'ensemble du régiment, désormais appelé *Grenadier Guards*, calqué sur la garde impériale de Napoléon Ier. Depuis le règne d'Édouard VII (1901-1910), tous les souverains britanniques assument le rôle honorifique de colonel en chef du régiment, comme George V *(photo)*. Aujourd'hui postés autour des résidences royales tout en continuant de participer à des opérations militaires, les *Grenadiers* sont reconnaissables à leur bonnet noir en poil d'ours et aux boutons de leur tunique, disposés à intervalles réguliers. THOMAS LIÉNARD

L'opération « Attila » déstabilise l'OTAN

Diplomatie. EN 1974 déjà, l'OTAN manquait de voler en éclats…

« Scénario cauchemardesque pour l'OTAN », « l'Alliance atlantique au bord de la rupture »… Le *New York Times* et le *Times* de Londres sont alarmistes sur ce qui vient de se passer entre la Turquie et la Grèce, deux membres de l'organisation. Les quotidiens français soulignent le caractère inédit et dangereux d'un affrontement armé entre alliés occidentaux et craignent une guerre gréco-turque en mer Égée avec le risque d'un embrasement.



KEYSTONE-FRANCE

Partition La dictature grecque orchestre un coup d'État à Chypre, provoquant une intervention d'Ankara *(photo)* justifiée comme une protection de la communauté turque de l'île.

Le coup des colonels

Le 15 juillet 1974, un coup d'État est mené par des ultranationalistes chypriotes grecs, avec l'appui de la dictature des colonels en Grèce, contre le président chypriote Makários. Il vise à rattacher Chypre à la Grèce. Le 20 juillet, l'armée turque envahit Chypre sous le nom de code « Attila ». Cette intervention est justifiée par la Turquie au nom du traité de garantie de 1960, qui lui donne le droit d'intervenir pour protéger la communauté turque de l'île. Un premier cessez-le-feu intervient le 22 juillet, mais le 14 août, une nouvelle offensive permet à la Turquie de contrôler environ 40 % du nord de l'île, zone économiquement stratégique.

Le bilan est lourd: des milliers de morts et disparus et près de 180 000 Chypriotes grecs déplacés vers le sud de l'île. La ligne du cessez-le-feu divise Chypre en deux entités et la Grèce quitte la structure militaire de l'OTAN jusqu'en 1980, considérant que « cet organisme était incapable d'empêcher deux de ses membres d'entrer en conflit ». La crise met fin à la dictature des colonels en Grèce et conduit au retour de la démocratie.

Mais cet accroc dans le tissu de l'Alliance a laissé des traces. Cette crise a révélé une faiblesse structurelle de l'organisation, conçue pour faire face à un ennemi extérieur, non pour gérer un conflit entre ses alliés. En 1965, Kissinger avait prévenu: « Aucune alliance ne peut concilier parfaitement les objectifs de tous ses membres. Toutefois, la condition minimum de son efficacité est que ses exigences ne soient pas contraires aux aspirations les plus profondes d'un ou de plusieurs des partenaires. »

LAURENT LEMIRE



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Maroc 1956 : du protectorat à l'indépendance

Le 2 mars 1956, la France acte la fin du protectorat instauré sur le Maroc en 1912. Le sultan, descendant des Alaouites – la dynastie issue du Prophète qui règne sur le pays depuis le XVII^e siècle –, est mis sur le trône en 1927 par le *makhzen* (l'appareil du pouvoir royal) et les Français. Le sultan est un allié essentiel du protectorat jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Séduit par le jeune parti de l'Istiqlal (« indépendance »), il donne des gages aux nationalistes sans rompre avec le système colonial, tout en renforçant son autorité. Cette position intenable lui vaut d'être destitué en 1953 avec l'appui de membres de l'élite marocaine, puis exilé par le gouvernement français à Madagascar, tandis qu'émeutes et attentats ensanglantent le pays. Devant le risque d'un soulèvement nationaliste menaçant les intérêts de l'Hexagone et le pouvoir du sultan, la France signe en 1955 une déclaration liant l'indépendance au retour de celui qui va devenir roi sous le nom de Muhammad V, qui sera triomphalement accueilli au Maroc. VÉRONIQUE DUMAS

Maires. Fers de lance de la République

Couleur locale. Alors que les élections municipales se tiendront les 15 et 22 mars, voici un panel d'édiles, dont certains ont administré leur ville avec parfois beaucoup d'inventivité… ou d'humour !

Issu du latin *major*, qui désigne «le plus grand», le maire est historiquement un notable considéré comme la personnalité dominante d'une commune. Nommé ou élu selon les régimes, il reste l'intermédiaire obligé entre les citoyens et le pouvoir central, qu'il soit un simple paysan ou un grand écrivain. Montaigne, en son temps, ne fut-il pas maire de Bordeaux?

Écrivains

Parmi les maires de France, on oublie souvent que **Victor Hugo** lui-même fut nommé, en 1848, maire de l'ancien 8e arrondissement de Paris, fonction qu'il accepta «pour les autographes»: ceux qui ornaient son décret de nomination, dont la signature de Lamartine. À la même époque, le philosophe **Pierre Leroux** est nommé maire de Boussac (Creuse), où il crée une communauté fondée sur le partage et ce qu'on n'appelle pas encore «l'économie circulaire».

Parmi les maires écrivains, on compte évidemment des notables, comme le **comte de Gobineau**, maire de Trie-Château (Oise) de 1863 à 1870: «Je marie les jeunes demoiselles, je passe les pompiers en revue, je gémis sur les cabarets, je fais améliorer la classe des bonnes sœurs et j'encourage les gamins à réciter leurs leçons à M. le maître. Je suis très beau en écharpe», écrit-il satisfait à l'un de ses amis.

Sous le Second Empire, le vaudevilliste **Eugène Labiche** achète un château à Souvigny-en-Sologne (Loir-et-Cher), dont il devient maire en 1868: «S'il rapporte à Paris maintes histoires ridiculisant les fermiers de son village, les "gueusards" comme il les appelle, il exerce sa fonction avec sérieux», résume Jocelyne George dans son *Histoire des maires* (1990).

L'édilité serait-elle source d'inspiration? Le pays chablais est très présent dans l'œuvre d'**Henry Bordeaux**, le futur académicien ayant succédé à son père à la mairie de Lyaud (Haute-Savoie) de 1896 à 1900. Quant à l'académicien et romancier régionaliste **Jean Aicard**, chantre de la Provence, il dirige à la fin de sa vie la commune de Solliès-Ville (Var), où sa maison est devenue un musée.

Et sait-on qu'**André Gide**, à 27 ans, fut porté sans l'avoir voulu à la mairie de La Roque-Baignard (Calvados), village de 150 habitants où sa famille avait acquis le château? Dans l'espoir de devenir adjoint au maire, le régisseur avait fait campagne pour lui. «Et ceux qui me prétendent insoucieux de la chose publique imaginent mal le zèle civique que j'apportai dans l'exercice de mes très absorbantes fonctions», ironisera Gide dans ses *Feuillets d'automne*. Élu en 1896, il résilie son mandat en 1900 et renonce à la politique: «C'en serait fait des rêveries, des promenades contemplatives.»

«Je suis né maire de village», note pour sa part **Jules Renard** dans son *Journal*. Comme son père l'avait été de 1892 à 1897, il est, entre 1904 et 1910, le premier magistrat de Chitry-les-Mines (Nièvre): «Comme maire, je dois veiller au bon état des chemins ruraux; comme poète, je préfère les voir mal entretenus», confie-t-il. Radical et socialisant, l'auteur

> «Qu'il soit paysan ou écrivain, le maire est un lien obligé entre citoyens et pouvoir central»

de *Poil de Carotte* n'en institue pas moins la gratuité des fournitures scolaires dans son village: le cadre communal, à l'échelle humaine, permet en effet de mettre en œuvre des politiques dont les effets se font sentir immédiatement, voire de tester de grandes réformes en vue de les généraliser au plan national. C'est pourquoi le mandat de maire a pu tenter nombre d'utopistes et de précurseurs.

Utopistes et précurseurs

Jules Coutant dit Coutant d'Ivry, ouvrier mécanicien, devenu député en 1893, puis maire «socialiste révolutionnaire» d'Ivry-sur-Seine de 1908 à sa mort en 1913, est père de quatorze enfants: sensible aux questions de garde, il institue un système de «crèches à domicile», ainsi qu'un «service d'assistance par le travail» préfigurant l'assurance chômage.

Le docteur **Paul Brousse**, ancien communard, devient à la même époque le chef de file des socialistes «possibilistes», ceux qui estiment pouvoir mettre en place des réformes sociales sans attendre un hypothétique Grand Soir insurrectionnel: «président du conseil municipal de Paris» de 1905 à 1906, en un temps où la capitale n'avait pas de maire, il crée des boulangeries municipales, des universités populaires et des logements à petits loyers pour les ouvriers.

Plus vindicatif, l'ouvrier anticlérical **Eugène Thomas** se manifeste au Kremlin-Bicêtre en prenant, en 1900, un arrêté municipal qui interdit le port de la soutane sur le territoire de sa commune. En dehors du mouvement ouvrier, on trouve aussi des personnages pittoresques dans les édiles de France, comme l'étonnant **Désiré Guillemare**: fondateur de Saint-Ouen-sur-Iton (Orne) dont il est maire pendant cinquante-quatre ans, de 1852 à sa mort en 1906, il oblige les habitants à construire des cheminées en tire-bouchon •••



GASTON PARIS/ ROGER-VIOLLET

Femmes au pouvoir
À Échigey, en 1945, est élu un conseil municipal entièrement féminin. Jeanne Sauvain, adjointe, repasse avec fierté l'écharpe de la maire Madeleine Ainoc.



1

ARKIVI/PICTURE ALLIANCE/BRIDGEMAN IMAGES

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES



2

• • • dans le seul but de laisser une trace dans l'histoire… Il fait aussi bâtir, de son vivant, un phare en pleine terre portant sa statue en bronze grandeur nature. Généreux mais vaniteux, il offre une casquette à chaque enfant du village, afin que tous puissent le saluer chaque fois qu'ils le croisent…

Aussi original sera l'inventeur et industriel **Joseph Archer**, maire de Cizely (Nièvre) où il met en circulation la première monnaie européenne, l'«europa», dès 1926. Dans ce village minuscule, il possède toutes les terres et ses paysans ont obligation d'utiliser les pièces qu'il a fabriquées; quand ils vont en ville, à Nevers, un compte bancaire ouvert par Monsieur le maire leur permet de changer leurs europas en francs… **Philibert Besson**, à Vorey-sur-Arzon (Haute-Loire), fait bientôt cause commune avec Archer: maire protestataire et véhément, il est révoqué par le préfet, se fait élire député en 1932 et, déchu de son mandat par la majorité, prend le maquis. Sur la place centrale de Vorey, son buste domine aujourd'hui la fontaine du village, avec la mention: «Précurseur de l'euro».

Après la Seconde Guerre mondiale, **le chanoine Kir** n'est pas seulement le truculent député-maire de Dijon (Côte-d'Or) qui donne son nom au «blanc cassis»: cet élu en soutane jumelle sa ville à Stalingrad et devient ami de Khrouchtchev, dans la foi d'œuvrer à l'apaisement des tensions Est-Ouest depuis l'hôtel des ducs de Bourgogne, écrin de l'hôtel de ville dijonnais.

Redoutant lui aussi l'apocalypse nucléaire, l'ancien résistant et pacifiste **Jean Garcin** interdit dans sa bonne ville de Fontaine-de-Vaucluse (Vaucluse) «le port et l'usage de la bombe atomique sur le territoire de la commune» en 1950, ouvrant ainsi la vogue des arrêtés municipaux symboliques et médiatisés. En pleine vague d'ovnis, en 1954, le maire de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse) **Lucien Jeune** prohibe quant à lui le survol et le stationnement de soucoupes volantes, sous peine d'enlèvement par le garde champêtre; plus ouvert, le maire d'Arès (Gironde) **Christian Raymond** crée en 1976 un «ovniport» pour accueillir les extraterrestres, exemptés de taxe de stationnement…

Plus récemment, un maire comme **Michel Crépeau** a fait de La Rochelle (Charente-Maritime) une ville pionnière de l'écologie, avec ses «vélos jaunes» en libre-service dès 1976. Il teste aussi la voiture électrique, les secteurs piétonniers, le tri sélectif et la préservation du littoral avec trente ans d'avance. Malicieux, il profite en 1992 d'un sommet franco-allemand pour organiser la pose de la première pierre de l'université de La Rochelle par Helmut Kohl et François Mitterrand: cette université n'avait aucune existence, le ministère en refusait même l'idée, mais une fois la première pierre scellée par d'aussi hauts personnages, les technocrates se trouvent bien obligés de donner suite, et l'université sortira de terre!

Universalisme en actes

Bien avant Crépeau, un autre pionnier de la voiture électrique s'est manifesté sous la IIIe République: **Severiano**

Un trio insolite

Jeanne Macherez (1), présidente de la Croix-Rouge locale, devient maire de Soissons pendant douze jours, en septembre 1914, après la fuite des autorités devant les Allemands. Le chanoine Kir (2), maire de Dijon, accueille le général de Lattre quelques jours après la libération de la ville, en octobre 1944. Raphaël Élizé (3), élu à Sablé-sur-Sarthe en 1929, est l'un des premiers maires noirs dans l'histoire de France, longtemps après Louis Guizot, élu en 1790 et… guillotiné.



3

DR

de Heredia, élu «président du conseil municipal de Paris» en 1879. Natif de Cuba, ce «mulâtre né libre» est sans doute le fils naturel d'un riche planteur qui l'a fait élever en France. Il sera aussi député et ministre des Travaux publics, sa peau foncée ne faisant pas obstacle à sa carrière.

L'élection municipale a ainsi permis de mettre en actes l'universalisme de la citoyenneté française. Un Noir venu de Saint-Domingue, **Louis Guizot**, fut ainsi élu maire de Saint-Geniès-de-Malgoirès (Gard) dès 1790, par 167 voix sur 176. Son cas est toutefois resté unique jusqu'à l'élection du métis **Raphaël Élizé**, originaire de la Martinique et installé comme vétérinaire à Sablé-sur-Sarthe (Sarthe), dont il a été un maire apprécié à partir de 1929. Destitué sous Pétain, cet homme de couleur qui aidait la Résistance mourut en déportation à Buchenwald.

Quant aux femmes, leur accession aux fonctions municipales a été longue et laborieuse. La première à exercer des responsabilités de maire est **Jeanne Macherez** née Wateau, à Soissons, dans les circonstances très particulières de 1914: l'invasion allemande ayant provoqué la fuite des autorités, c'est cette veuve de sénateur et présidente de la Croix-Rouge locale qui tient pendant une semaine l'hôtel de ville. «Le maire? C'est moi!», lance-t-elle à l'officier qui réclame un interlocuteur officiel. Pendant douze journées, elle négocie les réquisitions de fournitures et s'efforce d'empêcher les pillages. «Mairesse» autoproclamée, elle sera décorée de la Légion d'honneur en 1920, tandis que les militantes suffragistes réclament en vain le droit de vote et l'éligibilité des femmes.

L'ordonnance du 21 avril 1944 leur donne enfin satisfaction et, aux municipales de 1945, une vingtaine de femmes deviennent maires. En région parisienne, outre **Pierrette Petitot** à Villetaneuse, **Berthe Grelinger** à Rungis, **Charlotte Célérié** aux Clayes-sous-Bois, **Josèphe Jacquiot** à Montgeron et **Marie Roche** à Lisses, les chroniqueurs ont la surprise de trouver **Mauricia de Thiers**, connue à la Belle Époque pour ses numéros de voltige sous le surnom de «la





© GROB / KHARBINE / LA COLLECTION

En cavale Philibert Besson, maire protestataire de Vorey-sur-Arzon, déchu de son mandat en 1935, se dissimule alors dans les villages de Haute-Loire, déguisé en femme pour ne pas être identifié par les gendarmes.

••• femme bilboquet»: après un grave accident au volant d'une automobile propulsée sur un tremplin pour accomplir un looping aérien, elle s'est éloignée de la scène et a épousé le critique d'art Gustave Coquiot. Devenue veuve, riche et influente, elle est la personnalité marquante d'Othis, 350 habitants, où cette dame qui a accès au Tout-Paris politique et mondain est plébiscitée. «Puisque des femmes portent la culotte, je vais me mettre en jupon, grogne toutefois un opposant. – Dans ce cas, envoyez-moi vos bretelles», réplique-t-elle du tac au tac. En province, à part **Marie Giraud** à Marcols-les-Eaux (Ardèche), c'est surtout dans l'ouest et le nord du pays qu'on trouve des femmes élues maires: **Odette Roux** aux Sables-d'Olonne (Vendée), **Geneviève Quesson** à Saint-Laurent-de-la-Plaine (Maine-et-Loire), **Thérèse Maguin** à Reuilly (Indre), **Suzanne Ploux** à Saint-Ségal (Finistère), **Jeanne Berthelé** à Ouessant (Finistère), **Marie Digoy** à Saint-Renan (Finistère), **Germaine Marquer** à Bruz (Ille-et-Vilaine), **Fortunée Boucq** à Bachy (Nord), **Célina Roye** à Saint-Omer (Pas-de-Calais), **Germaine Duez** à Lillers (Pas-de-Calais). À Échigey (Côte-d'Or), hommes et femmes s'affrontent sur listes séparées: celle des femmes l'emporte et le conseil municipal, le seul à être exclusivement féminin, élit **Madeleine Ainoc** à sa tête. Celle-ci est battue deux ans plus tard, quand le retour des prisonniers donne l'avantage aux hommes dans cette étrange guerre des sexes électorale, heureusement unique en France.

Mandats records

Les municipales de l'après-guerre sont aussi marquées par le retour d'**Edmond Mathis**: cultivateur, né le 20 février 1852 à Éhuns (Haute-Saône), il a été maire de sa commune natale de 1878 à 1884, puis, après un bref intermède, en 1888! Il a aussi été député, de 1910 à 1919, et ses collègues l'avaient surnommé «Attila», puisqu'il était «roi d'Éhuns»! Sous Pétain, ce franc-maçon est resté à la tête de sa commune de 240 habitants malgré les règles en vigueur: «Je sers mes administrés jusqu'au bout. Libre-penseur je suis, libre-penseur je resterai, cela ne regarde personne», ose-t-il écrire au préfet en 1943, à l'âge de 91 ans. Réélu à la Libération, il l'est une dernière fois aux municipales des 26 avril et 3 mai 1953, alors qu'il entre dans sa 101e année: «Attila» peine à marcher et, presque aveugle, a du mal à glisser son bulletin dans l'urne, mais ses administrés le soutiennent au sens physique du terme, lui procurant la joie d'un ultime succès électoral avant sa mort, le 30 octobre de la même année, après soixante et onze ans de mandat municipal. Entré en fonction sous la présidence de Mac Mahon, il meurt donc à son poste quand se termine celle de Vincent Auriol, ayant ainsi servi sous 14 présidents de la République... Un record de longévité consigné dans le *Guinness Book*...

Quant au record de brièveté, il appartient sans conteste à **Louis-Régis Rome** dit «Romette», clochard et ramasseur de mégots bien connu au Puy-en-Velay (Haute-Loire): en 1911, pour humilier la République, les royalistes locaux l'avaient fait élire conseiller municipal, puis maire. Le préfet le reçut dès le lendemain avec déférence, lui offrant un repas bien arrosé: fin saoul, Romette signa sans méfiance sa lettre de démission. Un bon maire doit toujours se méfier de l'administration! BRUNO FULIGNI

Commune à vendre !

Joseph Chaix, le 6 août 1895, vend le terrain de sa commune de Chaudun (Hautes-Alpes) à l'État, la considérant comme trop pauvre pour continuer d'exister! Les quarante propriétaires chaudunois se partagent 186 000 francs, avant d'émigrer en Algérie ou en Amérique. Joseph Taix, pour sa part, tire 8 227 francs de cette transaction, qui a pour effet de rattacher le territoire de Chaudun à la commune de Gap. B. F.

Vous avez rendez-vous avec l'histoire.



HORS-SÉRIE
9,90
SEULEMENT

Récit

7 mars 1936

Hitler reconquiert la Rhénanie

Le Führer a décidé de réoccuper la région rhénane, ce marchepied parfait pour attaquer la France mais démilitarisé depuis 1918. Timorés, les généraux français déconseillent toute intervention, à la satisfaction de Londres et de Washington. Une inaction qui scellera le destin de l'Europe. PAR JEAN-YVES LE NAOUR



En remilitarisant la Rhénanie, en complète violation des traités de Versailles (1919) et de Locarno (1925), le chancelier Hitler montre en quelle estime il tient le droit international. Pour mener à bien son programme expansionniste, avec l'annexion de l'Autriche et la conquête de la Tchécoslovaquie et de la Pologne en ligne de mire, il doit d'abord assurer la sécurité du territoire allemand face à la France, et en finir avec la démilitarisation de la Rhénanie.

Il joue là le sort de son régime sur un coup de dés. Si jamais l'armée française intervient, il y a de fortes chances pour qu'il soit balayé. Avec le recul, les historiens affirmeront que la dernière occasion d'empêcher la guerre et de renverser le IIIe Reich a été perdue. Le 7 mars 1936 est l'un de ces moments clés où tout se joue. Les témoins des événements ont-ils été aveugles ou bien ont-ils manqué de courage? Pourtant, jamais coup de force n'a été aussi prévisible. Et cependant, quand il survient, la surprise est générale et le gouvernement français incapable d'adopter une position claire.

Depuis le réarmement de l'Allemagne et le rétablissement du service militaire en 1935, Paris ne se berce pourtant pas d'illusions : un jour, Berlin tapera du poing sur la table et exigera de reprendre le contrôle militaire de la rive gauche du Rhin. Les articles 42-44 du traité de Versailles, librement réaffirmés en 1925 à Locarno, où Français et Allemands reconnaissent mutuellement leurs frontières, stipulent que la Rhénanie est neutralisée. Ces dispositions garantissent à la France et à la Belgique l'impos- •••

AURIMAGES

Défaite Le 7 mars 1936, un détachement de 3 000 hommes de la toute jeune Wehrmacht – créée les mois précédents – entre en Rhénanie. *Le Canard enchaîné* se gausse (« L'Allemagne envahit l'Allemagne »). En réalité, la France vient de perdre la paix…

••• sibilité d'une attaque brusquée, en même temps qu'elles laissent une porte ouverte pour une éventuelle invasion de l'Allemagne si jamais cette dernière s'en prenait aux alliés tchécoslovaques et polonais. Hitler est bien conscient que toute politique d'expansion à l'est passe par la fermeture de cette porte à l'ouest. Et dès mars 1935, le président du Conseil, Pierre Laval, interroge les militaires sur la conduite à tenir en cas de remilitarisation brutale. La réponse du général Gamelin est consternante: la stratégie défensive de la France, derrière la ligne Maginot, ne prévoit pas une opération en Allemagne.

En janvier 1936, la presse allemande se remplit d'imprécations contre la France. La campagne est si vive que l'ambassadeur à Berlin, André François-Poncet, se précipite chez le ministre des Affaires étrangères, von Neurath, qui le rassure. Jamais, lui dit-il, l'Allemagne ne dénoncera le traité de Locarno. Inquiet, le ministre français des Affaires étrangères, Pierre-Étienne Flandin, profite des obsèques du roi d'Angleterre, George V, pour sonder son homologue britannique Anthony Eden: que fera la Grande-Bretagne en cas de violation des traités? Eden lui renvoie la question: que fera la France? Flandin est bien en peine pour répondre car Paris n'a arrêté aucune position. L'avis des deux ministres est de négocier plutôt que d'être placés devant le fait accompli. En échange d'une remilitarisation contrôlée et limitée, on pourrait peut-être arracher à Hitler quelques garanties de sécurité.

Les militaires français, Gamelin en tête, se défaussent

Le 7 février 1936, Flandin pose donc la question en Conseil des ministres. En dehors du recours à la SDN et d'une action commune avec la Grande-Bretagne, la réponse est évasive. Mais que faire si l'Allemagne ne respecte pas le verdict de la SDN? Faudra-t-il alors prendre les armes? Et si la Grande-Bretagne ne veut pas s'engager, faudra-t-il y aller seuls? À vrai dire, la réponse dépend beaucoup des militaires. Gamelin, aussitôt consulté, se contente de préciser qu'en cas de remilitarisation de la Rhénanie, il prendra des mesures pour assurer la couverture du territoire français! Il ne s'agit pourtant pas de prévoir une invasion du pays. Il est clair qu'il ne veut pas faire grand-chose. Comme les bruits de préparatifs hostiles se confirment, le ministre de la Guerre, Louis Maurin, s'émeut: «Nous sommes à la veille d'une guerre.» Le président du Conseil, Albert Sarraut, est étonné de voir les militaires se défausser – «Comme réflexe d'énergie, c'est un peu faible.»

Le 27 février, compte tenu des oppositions à une intervention, il arrête la position de la France à un simple



ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES

appel à la SDN et aux deux puissances garantissant les accords de Locarno, l'Angleterre et l'Italie. Mais depuis la conquête de l'Éthiopie – qui lui a valu une condamnation et des sanctions économiques de la part de la SDN –, l'Italie de Mussolini branle dans le manche, et il est certain qu'il ne faudra pas compter sur elle pour défendre un droit international qu'elle a été la première à remettre en cause.

Le 2 mars, après un mois d'hésitations, Hitler prend sa décision. Une légende tenace prétend que le dictateur a tordu le bras à ses généraux. Ces derniers sont pourtant tous convaincus de la justesse de la cause allemande. De même, l'idée souvent énoncée que les forces allemandes se seraient repliées sans combattre n'est pas exacte. Certes, les petits détachements entrés en Rhénanie sont incapables de tenir tête à l'armée française, mais leurs instructions consistent à mener des combats retardateurs en attendant que la ligne de résistance s'établisse sur le Rhin. Cette légende d'une armée allemande terrorisée et prête à se débander sert à amplifier la démission coupable des

« Les généraux approuvent Hitler et la troupe a ordre de se battre si les Français attaquent »

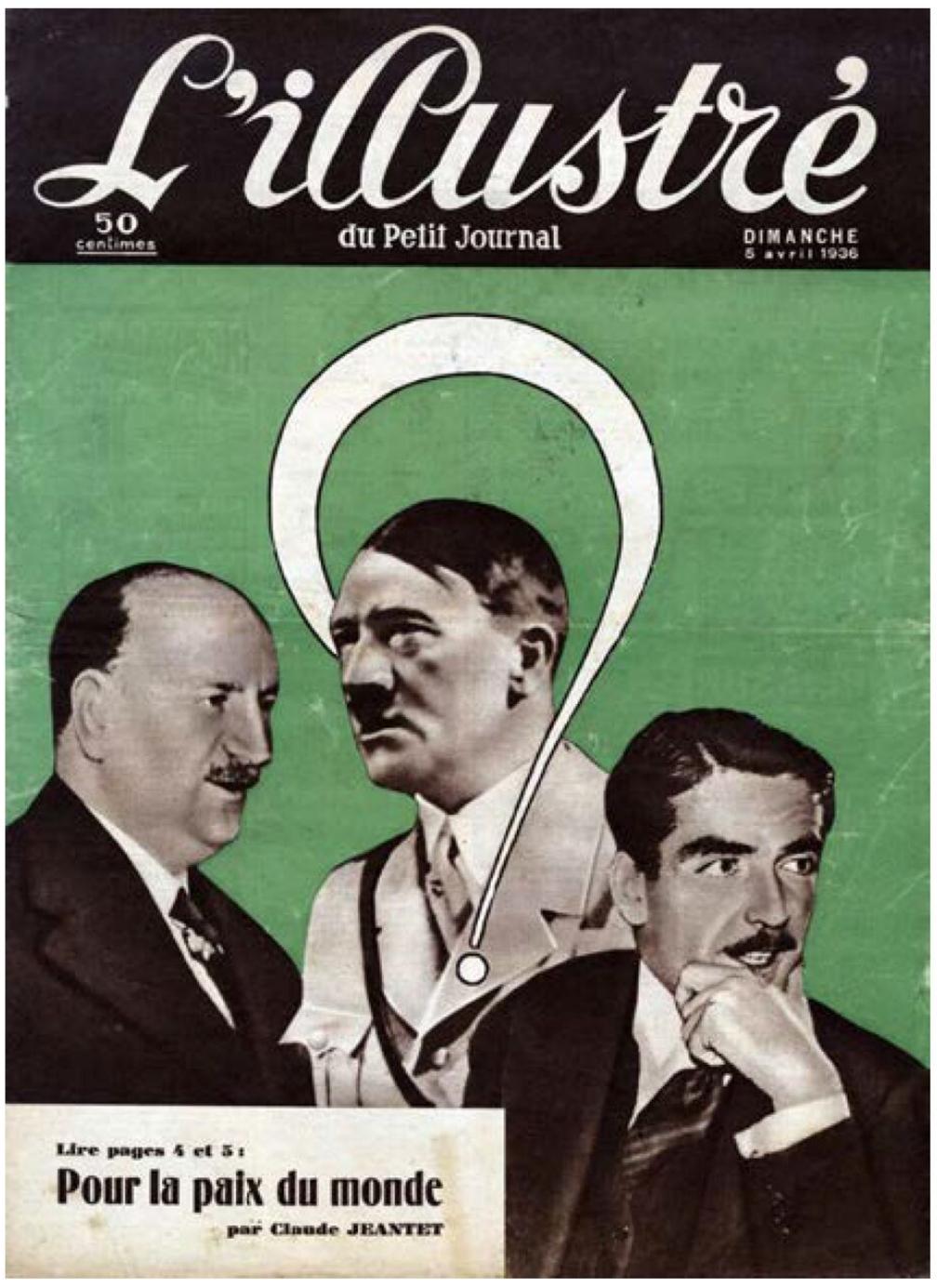
responsables politiques français. Dans les faits, elle n'est pas exacte, mais elle reste largement partagée dans la mémoire collective.

Le 7 mars au matin, les ambassadeurs de France, de Grande-Bretagne, de Belgique et d'Italie sont convoqués par von Neurath. Ce dernier leur remet un mémorandum par lequel le gouvernement allemand dénonce le traité de Locarno, et ajoute oralement que des unités militaires entrent actuellement sur la rive gauche du Rhin « à titre symbolique ». À midi, Hitler s'exprime devant les députés du Reichstag, rassemblés à l'opéra Kroll dans un décor wagnérien à la mesure du Führer. Tonnerre d'imprécations contre le traité de Versailles, la France et le bolchevisme. Quand Hitler annonce la remilitarisation de la Rhénanie, c'est l'explosion de joie, les bras tendus et des « *Heil!* » à n'en plus finir. Armand Bérard, secrétaire de l'ambassade de France à Berlin, assiste à l'événement. « Ces gens-là sont fous, constate-t-il. Ils nous mèneront aujourd'hui ou demain à la guerre; il faut être aveugle pour ne pas le voir. » Le problème, c'est que les Anglo-Saxons ne voient pas le problème. Devant l'ambassadeur américain qui est à ses côtés, Bérard s'indigne que Hitler déchire ainsi un traité. « Et la question des dettes? », lui réplique l'Américain, sous-entendant que la France – qui a cessé de payer ses dettes de guerre envers Washington quand les réparations allemandes ont été suspendues en 1931 – est au moins aussi coupable que l'Allemagne.

Pour les Britanniques, l'ennemi « c'est la France » !

Pour Londres comme pour Washington, la France est vue comme un pays revanchard, haineux, incapable de se réconcilier avec son voisin. Sans la mauvaise volonté de Paris, il n'y aurait jamais eu de nazisme, prétendent-ils. Le coupable, c'est donc la France. « Hitler ne fait que rentrer chez lui », écrit Lord Halifax, leader de la Chambre des lords. L'ancien Premier ministre Ramsay MacDonald se réjouit de la « sévère leçon » que le chancelier Hitler a administrée à la France, et qui amènera certainement cette dernière à plus de souplesse. « Il faut le dire encore et encore, la France est l'ennemi », a écrit MacDonald, noir sur blanc, dans son journal, quelques mois plus tôt. Les Britanniques n'ont à l'évidence rien compris.

Hitler a bien choisi la date. Le 7 mars est un samedi et le week-end est sacré en Angleterre. La première réaction de Londres est d'annoncer que le cabinet ne précisera pas son point de vue avant le lundi matin, et de demander à la France de ne prendre aucune initiative isolée d'ici-là. Autrement dit, perdre du temps, et laisser aux Allemands tout loisir de s'installer et de fortifier leurs positions. La Wehrmacht •••



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION

Rupture Devant les membres du Reichstag réunis à l'opéra Kroll de Berlin, Hitler s'apprête à prononcer le discours annonçant l'entrée en Rhénanie. Une action qui revient à déchirer le traité de Versailles et qui peut déboucher sur une guerre à laquelle le régime n'est pas forcément prêt.

Crédulité à la une Le 5 avril 1936, *Le Petit Journal* veut croire à la bonne volonté de Hitler et des ministres des Affaires étrangères Flandin (à g.) et Eden (à dr.) pour maintenir la paix. Un optimisme bien téméraire, tant le chancelier allemand multiplie les mensonges.

MORE MAGAZINES: XSAVA.XYZ

••• n'est pourtant pas en situation de force. Sur les 30 000 hommes qui passent le Rhin, seul un détachement de 3 000 soldats s'avance au cœur de la rive gauche. «Une seule division française aurait suffi à mettre fin à l'aventure», allègue l'historien britannique Ian Kershaw. Hitler dira lui-même plus tard: «Si les Français avaient marché en Rhénanie, nous aurions dû nous retirer la queue entre les jambes.» Il assurera que les quarante-huit heures qui ont suivi son discours «ont été les plus angoissantes de sa vie». En réalité, le coup de poker est moins risqué qu'il n'y paraît: les Français ne veulent pas la guerre, ils restent attachés à l'idée de sécurité collective, craignant de se séparer de la Grande-Bretagne, alors que des élections législatives ont lieu dans six semaines à peine. On voit mal un gouvernement de transition comme celui de Sarraut se lancer dans une aventure sans l'assentiment de l'opinion ni des parlementaires…

Et puis, Hitler est malin et souffle le chaud et le froid. Pour rassurer Londres et Paris, il ne propose rien moins qu'un pacte de non-agression de vingt-cinq ans avec la France et la Belgique, un accord de limitation de la course aux armements et une démilitarisation mutuelle des deux côtés de la frontière, en France et en Allemagne. Il annonce même qu'à ce prix il pourrait revenir siéger à la SDN! Oublions donc la gifle et saisissons la main tendue. «Une chance de reconstruire», titre le *Times* du 9 mars. Voilà pourquoi les Anglais ne vont pas soutenir la France. Ils tombent dans le piège allemand. Le cynisme de Hitler est cependant sans limites car la proposition de la démilitarisation mutuelle de la frontière inclut la ligne Maginot et laisserait donc la France sans défense.

La prédiction visionnaire de Georges Mandel…

Le 7 mars, peu après 10 heures, Albert Sarraut réunit un Conseil des ministres qui penche pour une réponse militaire. Mais Gamelin ne veut rien faire sans mobilisation générale. Interrogé sur les chances de succès de la France, il estime qu'elle aura le dessus au départ mais qu'en cas de guerre longue, la puissance industrielle allemande fera pencher la balance. Il faut donc absolument avoir la Grande-Bretagne à ses côtés. Mais que faire puisque celle-ci ne veut rien faire? Abusés par la propagande allemande, les généraux français surestiment les capacités de la Wehrmacht qui n'est alors pas au niveau de l'armée française. C'est cette erreur d'interprétation, doublée d'une inadaptation de l'outil militaire national à l'offensive, qui conduit Gamelin à ne pas vouloir engager les hostilités.

Le Conseil des ministres du lendemain 8 mars est décisif. Les militaires campent sur la mobilisation générale. Or, à quelques semaines des élections législatives, le gouvernement n'en veut pas. La solution consiste donc à s'en remettre à la SDN qui condamnera la violation des traités et édictera des sanctions. La France a capitulé! Georges Mandel, ministre des PTT, lance cet avertissement en vain: «Si nous laissons sans réponse cette provocation, Hitler sera persuadé qu'il peut tout tenter sans que la France bouge. Et il tentera tout. […] Faites attention! Nous devons prendre une décision historique, car […] nous ne pourrons plus nous porter au secours des États auxquels nous avons promis assistance.»

À 19 h 30, Sarraut prononce un discours radiodiffusé où il lâche cette

Le prétexte du pacte franco-soviétique

En 1935, Pierre Laval conclut un traité d'assistance mutuelle avec l'URSS, sans toutefois aller jusqu'à l'alliance militaire. L'Auvergnat veut impressionner Hitler et l'amener à une politique de compromis. Quand ce traité est ratifié en février 1936, Hitler prend ce prétexte pour justifier la remilitarisation de la Rhénanie. Et beaucoup tombent dans le panneau. Le général Gamelin demande au gouvernement de ne pas provoquer Hitler ! Le 8 mars, le ton de la presse d'extrême droite est édifiant : « Nous n'avons pas à marcher contre Hitler avec les soviets », tonne Maurras dans *L'Action française*. *Le Matin*, lui, dénonce le péril bolchevique. Si bien qu'un touriste persan de passage pourrait s'imaginer que Staline vient d'envahir la Rhénanie et menace la France ! En fait, un retournement idéologique est à l'œuvre. Les nationalistes, traditionnellement antiallemands, placent désormais l'anticommunisme au premier rang de leurs combats. Ils sont majoritairement persuadés que l'on peut s'entendre avec l'Allemagne et que l'URSS veut la guerre. Ainsi, dès 1936, on voit fleurir le slogan « Plutôt Hitler que Staline », qui se transformera ensuite en « Plutôt Hitler que Blum ».



ADOC-PHOTOS

Maltraité En mai 1935, Laval (à la g. de Staline) conclut un traité franco-soviétique d'assistance mutuelle à la colère de l'extrême droite française, qui penche pour Hitler.



GROB KHARBINE /LA COLLECTION

Inertie internationale Lâché par ses alliés, bien mal conseillé par son chef des armées, Paris prend la plus inutile des décisions : porter ses réclamations devant l'impuissant conseil de la Société des Nations à Londres, le 16 mars 1936.

phrase martiale qui lui sera tant reprochée: «Nous ne laisserons pas Strasbourg à portée des canons allemands.» La presse l'accuse aussitôt de bellicisme; dans quelques mois, on blâmera sa couardise. Sarraut voulait simplement impressionner Londres – à la veille d'une rencontre entre Flandin et Eden – et l'opinion publique pour qu'elle fasse bloc derrière le gouvernement. Rien ne fonctionne. Il faut dire que Flandin a déjà télégraphié à Eden que la France n'interviendra pas seule. Quant à l'opinion, personne ne soutient l'option militaire. À l'instar de la presse britannique, *Le Canard enchaîné* écrit que «l'Allemagne a envahi l'Allemagne». On ne va pas faire la guerre pour si peu! Les Français se contentent donc de siffler Hitler quand il apparaît aux actualités cinématographiques.

«Nous avons perdu la paix»

Le lundi 9 mars, la Grande-Bretagne se rallie au recours à la SDN. Service minimum. La réunion du conseil de la SDN, délocalisée à Londres, est fixée au 14 mars… assez loin pour que les Allemands se fortifient et que la solution militaire devienne de plus en plus improbable. Les discussions s'enlisent, à dessein, du 14 au 19 mars, avant de s'achever par la condamnation unanime de l'Allemagne. Rien de plus. Quand la France demande des sanctions, la discussion est repoussée puis enterrée. Les Britanniques ne veulent pas braquer Hitler mais, au contraire, saisir l'occasion de la «paix de vingt-cinq ans», qu'il leur a fait miroiter. Les Français, menacés par l'Allemagne, se font donc berner par leurs amis anglais, mais ces derniers ne tardent pas à subir une amère déconvenue. Le 7 mai, quand ils s'adressent à Hitler pour en savoir plus sur ses propositions de paix, ils ne reçoivent aucune réponse…

Il sera facile aux dirigeants français de faire de la Grande-Bretagne le bouc émissaire de leurs propres lâchetés. Mais la réalité est que la France n'a pas voulu engager seule le combat. Churchill, le plus francophile des politiciens britanniques, sera d'ailleurs assez sévère: «Si le gouvernement français avait été à la hauteur de sa tâche, il aurait immédiatement ordonné la mobilisation générale et obligé ainsi tous les autres à se rallier à lui. Après tout, il s'agissait pour la France d'être ou de ne pas être. Tout gouvernement français digne de ce nom eût pu prendre de lui-même une décision.» Et quand Flandin vint se lamenter auprès de lui que le Premier ministre, Stanley Baldwin, refusait d'appuyer l'option militaire, Churchill l'exécuta d'une phrase: «Clemenceau ou Poincaré n'auraient pas laissé le choix à M. Baldwin.» Flandin revient de Londres abattu. Oui, il aurait fallu intervenir plutôt que de demander aux uns et aux autres le droit de se défendre. «Maintenant, nous avons perdu toute autorité en Europe. Nous avons perdu la paix», se désole-t-il.

Les conséquences sont en effet terribles. La fortification de la Rhénanie ferme la porte du Rhin et complique le devoir de la France d'intervenir si ses alliés sont attaqués. En Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie et Yougoslavie, on s'interroge: la France sera-t-elle fidèle à sa promesse? La Belgique, qui s'inquiète, abandonne Paris et retourne à la neutralité. La Pologne, elle, s'oriente vers une politique d'entente avec l'Allemagne. «Cette faute capitale est la cause de l'effondrement tragique de la France. Elle fut le premier acte de l'histoire de Munich», s'apitoiera Edvard Beneš, le président tchécoslovaque. En 1965, passé de la diplomatie à la littérature, l'ancien secrétaire général du Quai d'Orsay Alexis Léger, devenu Saint-John Perse, écrit de même: «C'est à la conférence de Londres, en mars 1936, et non à Munich, que gît la véritable responsabilité du débordement hitlérien.» Ce premier abandon a conditionné tous les autres. La France n'a pas tapé du poing sur la table alors que sa sécurité était menacée et qu'elle était en position avantageuse. Il sera encore plus difficile d'agir quand il faudra assurer la sécurité de son allié tchécoslovaque, avec une armée allemande renforcée et des fortifications érigées en Rhénanie.

Richelieu affirmait avec sagesse que «pour un État, supporter une injure sans en tirer raison, c'est en attirer une autre». La question que pose la remilitarisation de la Rhénanie, bien avant Munich, est celle du droit face à la force. La force du droit ne peut triompher du droit du plus fort que si l'on est décidé à la faire respecter. Le reste n'est qu'impuissance. H

L'auteur. Historien spécialiste de la Première Guerre mondiale et du XXe siècle, il a publié de nombreux livres dont *1929-1935. La Crise* (Perrin, 2024).

Géant En 1498, contournant l'Afrique, Vasco de Gama ouvre la route de l'Inde et inaugure l'âge d'or du Portugal. *Portrait de Vasco de Gama*, d'Antonio Manuel da Fonseca (1838), National Maritime Museum (Londres).

Portugais, grandeur et nostalgie


NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH, LONDON/AURIMAGES

Résistance aux légions romaines, victoire sur les Maures, découvertes maritimes, art et littérature, « révolution des œillets »… les habitants du Portugal ont toujours façonné leur propre histoire et réussi, même sur les chemins de l'exil, à conserver et réinventer leur identité, à nulle autre pareille.

Viriate, le Vercingétorix de Lusitanie



Au milieu du IIe siècle avant notre ère, un berger devenu un redoutable guerrier se dresse contre les légions romaines, coupables d'avoir, par traîtrise, massacré son peuple. Pendant dix ans, il mène un combat aussi brave que désespéré, qui le propulsera, à partir du XIXe siècle, au rang des héros nationaux portugais. PAR JEAN-YVES BORIAUD

Sans doute est-ce dans la ville de Zamora, en Espagne, à 50 km de la frontière portugaise, que se dresse la statue la plus spectaculaire de Viriate: un grand bronze inauguré en 1904, qui le représente, le bras droit tendu et le poignard à la main gauche, en fier guerrier, au-dessus d'une inscription latine sans équivoque: «La Terreur des Romains». Viriate est né dans les années 180 av. J.-C. Si, pour le roman national portugais, ce héros est une figure fondatrice, c'est d'abord pour la résistance acharnée – et reconnue par l'Histoire – qu'il opposa entre 150 et 140 à la conquête romaine. Tout avait commencé par l'arrivée en Hispanie citérieure, en 151, d'un propréteur ambitieux et déjà connu pour sa duplicité et son manque d'humilité, révélés lors de sa campagne de Macédoine: Servius Sulpicius Galba.

Sa mission, confiée par le Sénat, était précise: en finir au plus tôt avec les velléités de révolte des tribus du nord-ouest de l'Hispanie. Mais son armée, fatiguée, subit bientôt un désastre militaire, où elle perdit 7000 hommes. Il fallait réagir: une fois ses forces refaites,



Du *fatum* au *fado* La mort du chef de guerre entre dans la légende et, en 1807, José de Madrazo peint son monumental chef-d'œuvre (307 cm x 462 cm), ***La muerte de Viriato, jefe de los Lusitanos.*** Musée du Prado.

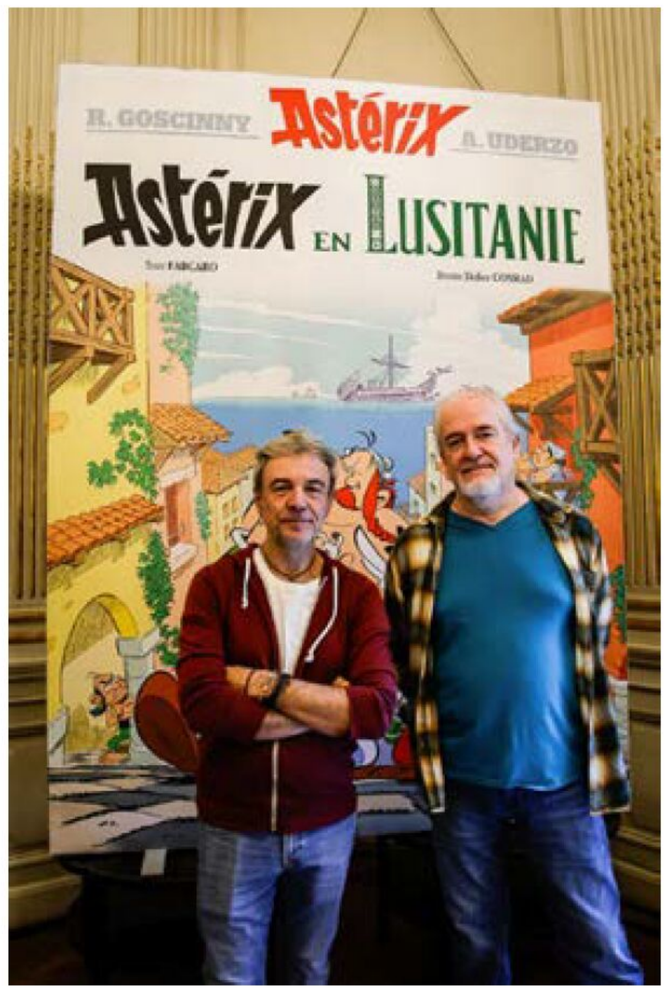
MUSÉE DU PRADO, MADRID

il passa à l'attaque et, dès l'année suivante, ravagea systématiquement les plaines de Lusitanie. Aux ambassadeurs que les locaux se résolurent à lui adresser, il garantit la sécurité, pourvu que les Lusitaniens aillent s'installer en trois territoires, fertiles et bien délimités. Mais dès la fin de ce transfert, il s'empressa d'en massacrer, avec méthode, toute la population. Grosse erreur, qui lui valut d'ailleurs l'opprobre du Sénat: parmi les survivants, il se trouva en effet un solide berger, du nom de Viriate, dont l'ascendant sur les tribus suffit à les unifier, avant une offensive générale. Sa première victoire eut lieu en 147 et, deux années durant, ses succès allaient se multiplier, malgré les efforts acharnés des Romains à envoyer, en vain, dans la région, armée sur armée. Bien qu'en évidente position de supériorité, Viriate, politique mesuré, choisit de négocier, et son ennemi, conquis par sa «sagesse», lui attribua le titre enviable et envié d'«ami et allié du peuple romain».

Vaincu non par les armes mais par la félonie…

Cela n'empêcha pas le Sénat, agacé par cette résistance inattendue, de renier bientôt sa parole et d'envoyer en Lusitanie, en 139, une nouvelle et forte armée, commandée par le consul Quintus Servilius Caepio. Viriate parvint à l'éviter mais surgirent bientôt de nouvelles légions, emmenées par le proconsul Marcus Popillius Laenas: Rome, exaspérée, déployait cette fois le grand jeu, et les Lusitaniens ne pouvaient plus se risquer à une bataille rangée. Mieux valait encore négocier. Viriate reprit donc contact avec le proconsul qui, échaudé, exigea cette fois, comme préalable, la livraison des armes lusitaniennes. Refus de Viriate, peu sûr, à juste titre, des intentions romaines. Nécessité faisant loi, il se résigna malgré tout à lui adresser en ambassade trois hommes «de confiance». Et ce fut alors le dénouement tragique de son aventure, qui lui valut, pour la postérité, l'auréole du héros martyr.

Les trois envoyés, Audax, Ditalcus et Minurus, corrompus par le proconsul, ne revinrent en effet auprès de lui que pour l'assassiner dans son sommeil. Retournés quémander leur récompense au camp romain, ils en furent, raconte-t-on, ignominieusement chassés: Rome, leur fut-il répondu, n'avait pas coutume de récompenser les traîtres. Quant au «roi berger» Viriate, grandi encore par son trépas, il venait d'entrer dans la légende. Sa mort sera sans cesse représentée, jusqu'à être magnifiquement théâtralisée en un tableau fameux, peint en 1807 par José de Madrazo y Agudo et aujourd'hui au Prado *(ci-dessus)*. Sa renommée finit par être portée aux nues en 2019, quand l'International Astronomical Union décida que l'exoplanète géante HD 45652b, en orbite autour de l'étoile Lusitania, serait désormais nommée… *Viriato*.



ZUMA PRESS/BESTIMAGE

Un Astérix bien informé…

Avec *Astérix en Lusitanie*, le dernier album de la célèbre série, nous sommes résolument dans la période « post-viriatique » : l'épopée du héros berger, évoquée – trahison comprise – en trois cases, est traitée selon les lois du genre (ses moutons bêlent derrière lui, pendant qu'il harangue ses troupes) mais sans dévier, sur le fond, de l'histoire. C'est celle-ci qui est d'ailleurs à l'origine de la mélancolie dominante dans le pays, comme nous l'explique Boulquiès : « Elle se transmet de generação en generação depuis la défaite de Viriate… Le plus grand chef que notre peuple ait jamais eu, un guerrier valeureux, charismatique et généreux », mélancolie doublée de la « tristesse d'une trahison des nôtres ». Mais c'était « il y a bien longtemps » et la Lusitanie du temps est bien romaine, avec Pluvalus, son gouverneur véreux, et, bien sûr Pirespès, le traître de service, tout cela sur fond de trafic de *garum*, effectivement produit en Bétique (sud de l'Espagne) pendant l'antiquité romaine. Et les auteurs ont l'excellente inspiration de mettre dans la bouche de César en personne, apparu en fin d'album, la réponse des officiers romains aux compagnons félons de Viriate : *Roma traditoribus non praemiat* (« Rome ne récompense pas les traîtres »). J.-Y. B.

Quand les Portugais ont

On croit que ce que l'on appelait, naguère, les « grandes découvertes portugaises » sont le fruit d'une politique constante et volontariste. Elles naissent plutôt de tâtonnements, de hasards et de coups de dés, mais qui ont finalement bâti un puissant royaume – et un nouvel ordre mondial. PAR MICHEL CHANDEIGNE

L'expansion maritime (1415-1580)

En 1139, le fils d'Henri de Bourgogne et de Teresa de León, Alphonse Henriques, remporte la victoire décisive d'Ourique sur les Maures. Un an plus tard, il s'affranchit de la Couronne de León-Castille, proclame l'indépendance du Portugal et poursuit la reconquête. À sa mort, en 1185, il ne reste plus que l'Algarve à libérer, ce qui sera fait en 1249. Lors du traité d'Alcañices en 1297, la Castille reconnaît les frontières de son voisin, qui ne bougeront plus guère, ce qui fait du Portugal le plus ancien État-nation constitué d'Europe. Ce faisant, les deux pays s'accordent implicitement le partage d'un Maghreb à conquérir comme poursuite naturelle d'une Reconquista qui irait jusqu'à Jérusalem, le Maroc revenant au Portugal. Malgré de nombreuses bulles de croisade émises au XIVe siècle, les projets resteront lettre morte jusqu'en 1415. Puis la nouvelle dynastie d'Aviz succède à celle de Bourgogne. Le roi Jean Ier (1385-1433) et ses fils, dans un pays en paix, souhaitent l'illustrer par une grande victoire sur les Maures, à l'instar de celle d'Ourique. C'est la riche cité de Ceuta, estimée à 90 000 habitants, de l'autre côté du détroit de Gibraltar, qui est choisie. Après quatre ans de préparatifs, Ceuta est prise et pillée le 22 août 1415. Date qui marque traditionnellement les débuts de l'expansion portugaise.

L'infant Henri y découvre les richesses apportées par les caravanes africaines, notamment l'or du sud du Sahara. En 1420, Henri (qu'un Anglais baptisera «le Navigateur» au XIXe siècle) devient maître du puissant ordre du Christ. Il a dès lors les moyens de financer une série d'expéditions maritimes, décrites en détail dans la *Chronique de Guinée* de Zurara (1453). Il s'agit avant tout de longer puis contourner le territoire marocain en espérant trouver au sud des forces non musulmanes – peut-être celles du «Prêtre Jean» – afin de prendre le royaume de Fès en tenaille.

Néanmoins, l'idée de naviguer au-delà du cap Bojador, limite du monde connu au sud, n'est pas seulement mue par l'ancienne foi voulant porter le fer contre l'infidèle, mais aussi par la puissance montante d'une nouvelle religion, le lucre : la bourgeoisie portugaise, qui avait porté Jean Ier sur le trône, les négociants juifs, mais aussi la noblesse, voient un fort intérêt économique dans l'exploration et l'exploitation (le terme portugais *exploração* possède les deux sens) de la côte nord-ouest africaine et des nouveaux territoires insulaires. Notons qu'à l'époque, l'Inde n'est jamais mentionnée. Madère, connue depuis 1336, est peuplée en 1419. Les Açores sont découvertes à partir de 1427. Le cap Bojador est doublé en 1434 par Gil Eanes, le Rio do Ouro atteint en 1436. Une innovation majeure apparaît vers 1430-1440 *(lire p. 53)* : la caravelle, dont les voiles latines permettent de remonter facilement au vent.

En 1444, le premier marché aux esclaves, capturés sur les rivages du Sénégal, s'établit à Lagos en •••



MEHDI BENYEZZAR

agrandi le monde



••• Algarve. En 1460, à la mort de l'Infant, les Portugais sont parvenus jusqu'en Sierra Leone («Montagne du lion»), après avoir découvert les îles du Cap-Vert.

À la recherche de la route des Indes

Les navigations reprennent en 1469, désormais sous l'égide de la Couronne, qui signe un contrat d'exclusivité quinquennal avec Ferñao Gomes, qui s'engage à découvrir 100 lieues de côte par an. En quelques années, de nouveaux toponymes évocateurs surgissent sur les cartes: côte d'Ivoire, côte de l'Or [Ghana], côte des Esclaves [Niger], côte des Camarões («Crevettes» [Cameroun]). L'archipel désert de São Tomé, situé sur l'équateur, est découvert en 1471, et deviendra bientôt le grand centre de la production sucrière.

Avec l'avènement du roi Jean II (1481-1495) est enfin formulé le projet de trouver un passage au sud de l'Afrique pour gagner l'Inde. Diogo Cão découvre l'embouchure du Zaïre en 1482, puis atteint en 1486 le cap Cross, en Namibie. En 1488, la caravelle de Bartolomeu Dias, égarée par une tempête, le passe à son insu, mais, sur la côte du Natal, l'équipage à bout de forces refuse de continuer. Néanmoins, la route maritime des Indes est virtuellement ouverte; pour des raisons complexes, elle ne le sera effectivement que dix ans plus tard.

L'histoire s'accélère: en 1492, Colomb découvre les Caraïbes, que tous pensent situées dans les parages de l'Asie. En 1494, à Tordesillas, les deux puissances ibériques se partagent le monde selon un méridien passant au milieu de l'Atlantique, à 370 lieues à l'ouest du Cap-Vert: à l'est, le domaine portugais, à l'ouest l'espagnol. Le roi Manuel Ier (1495-1521) succède à Jean II. Le Portugal vit alors un âge d'or *(lire p. 42-45)*, ses navires voguant du Brésil jusqu'en Extrême-Orient, alors que les possessions américaines espagnoles ne sont pas encore rentables. Longeant la côte est-africaine, avec une escale à l'île de Mozambique, les nefs de Vasco de Gama atteignent Calicut [auj. Kozhikode], au Kerala, en 1498, inaugurant une route des Indes qui durera •••

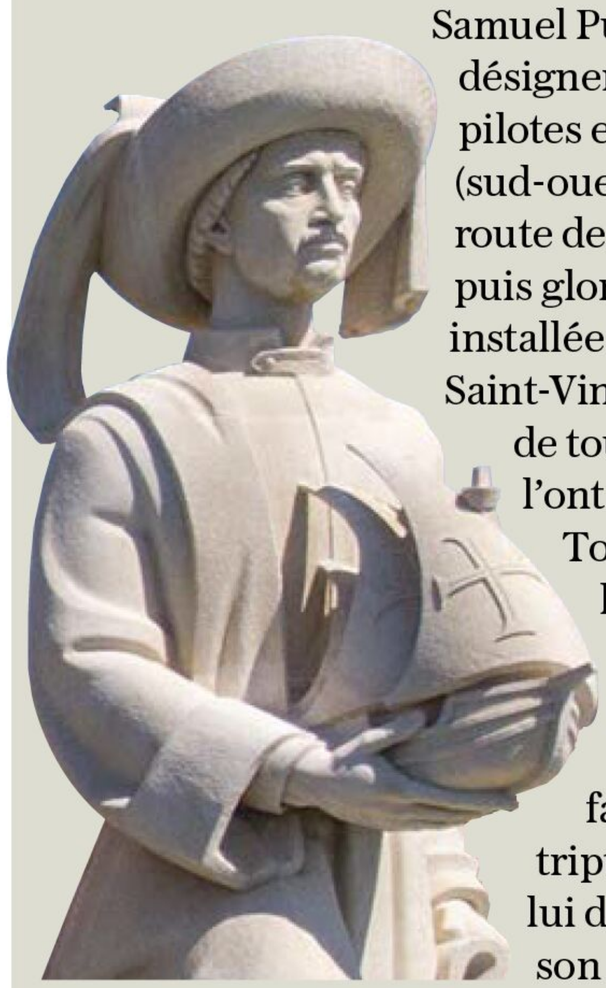
Les rois des mers

Sous l'égide d'Henri, un souverain plus visionnaire que « navigateur », le royaume se taille un empire mondial, parcouru par des aventuriers souvent hauts en couleur… PAR MICHEL CHANDEIGNE

En partenariat avec
CAP MAGELLAN
#AGITATEUR LUSOPHONE
DEPUIS 1991!

Henri le Navigateur (1394-1460)

Henri, troisième fils de Jean Ier, est l'initiateur des navigations portugaises. Peu de figures historiques ont fait l'objet d'autant de légendes. À commencer par l'«école de Sagres», expression forgée en 1625 par Samuel Purchas, amplifiée au fil du temps, censée désigner une sorte d'équipe d'experts, savants, pilotes et cartographes réunis dans la ville de Sagres (sud-ouest du Portugal) – et programmant déjà la route des Indes! Abondamment décrite au XIXe siècle puis glorifiée sous Salazar, cette «école» – censément installée dans une austère forteresse près du cap Saint-Vincent et visitée aujourd'hui par des millions de touristes – n'a pourtant jamais existé, comme l'ont prouvé, depuis belle lurette, les historiens. Tout se passait à Lisbonne et à Lagos et si l'infant avait bien fait construire une *vila* au cap Sagres, il n'y séjourna que les trois dernières années de sa vie. Certes, il y mourut le 13 novembre 1460, théâtralement, face à la mer. Dernier déboire, le portrait du triptyque de Saint-Vincent, que l'on connaît de lui depuis des lustres… serait sans doute celui de son frère Dom Pedro!



PIERRE GUIBERT/SAIF IMAGES

Afonso de Albuquerque (1453-1515)

Albuquerque a mené sa carrière militaire loin de la cour, sur les champs de bataille. Envoyé en Inde en 1503, il conquiert Ormuz en 1509 puis Goa et Malacca, d'où ses hommes atteignent les « îles aux Épices » – en Indonésie – en 1512. Il échoue à prendre Aden et Djedda en 1513. Revenant d'Ormuz en 1515, malade, il dicte en mer une lettre amère, poignante, conscient des intrigues et calomnies de la Cour, mais aussi d'avoir fondé les jalons d'un futur empire maritime : « Sire, je n'écris pas de ma main car le hoquet m'étrangle, qui est signe de mort. Je laisse ici-bas, pour ma mémoire, un fils à qui je lègue tout mon bien, qui est assez mince, mais aussi le crédit de mes services, qui est fort grand. Quant aux choses de l'Inde, elles parleront pour moi et pour lui. Je vous la laisse avec ses principales places en votre pouvoir, et la tâche qui vous reste est de fermer bien solidement la porte du détroit d'Aden. » Il meurt devant Goa, le 16 décembre.



À la hune Depuis son inauguration à Belém en 1960, le *Padrão dos Descobrimentos* (« Monument aux Découvertes », en forme de caravelle) célèbre 32 hardis marins, placés sous le patronage symbolique d'Henri le Navigateur.

KATHLEEN JT/SHUTTERSTOCK

Fernand de Magellan
(v. 1480-1521)

Magellan, né à Porto, s'engage pour les Indes en 1505 et combat en Orient jusqu'en 1512. Revenu au Portugal en 1513, il se rend aussitôt au Maroc où sa carrière militaire prend un mauvais pli. Sans engagement, il passe la frontière en 1517 et propose un projet audacieux au futur Charles Quint : dans l'hémisphère réservé à l'Espagne depuis le traité de Tordesillas (1494), trouver un passage au sud de l'Amérique, traverser un vaste océan, prendre possession des Moluques, source des girofles, et revenir par la même voie. Cinq nefs sont armées. La plus fascinante des expéditions maritimes démarre le 20 septembre 1519. Après moult péripéties, Magellan meurt aux Philippines le 27 avril 1521 et un seul navire, la *Victoria*, menée par Elcano *(lire* Historia*, n° 945)*, achève le 6 septembre 1522, de manière imprévue, le premier tour du monde.

Vasco de Gama (v. 1469-1524)

Si Vasco de Gama est le navigateur portugais le plus célébré aujourd'hui dans son pays, il ne faisait guère l'unanimité à son époque. Le personnage, qui a mené la célèbre expédition de 1498, a été évincé après la seconde de 1502. Ce membre de l'ordre de Santiago était avide d'honneurs et, en 1518, menace de se mettre au service de l'Espagne s'il ne reçoit pas le titre de comte, dignité réservée jusqu'alors aux nobles de sang royal! Le roi, échaudé par le précédent de Magellan, le lui accorde d'autant plus rapidement que sa famille est très influente à la cour et au sein de l'administration des Indes. Après la mort de Manuel Ier, il y repart en 1524 avec le titre de vice-roi et meurt à Cochin la veille de Noël. C'est Camões *(lire p. 49)* qui l'érigera au rang de héros, faisant de lui le personnage principal des *Lusiades*, chef-d'œuvre publié en 1572, huit ans avant l'annexion de son pays par l'Espagne…

Fernão Mendes Pinto (v. 1510-1583)

Mendes Pinto est un soldat portugais qui, en vingt et un ans de carrière, prétend avoir été onze fois naufragé, treize fois esclave, dix-sept fois vendu aux Indes, en Arabie, en Chine, à Madagascar et à Sumatra. Tour à tour pirate, mendiant, ambassadeur et même compagnon de François-Xavier au Japon, il retourne en 1558 à Lisbonne où il met en ordre ses souvenirs mêlés à tous les récits de première main qu'il a recueillis, notamment sur la Chine, où son voyage vers la Grande Muraille est des plus improbables. Après sa mort, son manuscrit de 225 courts chapitres paraît en 1614 sous le titre de *Pérégrination*. Ce chef-d'œuvre est à la fois le premier roman d'aventures vécues et une source historique unique sur la vie quotidienne d'un soldat en Orient, où l'envers du décor est dévoilé.

Luis Fróis (1532-1597)

Luís Froís est un jésuite portugais emblématique de tous ces missionnaires dont les écrits irriguèrent la culture européenne. Les Encyclopédistes, notamment, s'en sont abondamment nourris. Arrivé en 1558 au Japon, Froís devient rapidement expert de sa langue. Il rédige la grande lettre annuelle destinée à ses supérieurs et compose, entre autres textes, une monumentale *Histoire du Japon* et un bref manuscrit jubilatoire, retrouvé en 1949, intitulé *Traité sur les contradictions et différences de mœurs entre Européens et Japonais*, composé de 600 aphorismes qui frappent par leur justesse et leur modernité.

••• aussi longtemps que la marine marchande à voiles. Deux ans plus tard, sur la même route, le Brésil, «miraculeusement» dans la zone portugaise, est opportunément «trouvé» par Pedro Álvares Cabral.

Orient portugais : apostolique et commercial

Vasco de Gama, qui accomplit un second voyage en 1502-1503, va être écarté. Son manque de lucidité, ses maladresses diplomatiques, voire sa brutalité ont déplu à la cour mais, surtout, il déçoit les attentes du roi qui mène alors une double croisade contre l'Islam. Vasco de Gama a été envoyé aux Indes «chercher des chrétiens et des épices», mais ne s'intéresse guère qu'au commerce. Or Manuel Ier est en quête d'alliés, avec un but : contrôler les détroits en prenant Ormuz et Aden, détruire Djedda et les lieux saints de l'islam, et délivrer Jérusalem. Ni plus ni moins. Simultanément, à l'ouest, le gros de ses troupes est mobilisé pour la conquête du royaume musulman de Fès.



NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH, LONDON, CAIRD COLLECTION

Hissez haut C'est avec sa marine – dont les caraques sont immortalisées ici par le peintre Cornelis Anthonisz – que le petit royaume du Portugal (à peine un million d'habitants vers 1500) crée un réseau commercial mondial. Musée de la Marine, Lisbonne.

En Inde, Francisco de Almeida remporte en 1509 la bataille navale de Diu contre une flotte coalisée de Turcs, de Mamelouks et d'Indiens – victoire décisive, aussi importante que le sera Lépante en 1571, qui va laisser les mains libres aux Portugais dans l'océan Indien. Cependant, n'ayant guère d'entrain pour les lubies manuélines, il est remplacé par Afonso de Albuquerque, qui a déjà pris Ormuz en 1507. Le nouveau gouverneur s'empare de Goa en 1510 et de Malacca en 1511. Mais il échoue devant Aden en 1513. Cet échec et le désastre marocain de la Maâmora, en 1515, où les Portugais perdent 4000 hommes et une centaine de navires, sonnent le glas des rêves messianiques de Manuel Ier, qui se consacre désormais à la gestion de son immense domaine.

Car, en six courtes années, Albuquerque a tissé en Orient les bases d'un empire maritime d'un type nouveau, qui n'est pas colonial, mais un réseau de comptoirs qui s'égrènent sur les côtes de l'océan Indien jusqu'en Extrême-Orient. Cet «État de l'Inde portugaise» a pour capitale Goa, qui restera portugaise jusqu'en 1961. Chaque année, une armada en part pour Lisbonne, chargée de poivre – monopole royal – et de tous les produits d'Orient : cotonnades du Gujarat, cannelle de Ceylan, muscade de Banda, girofles des Moluques, santal de Timor, thé, musc, porcelaines, laques et soies de Chine, etc. En 1543, les Portugais parviennent au Japon – le *Cipango* de Marco Polo que Colomb avait cherché dans les Caraïbes. Ils y introduisent les armes à feu… et les jésuites, à l'origine d'un «siècle chrétien» dans l'archipel nippon, qui se refermera brutalement en 1639. En 1557, Macao est offerte par la Chine aux Portugais pour les remercier de leur intervention contre des pirates. Elle devient alors l'aboutissement ultime de la ligne des Indes. Ce territoire ne sera restitué à la Chine qu'en 1999.

Ce réseau militaire et commercial d'enclaves n'est qu'une des facettes de l'expansion lusitanienne. Il y en a au moins deux autres. La première est celle des missions, patronnées depuis 1514 par le monarque. Goa, surnommée la «Rome de l'Orient», en est l'épicentre. Les missionnaires ne se contentent pas de prêcher à proximité des places portugaises, mais s'aventurent en Perse, en Inde orientale, en Birmanie, en Thaïlande, à Canton, dans des recoins reculés de l'Insulinde et, presque massivement, au Japon. Parmi les plus hardis, le jésuite Antonio de Andrade et ses compagnons franchissent l'Himalaya et sont les premiers Européens à pénétrer au Tibet, en 1624. Chez les jésuites, une lettre annuelle, qui décrit souvent, outre les progrès de l'évangélisation, les peuples rencontrés et leurs mœurs, circule dans tous les collèges de l'ordre jusqu'à Rome et participe à la mondialisation des connaissances.

Officieuse, la seconde facette de l'expansion n'est pas anecdotique. Elle est portée par une diaspora souvent métissée d'aventuriers, de marchands, de pirates, qui forment de véritables sociétés marginales dans de nombreuses aires géographiques qui échappent au pouvoir central : sur la côte orientale de l'Orissa, au Bengale, à Solor (Indonésie), mais aussi en Afrique ou au Brésil. Cette diaspora forme l'immense réalité informelle d'un «empire fantôme», dont l'économie parallèle se greffe sur les circuits officiels. Cette présence com-

plexe a laissé de nombreuses traces en Orient: dans les langues locales, truffées de mots portugais, la gastronomie, les patronymes, l'architecture et de multiples sociétés métisses visibles jusqu'à nos jours. Pendant ce temps, les Portugais se sont solidement implantés dans les archipels africains du Cap-Vert et de São Tomé, ainsi qu'en Casamance, à Bissau, São Jorge da Mina [Ghana], Luanda [Angola], sur l'île fortifiée de Mozambique – escale obligatoire de la route des Indes – et d'autres lieux. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'intérieur des terres ne sera pas colonisé.

La dynamique des intérêts sucriers

La production industrielle de sucre dans les moulins, commencée à Madère vers 1450 et développée à grande échelle à São Tomé, est grande consommatrice d'esclaves. Quand, vers 1550, la culture de canne va massivement émigrer vers le Brésil, les Portugais mettent en place la traite transatlantique, tache indélébile sur l'expansion portugaise. Depuis le voyage d'Alvares Cabral en 1500, le Portugal avait longtemps délaissé le Brésil, fréquenté par quelques marchands qui exploitaient surtout le bois de brésil, utilisé comme colorant. Quelques moulins à sucre s'étaient implantés depuis 1514 environ, mais ce n'est qu'en 1549 que le roi Jean III lance une véritable politique de pénétration des terres et d'implantation de colons, avec une division du territoire en capitaineries sous les ordres d'un gouverneur général installé à Salvador [anc. Bahia], la première capitale du pays.

Le crépuscule d'un empire (XVIIe-XXe s.)

Au milieu du XVIe siècle, les navires portugais sillonnent la moitié des océans. Ils n'y connaissent nul concurrent hormis les pirates français ou anglais. Mais cette puissance a ses limites: l'empire est trop éclaté, bridé par les agissements malvenus de l'Inquisition, miné par la corruption et, surtout, pauvre en ressources humaines: le Portugal ne compte qu'un million d'habitants en 1500. Malgré tout, le monopole tient lieu de digue. Elle va craquer à la fin du siècle. En 1578, Sébastien Ier, jeune roi illuminé de 24 ans, veut illustrer son règne par un glorieux fait d'armes, en terre musulmane comme il se doit. La crise de succession du royaume de Fès, qui oppose le prétendant légal à son oncle, lui en fournit le prétexte: il s'allie au premier. Le roi débarque à Larache, à la tête d'une armée de 12000 hommes, dont de nombreux mercenaires et tous les fils de la noblesse portugaise. La bataille a lieu le 4 août à Ksar el-Kébir: Sébastien y est tué, ainsi que le prétendant et son oncle, dont les forces ont néanmoins remporté le combat. Connue sous le nom de «bataille des Trois Rois», c'est la plus grande qui se soit jamais déroulée sur le sol africain. Sébastien mort sans descendance, c'est son oncle, Philippe II, roi d'Espagne, qui se proclame souverain du Portugal. Cette période de la «double couronne» dure soixante ans, jusqu'à la restauration de l'indépendance. Philippe II laisse néanmoins aux Portugais la pleine administration de leur empire, mais le péril vient indirectement des possessions castillanes du Nord de l'Europe.

En 1579, les Provinces-Unies des Pays-Bas ont déclaré leur indépendance. L'Espagne est en guerre. En 1592, en représailles à une série de revers, Philippe II interdit aux navires néerlandais l'accès des ports de Lisbonne et Séville, seuls autorisés à recevoir les navires des Indes occidentales et orientales. Les marchands hollandais, qui avaient coutume de s'y approvisionner à moindre prix de toutes les richesses du monde, n'ont d'autre solution que d'armer leurs propres flottes. En 1596, un premier vaisseau atteint Batavia. La VOC, Compagnie des Indes néerlandaises, est fondée en 1602. Les Hollandais vont rapidement déloger les Portugais de Ceylan et des Moluques, capter une grande part du commerce outre-mer, prendre Malacca en 1640, occuper le nord-est du Brésil de 1624 à 1654 et Luanda de 1641 à 1648. Les Anglais sont aussi entrés dans la danse: alliés aux Perses, ils ont chassé les Portugais d'Ormuz en 1622.

Même amputé, l'Empire portugais survit grâce aux revenus du sucre du Brésil, puis à l'afflux temporaire de l'or du Minas Gerais au début du XVIIIe siècle. Cependant, il s'efface inexorablement devant ses concurrents européens. Après l'indépendance du Brésil en 1822, le Portugal procédera à une colonisation en profondeur de la Guinée Bissau, de l'Angola et du Mozambique, à la fin du XIXe siècle, mais l'influence portugaise s'est depuis longtemps dissoute dans la mondialisation. Premier pays européen à se projeter hors du continent, il est aussi le dernier à décoloniser en 1974 et 1975, après la «révolution des œillets». Restent épars dans le monde de nombreux vestiges et des poussières d'empire, dont Macao fut l'ultime.

Sébastien Ier, le roi caché

Ce monarque demeure l'une des figures les plus énigmatiques de l'histoire portugaise. Né en 1554, Sébastien Ier monte sur le trône à l'âge de 14 ans. Élevé par les jésuites, il grandit dans une atmosphère de piété et de mysticisme, développant une foi ardente. En 1578, obsédé par l'idée de combattre l'Islam – et de freiner les ambitions turques sur la région – le jeune roi débarque au Maroc à la tête d'une armée de 12 000 hommes. Le 4 août, à Ksar el-Kébir (Alcácer-Quibir pour les Portugais), ses troupes sont anéanties lors de la « bataille des Trois Rois » et Sébastien disparaît sans laisser de traces. Cet échec donne naissance à un mythe : celui du « roi caché ». Refusant de croire à sa mort, le peuple portugais attend son retour providentiel, tel un roi Arthur lusitanien. C'est le « sébastianisme », et plusieurs imposteurs, exploitant cette croyance populaire, se présenteront comme le monarque disparu. Cette légende ressurgit lors des crises nationales, notamment pendant la domination espagnole (1580-1640). Le sébastianisme influence profondément la culture portugaise, inspirant des poètes et des écrivains comme Fernando Pessoa et José Saramago, perpétuant ainsi la mémoire du roi disparu à 24 ans. STÉFAN SPIVAK

Antoine, le saint superstar

Né à Lisbonne à la fin du XIIe siècle, ce franciscain installé à Padoue, la cité italienne, brille par sa piété, ses talents de prédicateur et son dévouement au service des populations. Sanctifié dès après sa mort – une rareté –, il deviendra tardivement le patron du Portugal, en 1934. PAR CHRISTOPHE DICKÈS

Le 13 juin 1231, Antoine de Padoue est victime d'un infarctus au couvent de l'Arcella, dans un faubourg de cette cité d'Italie. Il n'avait pas 40 ans. Aussitôt, la nouvelle se répand dans la ville: «Le père saint est mort; saint Antoine est mort»…

Évêque et clercs, moines et sœurs, conseillers et magistrats, suivis de tout un peuple dévot, se pressent auprès du corps du défunt, tentant, si possible, de le toucher. Chacun apporte un morceau de tissu ou un anneau pour le poser sur le corps, afin de créer des reliques qui permettront de se connecter à l'au-delà. Parce qu'Antoine avait émis le souhait d'être enterré dans l'église Sainte-Marie de son ordre, son corps y est transféré, dans la liesse. Dans des rues noires de monde, chacun porte un cierge donnant l'impression que la ville est la proie des flammes. Il ne s'agit pas d'une cérémonie funèbre mais bien d'une fête. En effet, pour ses contemporains, l'âme d'Antoine a été «libérée de la prison de la chair» et «absorbée dans l'abîme de la lumière éternelle».

Padoue devient alors une autre Jérusalem, un lieu de pèlerinage où se multiplient les miracles, confirmant ainsi les mérites du défunt. D'ailleurs, le pape de l'époque, Grégoire IX (1227-1241), ne tarde pas à l'élever à la gloire des autels: «*Santo subito*! («Saint tout de suite!»)», clame le peuple. Un acte marqué du sceau pontifical établit la sainteté d'Antoine, le 30 mai 1232 – une des canonisations les plus rapides de l'histoire de l'Église! Il s'agit du même pape qui a canonisé François d'Assise (v. 1182-1226) en 1228, Dominique (v. 1170-1221) – fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs – en 1234 mais aussi Hildegarde de Bingen (1098-1179).

Très étonnamment, Antoine de Padoue a bénéficié tout au long des siècles d'une popularité plus importante que François ou Dominique. Saint Antoine est, en effet, le saint de «tout le monde»: on le prie pour retrouver les objets perdus, pour faire face aux difficultés de la vie quotidienne ou aux soucis familiaux… Ainsi, quasiment toutes les cathédrales, basiliques et autres chapelles possèdent une statue du saint italien en robe de bure, la tête tonsurée, avec un Enfant Jésus dans les bras et un lys dans la main, symbole de pureté. Pourtant, peu savent qu'Antoine n'était absolument pas italien mais portugais!

Le religieux naît à Lisbonne vers 1195, au temps des croisades et d'une chrétienté en expansion. La ville a été reprise aux Maures en 1147 après quatre mois de siège menés par Alphonse Henriques, premier roi du Portugal. À l'époque, Lisbonne est un lieu d'échanges à la fois politiques, commerciaux et culturels, situé entre Atlantique et Méditerranée. Né dans une famille aisée, Antoine se nomme en réalité Fernand. Assez tôt, il entre dans l'ordre des Augustins, au couvent de Saint-Vincent-de-Lisbonne, puis au monastère de la Sainte-Croix de Coimbra, où il se forme aux Saintes Écritures et à la théologie. Ordonné prêtre, il exerce un ministère classique jusqu'à ce qu'il vive une expérience bouleversante.

Il devient un fer de lance contre les hérésies

En 1220, Coimbra accueille les reliques de cinq frères franciscains morts en martyrs au Maroc. Or, Fernand est profondément marqué par cette expérience: il quitte alors l'ordre des Augustins – qui le regretteront – au profit de celui des Franciscains, et prend le nom d'Antoine. Il exprime immédiatement le désir d'aller en terre musulmane afin d'évangéliser les populations. Cependant, une maladie grave l'en empêche. Son bateau fait alors escale en Sicile où il reste chez les frères franciscains, vivant dans l'humilité et le service des autres. Jusqu'au jour où on lui demande de prêcher au pied levé devant ses frères: dès lors, il révèle des qualités oratoires et des talents intellectuels que personne ne soupçonnait.

La formation reçue lors de ses années lisboètes prend tout son sens dans ce moment décisif. Conquis, les responsables de l'ordre décident de l'envoyer comme prédicateur en Italie du Nord, mais aussi en France méridionale, afin de lutter par la discussion argumentée contre les hérésies qui

> «Excellemment formé lors de ses années lisboètes, il se révèle un formidable théologien»

ne cessent de se développer. Dans ses prêches, il combine une rigueur doctrinale et un sens de l'Écriture sainte, le tout dans un langage accessible, tant et si bien qu'il est surnommé le «Marteau des hérétiques». Lucide aussi sur les dérives du clergé, il appelle à sa réforme dans le sillage du concile de Latran IV (1215).

Un clerc tourné vers le petit peuple

À partir de la fin des années 1220, il occupe diverses charges de gouvernement au sein de son ordre en Italie du Nord. Néanmoins, tout en exerçant ce pouvoir, il continue de prêcher aux foules qui se pressent afin de l'écouter. Son activité est foisonnante: prédication, confession, défense des pauvres, médiation politique, dénonciation de l'usure… L'action d'Antoine n'est pas seulement religieuse mais aussi sociale, ce qui participe à son immense popularité. Harassé, il est obligé de quitter la vie publique pour une activité contemplative. C'est au cours de celle-ci, au monastère de Camposampiero, à une vingtaine de kilomètres environ de Padoue que le mystique bénéficie d'une vision de l'Enfant Jésus. Dans ce même monastère, il est la victime d'un premier infarctus. Le second lui sera fatal.

Saint populaire, il ne faudrait pas oublier qu'Antoine était aussi un docteur à une époque de renaissance intellectuelle. Grâce aux apports latins et grecs, il est l'image du savant curieux et optimiste qui fait l'éloge de la nature afin de mieux approcher le mystère divin en conjuguant foi et raison. H

Christophore Les statues montrent le saint portant Jésus et les Écritures, épisode tiré de l'une de ses visions. Santa Maria di Montesanto (Rome).

PASCAL DELOCHE/GODONG/OPALE.PHOTO

Inés de Castro, l'amour plus fort que la mort

Maîtresse de l'héritier du trône portugais, l'infant Pierre, Inés de Castro est mise à mort par le roi Alphonse IV en 1355. Une fois monté sur le trône, Pierre traquera les assassins… Transcendant les époques et les frontières, leur histoire est devenue un mythe universel, symbole de la passion au défi de la raison d'État. PAR ANNE-LOUISE SAUTREUIL



AED/OPALE.PHOTO

À en perdre la tête Pour mettre fin à une idylle qui menace sa diplomatie, le monarque ordonne l'exécution d'Inés, pourtant mère de plusieurs enfants de Pierre.

En 1942, au cœur d'un Paris occupé, Henry de Montherlant enflamme la Comédie-Française avec sa pièce *La Reine morte*, drame inspiré du destin tragique de la flamboyante Inés de Castro. Figure historique de la péninsule Ibérique médiévale, la belle est célèbre pour ses amours illégitimes avec Dom Pierre, l'infant du Portugal. L'œuvre du dramaturge français apparaît comme une nouvelle réminiscence d'un mythe littéraire qui irrigue, depuis plusieurs siècles, l'imaginaire européen. Les réalisations auxquelles ce mythe donne lieu sont extrêmement nombreuses et embrassent tous les domaines artistiques. Pour comprendre l'origine de ce récit fondateur et l'importance de son rayonnement, il faut se plonger au cœur d'un épisode marquant de l'histoire lusitanienne. Tout commence à l'été 1340, probablement sous les voûtes d'une église de Lisbonne, où le prince héritier Dom Pierre fait bénir son union avec Dona Constance, fille d'un puissant seigneur castillan. Cet événement revêt une importance politique majeure : le royaume entend maintenir un équilibre diplomatique fragile avec ses voisins de la péninsule Ibérique.

Le chagrin et la piété

Mais ce mariage soigneusement arrangé – et plus largement le destin du royaume – va chavirer. Pierre tombe sous le charme d'une jeune femme dont on a pris l'habitude de louer la chevelure d'or et la peau laiteuse : Inés de Castro, l'une des dames d'honneur de la mariée. Sans attendre, l'infant et la suivante succombent à une passion aussi interdite que dévorante. Une liaison inacceptable pour le roi, Alphonse IV, qui renvoie Inés chez une parente, en Castille. La légende raconte que les amants séparés s'écrivent avec ferveur. Une chose est sûre : la distance n'affaiblit pas leur lien. Et bientôt, le destin frappe à nouveau : la princesse Constance meurt des suites d'un accouchement. Désormais veuf, l'infant fait revenir Inés à Coimbra, où elle donne naissance à une descendance. Mais, dans le sillage du couple se répand un parfum de déshonneur. La peste noire puis une terrible sécheresse s'abattent sur le royaume, des maux que certains interprètent comme le signe d'une désapprobation divine. Alphonse IV,



SELVA/OPALE.PHOTO

Colère froide L'inconsolable Pierre aurait fait exposer le cadavre couronné de sa bien-aimée, ordonnant à ses adversaires de baiser la main de la défunte. Une légende qui inspire les artistes, comme Pierre-Charles Comte (1823-1895). Musée des Beaux-Arts de Lyon.

craignant l'influence d'Inés et de ses proches sur la Couronne, tranche brutalement. En janvier 1355, il envoie des hommes à Coimbra, où la jeune femme est poignardée et décapitée, en l'absence de Dom Pierre. Le jeune prince, ivre de rage, retourne sa fureur contre son père : un conflit armé menace de déchirer le royaume. La reine, Béatrice de Castille, parvient in extremis à instaurer une paix fragile entre père et fils. Deux ans plus tard, à la mort d'Alphonse IV, Dom Pierre, toujours rongé par le chagrin, monte sur le trône, sous le nom de Pierre Ier. Selon certaines sources, à peine au pouvoir, le nouveau roi jure avoir épousé Inés de son vivant, puis se venge de ses assassins, avant de faire transférer son corps vers la nécropole royale d'Alcobaça. Une légende, plus tardive, raconte que Pedro aurait installé son cadavre sur un trône, l'aurait couronné, puis aurait contraint les nobles, qui avaient méprisé Inés, à embrasser sa main décharnée…

Après leur disparition, le destin bouleversant des amants se raconte dans les chroniques médiévales, notamment celles de Fernão Lopes, rédigées vers 1440. Plus tard, au XVIe siècle, le célèbre auteur Luís de Camões donne à l'histoire d'Inés et de Pierre une dimension littéraire majeure en l'évoquant dans *Les Lusiades*, œuvre fondatrice de la littérature portugaise *(lire p. 49)*.

Une idylle qui inspira Hugo et attire désormais les touristes

Au fil des siècles, l'histoire devient mythe, matière fertile pour de nombreux auteurs, compositeurs, peintres, chorégraphes ou encore cinéastes. Inés prend corps et voix sous la plume du dramaturge espagnol Luis Vélez de Guevara en 1635, du jeune Victor Hugo vers 1818 ou encore grâce au compositeur italien Persiani en 1835. Elle s'est aussi incarnée sur la toile de peintres tels que Pierre-Charles Comte, dont le tableau *Le Couronnement d'Inés de Castro en 1361* illustre l'attachement de Pierre et son désir de vengeance *(ci-dessus)*. «Ce mythe est devenu un manifeste, proclamant que l'amour est plus fort que la politique ou que tout autre intérêt humain», analyse José Eduardo Franco, historien et professeur à l'université ouverte de Lisbonne, spécialiste de l'histoire culturelle et des mythes fondateurs du Portugal. «Inés de Castro incarne la capacité de l'amour à unir les contraires, à rapprocher des intérêts antagonistes et à briser les frontières. C'est ce pouvoir de la passion amoureuse, dans sa dimension subversive, qui a laissé une empreinte exemplaire dans l'histoire portugaise et espagnole et qui résonne bien au-delà des frontières ibériques comme un thème majeur de la littérature universelle.»

De nos jours, de nombreux touristes cherchent encore Inés et Pierre sur les routes du Portugal, à Coimbra, sur les bords du fleuve Mondego où ils ont vécu ou encore à l'abbaye d'Alcobaça, à une centaine de kilomètres au nord de Lisbonne, où Pierre Ier a fait édifier leur dernière demeure. Dans le transept se dressent deux tombeaux d'un blanc éclatant. Sur la pierre claire, sculptée aussi finement que de la dentelle, subsiste une gravure mystérieuse ; les plus poétiques espèrent y lire : *Até ao fim do mundo*, «Jusqu'à la fin du monde».



MANUEL COHEN

Veinard Manuel Ier, heureuse coïncidence, devient roi au moment où les navigateurs portugais découvrent de nouvelles routes maritimes et dominent le commerce, notamment celui des épices. Galerie des Illustres, (1620-1638), château de Beauregard (Loir-et-Cher).

Manuel Ier, la puissance et la gloire

Ses surnoms, « le Grand », « le Fortuné », donnent la mesure de la magnificence de son règne. Contraint par son puissant voisin espagnol à se tourner vers l'Océan, le monarque se taille un empire, ouvre un siècle d'or matérialisé par l'opulence d'un art nouveau, dit « manuélin », devenu symbole de cette prospérité. PAR OLIVIER TOSSERI

« Roi de Portugal et des Algarves, de chaque côté de la mer en Afrique, seigneur de Guinée et de la conquête, de la navigation et du commerce d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse et d'Inde par la grâce de Dieu». Tels sont les titres de Manuel Ier (1469-1521), monarque le plus riche d'Europe, également surnommé «le Ventureux», «le Grand» ou «le Fortuné».

Si depuis l'empereur romain Vespasien l'argent n'a pas d'odeur, il a pour Manuel celle des épices qui affluent des quatre coins du monde à Lisbonne en ce début de XVIe siècle, siècle d'or d'un petit royaume devenu une thalassocratie s'appuyant sur sa suprématie navale. La puissante Espagne leur ferme la porte de toute expansion territoriale dans la péninsule Ibérique. Qu'à cela ne tienne, les Portugais prendront le large en s'engouffrant par la fenêtre atlantique à laquelle ils sont adossés. L'Océan regorge de promesses d'aventures et de richesses, que leur roi va honorer en bâtissant un empire maritime dominant le commerce mondial des épices et de la soie, grâce à un réseau stratégique de comptoirs et de forteresses le long des routes océaniques.

Si Manuel Ier est surnommé « le Fortuné », ce n'est pas tant par les immenses trésors qui donnent à son règne un lustre rarement atteint que par la chance dont jouit ce prince. Neuvième enfant de Ferdinand, duc de Viseu, et de Béatrice de Portugal, il n'était que le cousin germain de Jean II. Dans l'ordre de succession, les possibilités qu'il monte sur le trône sont quasi nulles. Mais les violentes tensions avec la haute noblesse, une série de deuils dans la famille royale et l'échec des tentatives de Jean II de légitimer son fils bâtard, Georges de Lancastre, en décident autrement. Il désigne alors Manuel comme son successeur. C'est chose faite le 21 octobre 1495 lorsqu'il est proclamé roi.

Mais la véritable chance du règne qui s'ouvre alors réside dans une formidable coïncidence historique. Après des décennies, les efforts d'exploration de ses prédécesseurs portent enfin leurs fruits. Vasco de Gama découvre la route des Indes (1498). Son contournement de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance assure au Portugal la maîtrise de cette voie commerciale essentielle. En 1500, Pedro Álvares Cabral découvre le Brésil. Manuel Ier fait alors preuve de pragmatisme, adaptant sa politique aux réalités du terrain plutôt que de suivre un plan rigide. Son ambition demeure néanmoins constante : se substituer aux réseaux arabes en Orient afin de priver Venise de sa position dominante dans la redistribution des produits de luxe asiatiques en Europe. Des conquêtes stratégiques sont ainsi menées par des figures comme le navigateur et militaire Afonso de Albuquerque (1453-1515). La prise d'Ormuz (1507), dans le golfe Persique, verrouille l'entrée de cette voie commerciale majeure. Goa (1510) devient la capitale de l'Inde portugaise et, grâce à la possession de Malacca (1511) en Malaisie, le passage vers la Chine et les îles aux épices passe sous contrôle portugais. Pour gérer ce réseau immense avec peu de ressources humaines, le roi met en place une structure très efficace reposant sur plusieurs éléments : les *Feitorias* («comptoirs») situées aux points stratégiques. Dirigées par un agent royal, le *feitor*, elles servent de centres d'achat et d'entrepôts pour stocker les marchandises avant leur expédition vers le Portugal.

Des comptoirs et des canons

À Lisbonne, la *Casa da India* («maison de l'Inde») est le cœur battant de l'empire dont la capitale devient le plus grand centre commercial d'Europe. Chaque année y abordent des centaines de caravelles aux flancs chargés des produits d'Orient et c'est là qu'est gérée l'administration coloniale gardienne du monopole royal (le roi contrôlant directement les ventes). La *feitoria* de Flandres ouverte à Anvers permet au Portugal d'inonder les marchés du nord de l'Europe de ses marchandises. La sécurisation de ces flux commerciaux est nécessaire.

En 1505, Francisco de Almeida (1450-1510) est chargé d'élever des *fortalezas* («forteresses») pour défendre les *feitorias* déjà fondées en Inde. D'autres, servant d'avant-garde pour empêcher • • •



Bonnes ondes Lorsque les navires de Vasco de Gama s'élancent sur les flots, nul n'imagine que le Portugal s'apprête à redessiner le monde. *Manuel Ier de Portugal bénissant Vasco de Gama et son expédition pour le Cap*, fresque (1935), Witwatersrand university (Johannesburg).

••• les Maures de s'approvisionner en or, sont érigées sur la côte orientale de l'Afrique. Deux armadas portugaises sillonnent en permanence un océan Indien parsemé de *fortalezas* et de *feitorias*. Manuel Ier est désormais à la tête de l'un des plus vastes empires maritimes et commerciaux de l'Histoire, s'étendant des rivages du Brésil aux côtes de l'Extrême-Orient. À Lisbonne, les marchés débordent des cachemires de l'Inde et des toiles délicates du Bengale. Dans les arrière-boutiques, on vend les perles de Ceylan, les rubis de Birmanie, l'ivoire et le corail. Sur les étals des boutiques, on trouve en abondance le poivre de Bornéo, la cannelle de Ceylan, le girofle des Moluques, ou le gingembre de Malacca. Le centre de gravité du commerce international se situe alors sur les rives du Tage et la diplomatie de Manuel Ier s'exerce à l'échelle du globe.

Il envoie des ambassades au roi du Congo, au négus d'Éthiopie et à l'empereur de Chine. En 1514, il stupéfie le pape Léon X en dépêchant à Rome une ambassade d'une splendeur inouïe, comprenant l'éléphant Hanno, qui s'agenouille devant le pontife et devient son animal de compagnie favori. Manuel Ier n'est pas seulement le «roi épicier», moqué par ses envieux détracteurs, intéressé seulement au négoce qui assure son immense richesse.

Il exerce le pouvoir avec une rare habileté, domestiquant la noblesse et modernisant l'administration de son pays. Renonçant à affronter l'aristocratie, il l'a rendue structurellement dépendante de la Couronne. Les largesses royales transforment les grands seigneurs féodaux en hauts fonctionnaires de l'empire. Désormais, pour maintenir son rang et sa fortune, la noblesse n'a d'autre choix que d'aller servir le roi à l'autre bout du monde ou se ranger à Lisbonne à l'ombre de son trône. Signe de la concentration du pouvoir entre les mains du monarque, les *Cortes* (assemblée représentative du royaume) perdent de leur influence. Elles ne furent convoquées qu'à quatre reprises en vingt-six ans de règne, soulignant la volonté du roi de gouverner sans la tutelle ou le conseil permanent de la noblesse, du clergé et du peuple.

> «Surnommé le 'roi épicier' par ses détracteurs, il règne sans partage sur un empire mondial»

Dieu, la loi et les arts

Manuel Ier réorganise les tribunaux pour une meilleure application de la loi royale sur l'ensemble du territoire, réduisant les privilèges féodaux. Mais sa grande œuvre administrative reste la promulgation des *ordonnances Manuélines* (1521), qui remplacent les textes juridiques obsolètes par un code de lois cohérent et moderne. Une volonté d'unification qui est également religieuse pour ce fervent croyant. Pour épouser l'infante Isabelle d'Aragon et espérer unir les couronnes de la péninsule Ibérique, il cède aux exigences des «Rois Catholiques». En 1496, il signe



WWW.BRIDGEMANART.COM

le décret d'expulsion des juifs et des musulmans du Portugal. Conscient de la perte économique que cela représenterait, il contraint alors les premiers à la conversion forcée, créant les «nouveaux chrétiens», tandis qu'il maintient le bannissement des seconds.

Monarque aux velléités absolutistes, souverain aux ambitions commerciales sans bornes, Manuel Ier fut aussi un roi bâtisseur. L'opulence de sa capitale doit s'incarner dans la pierre. Elle se traduira par le style manuélin *(lire p. 46-47)*. Plus qu'une simple esthétique, cet art reflète la transition entre le Moyen Âge et la Renaissance mais, surtout, incarne l'expression visuelle de la puissance navale et de la prospérité du Portugal. L'exubérance décorative des monuments se matérialise par leurs façades et leurs colonnes parées de motifs maritimes: cordages de navires, ancres, sphères armillaires (l'emblème personnel du roi), coraux et algues. On y retrouve des représentations de plantes et d'animaux observés lors des voyages des Grandes Découvertes dont les Portugais sont les principaux acteurs. La croix de l'ordre du Christ, dont Manuel est le grand maître, est omniprésente, rappelant que l'expansion maritime répond également à une mission spirituelle. Des édifices somptueux sont construits tels le monastère des Hiéronymites érigé à l'endroit même où Vasco de Gama a prié avant son départ pour les Indes. Ses voûtes complexes et son cloître sont des sommets de virtuosité technique, véritable manifeste du style manuélin, art national unique en Europe. La tour de Belém se dresse à l'entrée du Tage, offrant un mélange fascinant de forteresse militaire et de joyau architectural.

L'apogée d'un royaume

Manuel Ier est enfin un roi mécène à la cour brillante qui attire des cartographes, des astronomes et des mathématiciens indispensables à la navigation impériale, faisant de Lisbonne un «laboratoire» scientifique. Mais c'est aussi un foyer de rayonnement intellectuel animé de peintres, d'architectes et d'écrivains tel que Gil Vicente (v. 1465-v. 1536). Ce dernier est considéré comme le premier véritable dramaturge littéraire du Portugal et son influence dépasse les frontières nationales puisqu'il écrit également en espagnol, partageant avec Juan del Encina le titre de précurseur du théâtre moderne dans la péninsule Ibérique. Exerçant la fonction prestigieuse de maître de rhétorique du roi il, met ses talents d'acteur, de musicien et de poète au service des divertissements de la cour.

En décembre 1521, une épidémie de peste frappe Lisbonne. Le 4 du mois, Manuel Ier, retiré dans son palais de Ribeira, présente des signes inquiétants de fièvre. Il s'éteint le 13 décembre, à l'âge de 52 ans, et ses restes sont transférés au monastère des Hiéronymites. Son fils Jean III (1502-1557) hérite d'un royaume qui n'a plus rien de la petite nation périphérique de 1495. Son père lui laisse un empire qui s'étend sur quatre continents. Ses flottes dominent les mers et ont atteint les côtes du Japon (1543). Lisbonne est alors la cité la plus cosmopolite d'Europe, un carrefour où se croisent l'or d'Afrique, les soies de l'Orient et les bois précieux du Brésil.

Manuel Ier entre ainsi dans l'Histoire comme le monarque qui a «rétréci le monde». L'Orient, autrefois une légende, est devenu une simple escale commerciale d'un empire maritime, certes fragile mais qui, le temps de quelques décennies, au cœur du siècle d'or de la péninsule Ibérique, est le centre de la première mondialisation.



IBERFOTO/BRIDGEMAN IMAGES

Réseau **Les navires qui quittent le port de Lisbonne pour des destinations lointaines peuvent compter sur un réseau de points d'appui – forts (*fortalezas*) et comptoirs (*feitorias*) – établis sur les côtes d'Afrique, d'Amérique et d'Orient.**

Dossier

Les splendeurs du style manuélin

1

2

ALAMY/MAURICIO ABREU/PHOTO12

3 GODONG/ROBERTHARDING/ANDIA.FR



CLÉMENT GUILLAUME /LA COLLECTION



4

CAROLINE MAUFROID/LA COLLECTION



5

AURIMAGES

Le style manuélin – du nom de Manuel Ier –, caractéristique de l'art portugais de la fin du XVe et du début du XVIe siècle, associe des éléments gothiques tardifs aux apports de la Renaissance émergente. Il se distingue par ses ornements complexes, ses motifs maritimes (cordes, ancres, instruments de navigation) et naturalistes (algues, feuilles…) et une exubérance décorative qui reflètent les grandes expéditions. Ce style ne se limite pas à l'architecture, dont voici quelques exemples, mais se retrouve également dans la sculpture, la peinture et les arts décoratifs. À lui seul, le style manuélin symbolise donc la puissance et la richesse du Portugal durant l'âge d'or des découvertes.

1. Derrière la façade du monastère de Batalha, typique de l'art gothique «à la portugaise» où la pierre se fait dentelle, s'élève un panthéon royal inachevé, les *Capelas Imperfeitas*.

2. Dans le monastère de Jésus, à Setúbal, l'église offre l'un des premiers exemples du style manuélin: l'architecte Diogo Boitaca (ou Boytac, ce qui trahirait une origine languedocienne) réalise pour Manuel Ier, vers 1490, un édifice dont les décors évoquent des cordages et des plantes exotiques.

3. Le monastère des Hiéronymites à Belém, autre création de Diogo Boitaca, bientôt secondé par João de Castilho, possède un élégant cloître dévoilant ses décorations manuélines. Sous ses arcades repose, depuis 1935, la dépouille de Pessoa *(lire p. 51)*.

4. La tour de Belém, symbole du Portugal et de Lisbonne, est bien plus qu'une fortification: elle est le manifeste sculpté d'un règne tourné vers les océans. Sa décoration cache des éléments inattendus, comme une gargouille en forme de rhinocéros, animal qui fut offert par le sultan de Cambay (en Inde) à Manuel Ier.

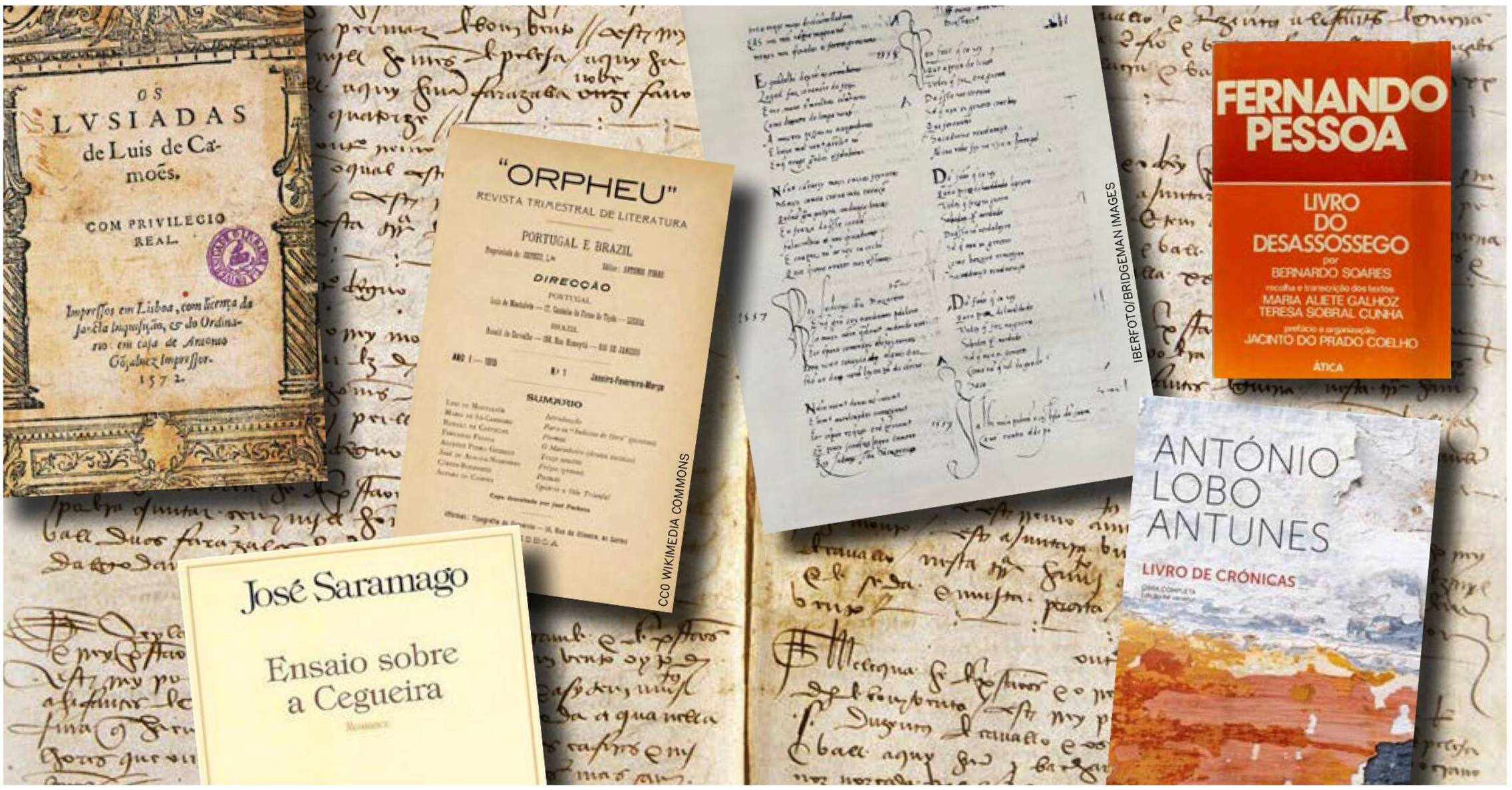
5. Le couvent de l'ordre du Christ, à Tomar, ancien quartier général des Templiers, intègre dans ses décors des éléments romans, gothiques et manuélins, notamment cette célèbre fenêtre de la salle capitulaire, chef-d'œuvre du genre, où l'on retrouve encore un décor d'inspiration maritime.

Une littérature au parfum de saudade

Cette singulière essence de mélancolie douce donne son goût si particulier à l'écriture portugaise. Les auteurs lusitaniens, marqués par la grandeur d'un empire perdu, ont ainsi su transformer la défaite géopolitique en victoire des lettres sur fond de nostalgie. PAR LAURENT NUNEZ – ILLUSTRATIONS D'ANTOINE DUSAULT

On a coutume de dire que les Portugais ont inventé un mot pour désigner ce que les autres peuples se contentent de ressentir: la saudade, cette mélancolie douce qui mêle le regret de ce qui fut au désir fou de ce qui ne pourra pas advenir. De fait, ce sentiment irrigue toute la littérature portugaise, depuis les *cantigas de amigo* médiévales jusqu'aux vers désenchantés de Fernando Pessoa (1888-1935). Ce dernier définissait d'ailleurs ainsi la *saudade*: «La présence de l'absence». Formule admirable qui dit tout de cette disposition d'âme où le bonheur se teinte toujours de la pâleur de la perte. L'histoire littéraire portugaise connaît deux sommets incontestables: le XVIe siècle, dominé par la figure tutélaire du poète Luis de Camões, et le XXe siècle, qui voit éclore une constellation de talents autour de la revue *Orpheu*.

Entre ces deux âges d'or, trois siècles de relative discrétion – que viennent toutefois éclairer quelques étoiles, dont Eça de Queirós, ce Flaubert lusitanien que Borges plaçait au rang des plus grands. Ce qui frappe, à parcourir cette tradition, c'est son rapport singulier à l'échec comme à la grandeur perdue. Le Portugal, nation de navigateurs qui ouvrit au monde les routes de l'Orient, a rêvé d'être un empire avant de voir ce rêve lui échapper. Ses écrivains n'ont dès lors cessé de méditer sur cet écart entre l'ambition et le réel, entre la gloire qu'on fut et la petite patrie atlantique qu'on redevint. La littérature portugaise est peut-être, de toutes les littératures européennes, celle qui a le mieux su transformer la défaite en beauté, la nostalgie en chef-d'œuvre.



G. DAGLI ORTI /DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

CC0 WIKIMEDIA COMMONS

IBERFOTO/BRIDGEMAN IMAGES

PATRICK LANDMANN/SCIENCE PHOTO LIBRARY/AKG-IMAGES

Camões,
(v. 1524-1580)
Le Virgile portugais



Le 10 juin est jour de fête nationale au Portugal. Ce n'est pas l'anniversaire d'une bataille victorieuse, ni celui d'une révolution libératrice : c'est la date de la mort de Luis de Camões, survenue en 1580, dans la misère et l'oubli. Aucun autre pays au monde n'a choisi de célébrer sa nation en commémorant un poète.

Et Camões mérite cet honneur. Ses *Lusiades* (1572), épopée en dix chants qui célèbre le voyage de Vasco de Gama vers les Indes (1497-1498), occupent dans la culture lusophone la place que tient *L'Énéide* pour Rome, *La Divine Comédie* pour l'Italie, *Don Quichotte* pour l'Espagne. Ce n'est pas un simple récit de navigation : c'est le mythe fondateur d'une nation, le chant d'un peuple qui se rêve en héritier des Argonautes et des héros antiques. Les Lusitaniens, descendants du mythique Lusus, fils de Bacchus, y trouvent l'expression fantasmée de leur identité.

La vie de Camões fut aussi un roman d'aventures. Né vers 1524, il perdit un œil à Ceuta à cause d'une flèche maure, s'embarqua pour l'Orient en 1553, erra pendant seize ans dans l'Empire portugais d'Asie (Goa, Macao, les Moluques), fit naufrage au large du Mékong et, dit la légende, sauva son manuscrit des eaux en nageant jusqu'à la rive. Il revint ruiné, publia ses *Lusiades* en 1572, et mourut en 1580 dans un hospice, deux ans après que le roi Sébastien eut péri au Maroc, emportant avec lui l'indépendance du Portugal.

Les Lusiades célèbrent ainsi un empire au moment même où il s'effondre. Elles chantent la gloire d'une nation au seuil de sa décadence, elles exaltent les conquêtes d'un peuple qui perd son roi et sa souveraineté… Le Portugal ne s'en remettra jamais tout à fait. Mais il lui reste ce poème immense, cette langue qu'il a fixée, et ce sentiment qu'il n'a cessé depuis d'éprouver : la saudade d'une grandeur perdue, le souvenir d'un temps où les navires lusitaniens sillonnaient toutes les mers du globe.

C'est cette ironie tragique qui toucha Aragon, en 1942, au cœur de la France occupée. On sait peu que *Les Yeux d'Elsa* se place sous l'autorité de Camões : deux vers enchâssés dans le poème éponyme, une gravure du Portugais parmi les photographies du couple, une citation dans la préface… Mais c'est dans le sonnet « Imité de Camões » que le dialogue s'établit directement. Aragon y reprend, vers à vers, le célèbre « *Que me quereis, perpétuas saudades ?* » Le temps qui fuit, les goûts qui changent, l'espoir trompé. La saudade portugaise rejoignait alors la douleur française – et le vieux sonnet de la Renaissance devenait, quatre siècles plus tard, un splendide poème de résistance.



José Maria Eça de Queirós (1845-1900)

Le Balzac de Lisbonne

Jorge Luis Borges le tenait pour «l'un des plus grands écrivains de tous les temps». Diplomate cosmopolite – il fut consul à La Havane, Newcastle, Bristol, puis à Paris où il mourut –, José Maria Eça de Queirós observa toute sa vie sa patrie avec la lucidité terrifiante de l'exilé volontaire. Figure de proue du réalisme au Portugal, membre de la fameuse «Génération de 70» qui voulait réformer le pays par les idées, il donna d'abord deux romans bombes: *Le Crime du padre Amaro* (1875) et *Le Cousin Bazilio* (1878), satires féroces du cléricalisme et de l'adultère bourgeois. Mais son chef-d'œuvre demeure *Les Maia* (1888), qui déploie sur trois générations le destin d'une famille aristocratique dans le Lisbonne de la fin du XIXe siècle. Une passion scandaleuse (l'amour impossible entre un frère et une sœur qui s'ignorent) sert de fil conducteur à une peinture impitoyable de la haute société portugaise, de son inertie, de sa frivolité, de son provincialisme déguisé en élégance. On pense à Flaubert pour la précision du scalpel, à Balzac pour l'ampleur de la fresque, mais avec un humour et une ironie qui n'appartiennent qu'à lui.



Mário de Sá-Carneiro (1890-1916)

Le météore

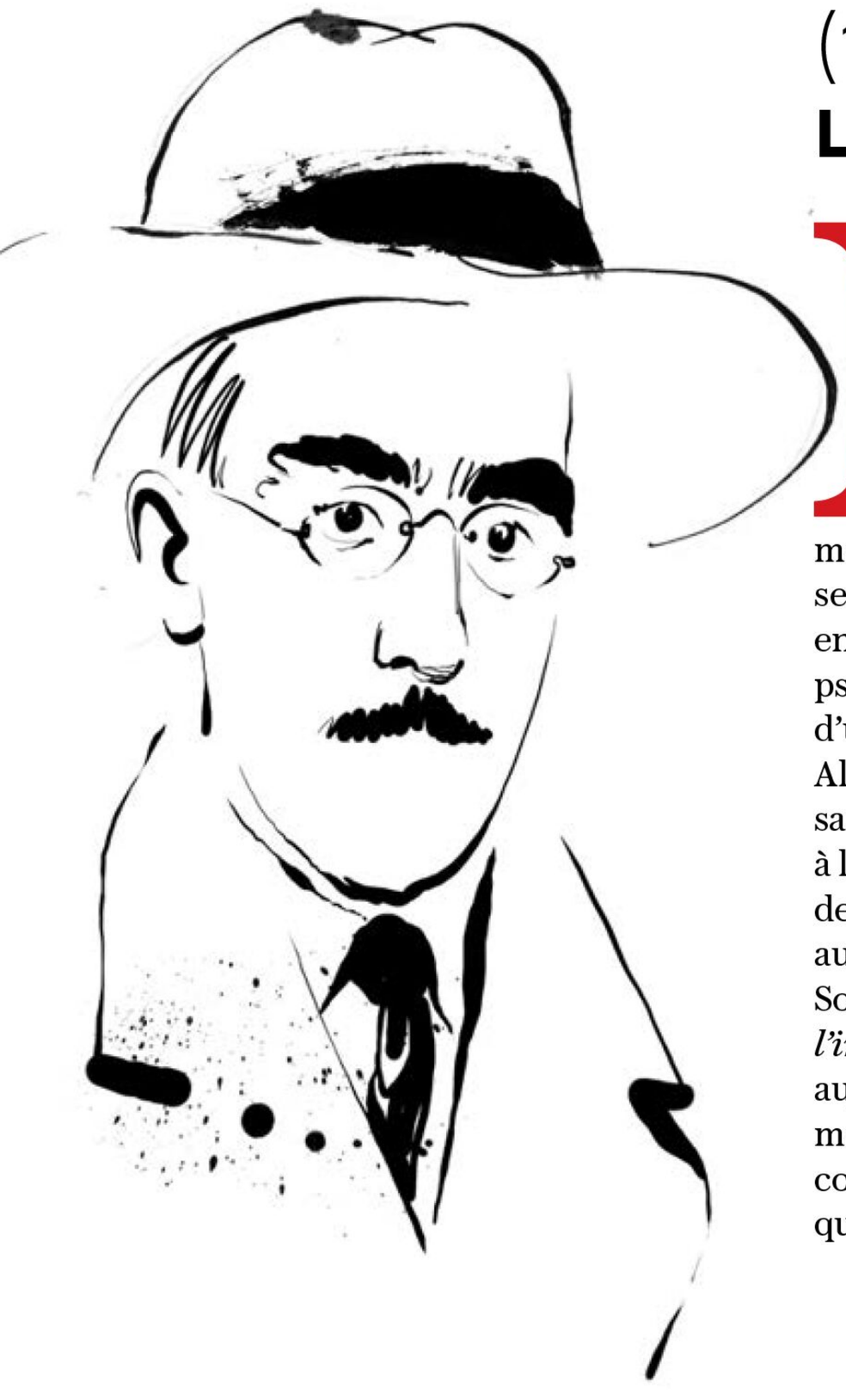
«Mário de Sá-Carneiro n'a pas eu de biographie, il n'a eu que du génie» : c'est Fernando Pessoa qui le dit, et Pessoa savait de quoi il parlait quand il évoquait le génie. Ami intime du grand poète, cofondateur avec lui de la revue *Orpheu* qui introduisit le modernisme au Portugal dès 1915, Sá-Carneiro se donna la mort à Paris, le 26 avril 1916, à seulement 25 ans. Il enfila un smoking, avala de la strychnine et attendit la fin dans une chambre de l'Hôtel de Nice, rue Victor-Massé, dans le IXe arrondissement – près d'un mois après avoir annoncé son suicide par lettre à Pessoa, qui ne put rien faire. Son œuvre, brève et incandescente, tourne autour d'une obsession : l'impossibilité de coïncider avec soi-même. Son premier recueil s'intitule d'ailleurs *Dispersão* (1914). Entre symbolisme finissant et futurisme naissant, entre les brumes de Laforgue et les éclats de Cendrars, sa poésie dit le vertige d'une conscience qui se cherche et ne se trouve pas, qui rêve la gloire et s'effondre dans l'échec. Le romantisme avait inventé le « mal du siècle » ; Sá-Carneiro, avec une élégance désespérée, en fit un art de vivre… et de mourir.

José Saramago (1922-2010)

Le Nobel rebelle



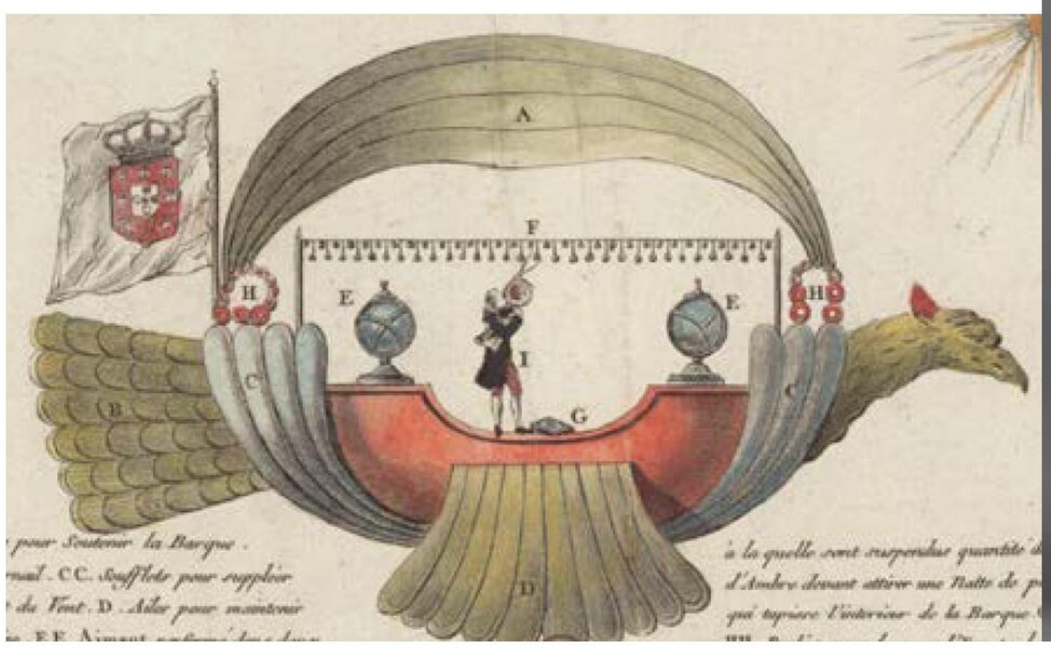
Fils de paysans sans terre du Ribatejo, ancien serrurier devenu journaliste puis traducteur, José Saramago attendit ses 60 ans pour percer véritablement en littérature, avec son roman *Le Dieu manchot* (1982), qui éblouit jusqu'à Fellini. Il demeure à ce jour le seul auteur de langue portugaise à avoir reçu le prix Nobel de littérature, en 1998 – distinction qu'il reçut sans rien renier de ses convictions communistes. Son style ? Immédiatement reconnaissable. De longues phrases serpentines où les dialogues coulent dans la narration, comme si la parole humaine n'était qu'un affluent du grand fleuve de la prose. Nul ne ponctue comme lui ! On le lit d'un souffle, emporté par ce flux qui abolit les frontières entre le dit et le pensé. Athée provocateur (son *Évangile selon Jésus-Christ*, où Dieu négocie avec le diable et où Jésus doute de sa mission, fit scandale), il s'exila aux îles Canaries après que le gouvernement portugais eut censuré son œuvre en la retirant d'un prix européen. Ses romans sont des paraboles cruelles sur la bêtise des hommes et la fragilité des civilisations. Dans *L'Aveuglement* (1995), une épidémie de cécité mystérieuse ravage un pays entier, révélant la barbarie tapie sous le vernis social. Dans *Le Radeau de pierre* (1986), la péninsule Ibérique se détache de l'Europe et dérive sur l'Atlantique vers les Açores. Fantaisie géographique qui dit beaucoup sur le sentiment d'insularité portugaise, et sur l'ambiguïté d'un peuple qui ne sait toujours pas s'il appartient au Vieux Continent ou à l'Océan.



Fernando Pessoa (1888-1935)

L'homme multiple

Employé modeste de bureau dans une maison d'import-export, Pessoa vécut toute sa vie à Lisbonne. Puis il mourut dans un hôpital, à 47 ans, d'une cirrhose aggravée, absolument désargenté. Sa vie extérieure tient donc en quelques lignes: une enfance en Afrique du Sud où son beau-père était consul, un retour définitif au Portugal à 17 ans, puis trente années dans la même ville, les mêmes rues, les mêmes cafés. Mais dans la malle qu'on ouvrit après sa mort, on découvrit 27543 textes: l'œuvre d'une vie secrète, prodigieuse, multiple. En effet, Pessoa (dont le nom signifie «personne» en portugais) avait inventé ce qu'il appelait des «hétéronymes»: non pas des pseudonymes, mais des personnalités littéraires distinctes, dotées chacune d'une biographie complète, d'un style reconnaissable, d'une philosophie propre. Alberto Caeiro, berger panthéiste, est le maître païen qui contemple le monde sans le penser, dans une innocence retrouvée. Ricardo Reis compose des odes à la manière d'Horace, où la brièveté de la vie commande de jouir sagement de l'instant. Álvaro de Campos, ingénieur naval formé à Glasgow, s'abandonne aux ivresses futuristes et aux vertiges de la sensation. À quoi s'ajoute Bernardo Soares, «semi-hétéronyme», aide-comptable mélancolique, auteur du *Livre de l'intranquillité*, ce journal métaphysique qu'on ne publia qu'en 1982 et qui figure aujourd'hui parmi les cent plus grands livres de tous les temps. Lors de l'hommage national rendu à Pessoa pour le centenaire de sa naissance, en 1988, on compara son apport à la langue portugaise à celui de Camões. C'est dire la place qu'il occupe dans les lettres portugaises.



SCIENCE HISTORY IMAGES/ALAMY STOCK PHOTO/HEMIS



AURIMAGES



DR

Petit royaume, grandes inventions

Découvertes géographiques, technologiques, musicales, médicales ou gourmandes, on doit décidemment beaucoup aux Portugais d'hier et d'aujourd'hui. Voici dix créations lusitaniennes à (re) découvrir. **PAR SOPHIE VIGUIER-VINSON**

L'aérostat

Créer une «machine volante», c'est le rêve que Bartolomeu Lourenço de Gusmão (1685-1724) a – presque – réalisé. Né au Brésil, ce jésuite inventeur venu s'établir à Lisbonne dépose le brevet d'un aérostat en 1709 et parvient à faire élever dans les airs un ballonnet équipé d'une écuelle d'alcool en combustion. Jugé risqué, sans utilité pratique, le projet est abandonné. L'engin aura devancé de quelques décennies la montgolfière qui s'envole en 1783.

L'astrolabe nautique

À mesure que les frontières du monde connu sont repoussées, les moyens de se repérer en mer évoluent à la fin du XV^e siècle avec l'arrivée de l'astrolabe nautique. Si l'antique version « planisphérique » indiquait l'heure, le modèle nautique détermine la latitude du bateau, grâce au lourd disque de bronze et à une alidade (réglette pivotante) permettant de mesurer l'angle entre l'horizon et un astre (étoile Polaire ou Soleil). Un instrument décisif pour réaliser aussi les premières cartes graduées en latitudes, comme celle du cartographe portugais Pedro Reinel, dessinée vers 1504.

Les pasteis de nata

Ces délicieux petits flans parfumés à la cannelle sur leur lit de pâte feuilletée sont d'abord confectionnés au XVIII^e siècle par les religieux de Belém, à la périphérie de Lisbonne. Après la fermeture du monastère en 1834, les pâtisseries sont commercialisées, avec un succès constant jusqu'à nos jours, bien au-delà du Portugal.

L'ukulélé

Attribué au folklore hawaïen, ce petit instrument à cordes pincées est l'héritier de la *braguinha* ou *machete*, originaire de l'archipel portugais de Madère. Il traverse les océans en 1879, embarqué par les Madériens partis récolter la canne à sucre à Hawaï. Rebaptisé *ukulélé* (signifiant « puce sauteuse »), il est mis à l'honneur lors de l'Exposition universelle de 1915, avant de se retrouver entre les mains de Marylin Monroe, d'Elvis Presley et même de Neil Armstrong à son retour de la Lune.

Le fado

Né dans les années 1820 dans les quartiers populaires du Portugal, ce genre musical n'en finit pas de serrer les



AKG-IMAGES





YAYMICRO/ANDIA





LIMOT/BRIDGEMAN IMAGES

cœurs sensibles. Entre l'influence des chants marins et des styles afro-brésiliens, ses origines restent incertaines. Les constantes du fado: chanter, au son de guitares, l'amour, la jalousie, le mal du pays, le regret des personnes disparues, etc. La nostalgie douce-amère qu'il véhicule est caractéristique de la saudade, toujours prégnante dans la musique portugaise, du Cap-Vert, ou du Brésil.

La caravelle

Ce voilier de 20 à 30 mètres de longueur, emblématique des grandes découvertes du XVe siècle, est mis au point sous l'impulsion d'Henri le Navigateur (1394-1460), fils du roi Jean Ier du Portugal. Pour rendre possible des expéditions audacieuses, on imagine un bateau agile, capable d'affronter les tempêtes comme les hauts-fonds près des côtes. Défi relevé avec la caravelle, mise au point vers 1430, avec son faible tirant d'eau, qui allie la voile latine triangulaire et la voile carrée. Elle est adoptée par Christophe Colomb en 1492, parti vers le Nouveau Monde avec la *Pinta* et la *Niña*, les deux plus célèbres caravelles de l'Histoire. C'est aussi sur l'un de ces voiliers que le navigateur portugais

Vasco de Gama est le premier à atteindre l'Inde par le cap de Bonne- Espérance en 1498.

Le système Via Verde

Il permet de passer au péage et d'être facturé sans s'arrêter sur les autoroutes du Portugal, grâce à un petit boîtier installé sur le pare-brise. Inventé par des chercheurs de l'université d'Aveiro et mis en place dès 1991, ce système a inauguré l'aire du paiement automatique sur le réseau routier, limitant les ralentissements.

La boule éponge pour microphone

Emblématique des studios radio ou des plateaux télé, elle est mise au point par l'ingénieur portugais Jaime Filipe en 1951. La « boule antivent pour microphones » est toujours utilisée pour assurer un son de meilleure qualité.

Code ColorADD

Ce système de pictogrammes permet aux personnes daltoniennes d'identifier les couleurs grâce à leur association à des formes géométriques. Il est mis au point par le designer portugais Miguel Neiva en 2008 à Porto, alors encore étudiant. Le dispositif, depuis adopté dans des écoles, bibliothèques, hôpitaux, est présent dans 90 pays. Un alphabet des couleurs révolutionnaire pour les porteurs du daltonisme.

Artériographie cérébrale… et lobotomie

On doit l'actuelle technique de l'angiographie (ou artériographie) cérébrale au neurologue et psychochirurgien portugais Egas Moniz (1874-1955). Elle permet de visualiser les vaisseaux sanguins du cerveau aux rayons X après injection de substances opaques. De quoi faciliter, encore aujourd'hui, le diagnostic de maladies intracrâniennes, comme les tumeurs hypophysaires, en complément de l'IRM et du scanner. Mais c'est pour une autre innovation – controversée – que Moniz a reçu le prix Nobel de médecine en 1949 : la leucotomie préfrontale, ou lobotomie, pour traiter des psychoses et des troubles mentaux. Réalisée pour la première fois en 1936 au Portugal, avant d'être très pratiquée aux États-Unis, elle n'a plus cours aujourd'hui.

DR



ALAMY/SOPA IMAGES, SOPA IMAGES LIMITED/PHOTO12



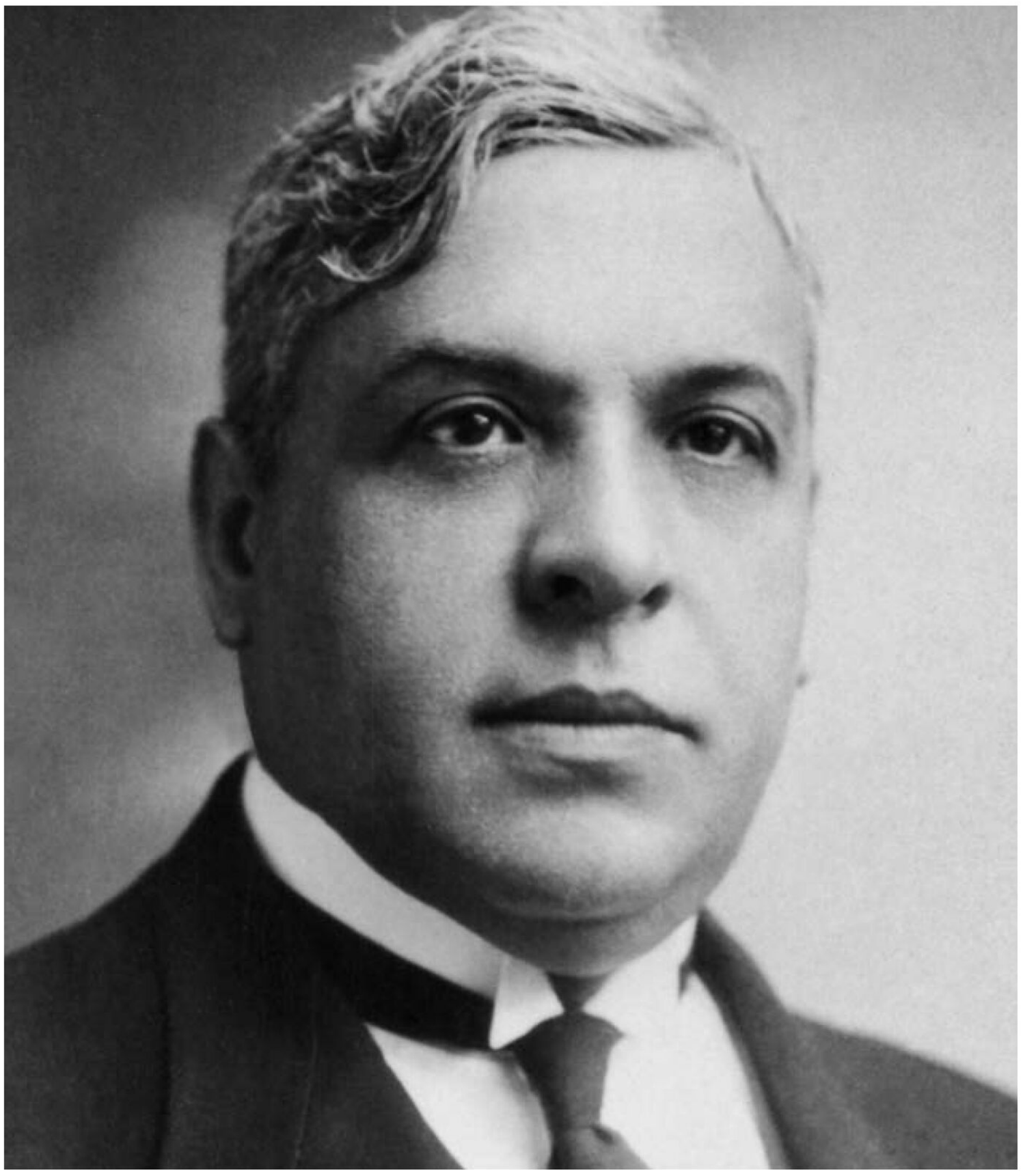
DR



Sousa Mendes, un Juste dans la débâcle

Au printemps 1940, ce diplomate portugais en poste à Bordeaux a sauvé des milliers de personnes, dont un tiers de Juifs, en accordant des visas sans distinction de nationalité ou de religion, et ce contre la volonté de sa hiérarchie. Une action reconnue en 1966 par le mémorial de Yad Vashem.

PAR ALEXANDRE BANDE



CC0 COMITÉ SOUSA MENDES, FAMILLE DE SOUSA MENDES

Le 23 septembre 2022, en présence des maires de Paris (Anne Hidalgo) et de Lisbonne (Carlos Moedas), est inaugurée, boulevard des Batignolles (17e arr.), une promenade en mémoire d'Aristides de Sousa Mendes (1885-1954). Ce diplomate méconnu, en poste au consulat général du Portugal de Bordeaux depuis août 1938, s'est distingué durant les jours difficiles de juin 1940. Alors que la France défaite est en partie occupée par la Wehrmacht et, qu'à peine nommé président du Conseil, Pétain engage des négociations d'armistice avec les Allemands, Sousa Mendes prend une décision qui va sauver la vie de plusieurs milliers de personnes. En même temps que les troupes allemandes progressent, des millions d'individus, Belges, Luxembourgeois, Hollandais, Français, se précipitent sur les routes en direction du sud. Parmi eux, de nombreux réfugiés juifs allemands, autrichiens, russes ou polonais qui, conscients des persécutions qui pèsent sur les Juifs du Reich, fuient l'avancée des nazis. Beaucoup espèrent gagner le Portugal via l'Espagne et convergent vers Bordeaux, où le gouvernement français s'est installé le 16 juin 1940. Le consulat portugais y est tout particulièrement convoité: le Portugal, affirmant sa neutralité, est considéré comme l'un des derniers États européens à accepter des réfugiés. Pour autant, depuis le 11 novembre 1939, le pays, dirigé par Salazar, refuse de délivrer des visas à certaines catégories d'étrangers: apatrides, Juifs expulsés des pays dont ils étaient résidents ou citoyens, toute personne dans l'impossibilité de retourner librement dans le pays d'où elle vient.

Le consul sous surveillance

Âgé de 54 ans, père d'une très nombreuse famille, catholique pratiquant, fort de trente années d'expérience

comme diplomate, Sousa Mendes est profondément perturbé. Avocat de formation, il se refuse à demander à celles et à ceux qui fuient alors le régime nazi s'ils sont Juifs. Le 28 novembre 1939, il délivre un visa pour Arnold Wiznitzer, un professeur autrichien. Il fait de même pour Eduardo de Neira Laporte, un réfugié républicain espagnol. Repéré par sa hiérarchie, il est sévèrement mis



GETTY IMAGES

Des visas pour la vie Tardivement réhabilité par le gouvernement portugais au milieu des années 1980, Sousa Mendes (à g.) a fait l'objet, en 2016, d'une grande exposition organisée par le musée de l'Holocauste de Los Angeles.

en demeure de cesser ses agissements ; une autre infraction lui attirerait de gros problèmes. Devant l'afflux de réfugiés qui accompagne les premiers jours de l'exode, le gouvernement portugais interdit à toutes les missions diplomatiques portugaises en France de délivrer des visas sans la pré-autorisation du ministère des Affaires étrangères. Face à l'urgence de la situation, voyant s'allonger les files d'attente devant le consulat, Sousa Mendes prend la décision, malgré la surveillance dont il fait l'objet de la part de la police politique portugaise, de délivrer des visas à tous ceux qui en exprimeraient le besoin, se refusant à effectuer une distinction entre les demandeurs. Conscient des risques qui pèsent notamment sur les Juifs étrangers, bien avant les mesures antisémites qui seront mises en place par l'occupant et l'État français, le consul, à partir du 17 juin 1940, déploie des efforts considérables pour leur permettre de s'enfuir.

Au consulat de Bordeaux, puis à Bayonne (Bordeaux ayant été bombardé par les Allemands) et à Hendaye après la signature de l'armistice, avec l'appui de certains de ses proches, travaillant sans relâche, ne dormant presque plus, il délivre, jusqu'au 26 juin 1940, plusieurs milliers de visas. Ceux-ci permettent à certaines personnalités – dont la grande-duchesse Charlotte de Luxembourg, Otto de Habsbourg et des membres de la famille Rothschild – mais surtout à une multitude d'inconnus, de quitter la France. Si des sources affirment qu'ils furent plus de 30 000 dont près d'un tiers de Juifs à bénéficier de ces visas, le décompte exact est difficile à effectuer. Une certitude : chaque visa accordé à un individu a souvent permis de sauver toute une famille.

Mais les autorités espagnoles s'inquiètent du nombre important de réfugiés traversant la frontière. L'ambassadeur du Portugal en Espagne est informé de l'attitude de Mendes qui continue de signer des visas à la frontière franco-espagnole. Une enquête est menée rapidement à son encontre. Le 26 juin, il est à Bordeaux. Le 8 juillet, il est à Lisbonne, et traduit en justice pour un procès disciplinaire.

Coupable puis enfin honoré

Malgré les efforts qu'il déploie pour justifier sa conduite (altruisme, générosité) et l'argument selon lequel de tels actes donnent du Portugal une image positive, il est reconnu coupable et rétrogradé au rang de consul de deuxième classe puis condamné par Salazar à la disponibilité et mis à la retraite. Réduite à une situation précaire, la famille Mendes se délite. Angélina, son épouse, décède en 1948, lui, meurt dans la misère, en avril 1954. Ses fils émigrent aux États-Unis et engagent des démarches pour que l'action de leur père soit reconnue.

Mendes est déclaré Juste parmi les Nations par le mémorial de Yad Vashem en octobre 1966. Il faut toutefois attendre les années 1990 pour que son rôle soit pleinement établi. Après qu'il a été réhabilité par le gouvernement portugais, sa mémoire a été honorée en 2021, lorsqu'une plaque à son nom a été dévoilée à Lisbonne, au Panthéon national, devant les descendants des familles sauvées. Aujourd'hui, une fondation entretient sa mémoire. Sans pouvoir vraiment prévoir le terrible sort des Juifs, Aristides de Sousa Mendes a permis à plusieurs milliers d'entre eux d'éviter la politique génocidaire nazie : à ce titre, il mérite, en nos temps troublés, d'être reconnu à sa juste valeur.

Salazar : le dictateur avance masqué

De 1933 à 1968, Salazar dirige l'*Estado Novo*, l'« État nouveau », un régime despotique, conservateur et liberticide. Pour autant, il cultive la discrétion, contrairement aux autocrates de son temps. Il se montre rarement en public, mais dans les allées feutrées de son pouvoir, se pose en protecteur de l'empire et gère la nation d'une main de fer. **PAR YVES LÉONARD**

António de Oliveira Salazar (1889-1970) s'est dissimulé derrière de nombreux masques, cultivant un mystère calculé. S'accommodant parfaitement de n'être que le chef du gouvernement d'un régime construit autour de lui, il s'est voulu invisible et omnipotent. Salazar n'est pas un chef charismatique au verbe haut à l'inverse des autres dictateurs des années 1930. Il est peu à l'aise en public, sa voix nasillarde porte mal. La radio le dessert, la télévision encore plus. Il n'a jamais fait l'armée et se méfie des militaires. Il préfère camper un personnage docte, un professeur d'université de Coimbra. Dépeint au départ sous les traits austères d'un expert des comptes publics, il est nommé ministre des Finances en avril 1928, sans avoir participé au coup d'État militaire de mai 1926, ni reçu l'onction du suffrage, hormis en 1921, élu député quelques semaines. Tissant habilement sa toile, il devient président du Conseil en 1932, adoubé par les militaires. Il fait adopter, au printemps 1933, la Constitution d'un État nouveau (*Estado Novo*) corporatiste, pour tout verrouiller. Et ne plus quitter le pouvoir jusqu'à son accident vasculaire cérébral en septembre 1968.

En s'attelant à la réforme de l'État, en jugulant le déficit budgétaire et en rétablissant la confiance dans la monnaie nationale, Salazar incarne une figure particulière de «sauveur de la nation», à la fois «magicien des finances» et réincarnation de l'infant Henri dont le roman national a fait l'initiateur et l'âme de l'expansion maritime au XVe siècle. Cette image du sauveur est d'autant plus efficace qu'elle puise ses racines dans le vieux mythe sébastianiste, renvoyant au roi Sébastien Ier (1554-1578), «le roi caché» dont le retour est espéré depuis la fin du XVIe siècle *(lire l'encadré p. 37)*. La propagande utilise cette mythologie pour ancrer l'image d'un expert dévoué au seul «bien de la nation», un visionnaire madré, «né pauvre et guidé par la providence». En somme, le seul à pouvoir «sauver» le Portugal, dont la place sur la scène internationale n'a cessé de se dégrader depuis les invasions napoléoniennes (1807-1811) et l'indépendance du Brésil (1822-1825).

Une grande partie des élites portugaises l'adoube rapidement, même s'il n'est pas issu de leur monde. La hiérarchie catholique le considère comme «son meilleur espoir» pour revenir sur les mesures anticléricales prises par la République parlementaire instaurée en octobre 1910. Les milieux d'affaires et les grands propriétaires fonciers voient en lui un homme compétent qui a rétabli la confiance dans la monnaie et les comptes publics, un homme capable d'incarner l'ordre et la stabilité. Quant aux militaires, autre pilier du régime, leur soutien est plus ambivalent, obligeant Salazar à composer, sinon à louvoyer avec eux. Hors de Lisbonne, une partie du pays, encore très rural, se reconnaît silencieusement dans ce personnage alliant nationalisme tellurique, prudence et rouerie dignes d'un maquignon, comme son père, régisseur d'un domaine terrien. Le tropisme religieux et l'emprise locale des caciques contribuent à l'enraciner au cœur des territoires, avec le culte marial et la dévotion qui entoure le sanctuaire de Fátima, construit à la fin des années 1920.



REPORTERS ASSOCIES/GAMMA-RAPHO

AKG-IMAGES

Propagande **Les élections législatives de 1953, comme toutes celles tenues sous l'*Estado Novo*, étaient manipulées par le pouvoir et servaient presque seulement à le légitimer.** « Voter Salazar, c'est garantir la paix et le pain », affiche électorale (1953).

« Dieu, famille, patrie », le slogan phare du régime

C'est l'incarnation du «faire vivre le Portugal habituellement», véritable mantra du salazarisme, formule qu'il a livrée en 1938 au maurrassien Henri Massis. Un «faire vivre» naviguant entre tropisme fasciste, exaltation de la nation et catholicisme ultramontain. Son parcours méritocratique de professeur «cathédratique» lui confère une aura liée au titre universitaire, l'image d'un sachant – sinon d'un sage – dans un pays où la population est encore aux trois quarts illettrée. Un «faire vivre» pour mieux calibrer la répression, sans trop dépenser, avec l'administration de la peur incarnée par la police politique – devenue PIDE [«police internationale et défense de l'État», ndlr] en 1945 –, les tribunaux spéciaux et une justice aux ordres. Un peuple victime, et parfois complice avec la délation encouragée par le régime. Un peuple condamné au silence. L'image de ce dictateur – «de lui-même», sinon «malgré lui» pour ses admirateurs –, façonnée par la propagande, est empreinte d'austérité et de dévouement absolu au «bien de la nation». Une image associant «petites choses de la vie» et «grandeur de l'homme d'État», amoureux d'un Portugal qui «n'est pas un petit pays.»

Une image réductrice et trompeuse. Elle laisse dans l'ombre «les vies parallèles» d'un célibataire «marié à la nation». Il a une vie privée et élève deux jeunes filles, ses pupilles. S'il sait se faire pragmatique, Salazar est doté d'une solide colonne vertébrale politique, autour d'un corpus de textes lus et travaillés au temps du séminaire et de l'université, •••

••• textes d'essence contre-révolutionnaire, réactionnaire et nationaliste, où le passé, antérieur à la révolution libérale de 1820, honnie, est la caution fondatrice du présent. Un corpus qu'il sait mobiliser pour délivrer quelques «vérités intangibles» et «principes d'action». Avec à la clé des slogans claqués par la propagande, comme la trilogie «Dieu, famille, patrie». S'opposer à Salazar se révèle difficile et dangereux avec la PIDE et ses nombreux indicateurs, les «*bufos*». Tribunaux spéciaux, prisons et camps – le pire étant Tarrafal au Cap-Vert créé en avril 1936 – sont dissuasifs contre les ennemis du «bien de la nation», en tête desquels les «communistes», acceptation large débordant le cadre des militants du PC clandestin.

Abrité derrière ses masques, Salazar a su faire preuve d'un art consommé pour durer. D'abord en survivant à la Seconde Guerre mondiale, où il s'est montré à la fois inflexible et ductile. Pratiquant jusqu'au printemps 1944 une neutralité ambiguë, respectant l'alliance séculaire du Portugal avec la Grande-Bretagne, tout en commerçant allègrement avec l'Allemagne. Optimisant son atout maître, les Açores, tout en retardant l'heure des choix. La guerre froide lui a conféré une respectabilité protectrice, le Portugal étant devenu membre fondateur de l'OTAN en avril 1949. Son anticommunisme viscéral l'a rangé dans le camp occidental, l'emplacement stratégique des Açores confortant cet ancrage. Préserver les colonies, dénommées «provinces d'outre-mer» à partir des années 1950, a pu devenir l'objectif principal de la diplomatie portugaise, en bénéficiant du précieux bouclier de l'OTAN durant les guerres coloniales des années 1960, le «péril rouge» mis en avant, dans une défense jusqu'au-boutiste et anachronique de la «nation une et pluricontinentale», du «Minho à Timor». Salazar est l'homme du repli sur le pré carré portugais qui ne se réduit pas à son petit rectangle européen. Tourné vers son empire et la mer, alors que lui-même n'a jamais navigué ni mis les pieds dans les colonies. De là une incapacité à envisager toute évolution négociée et un refus obstiné de toute concession aux «vents contraires de l'histoire». En se murant dans la certitude d'être l'ultime défenseur de l'Occident et que, sans ses colonies, le Portugal disparaîtra. Un homme qui ramène tout à ses idées, «loin du peuple et amoureux du Portugal» a-t-on écrit. Vertueux, mais d'une telle misanthropie qu'il ne fait confiance à personne, ou presque.

> «Salazar se mure dans la certitude que, sans ses colonies, le Portugal disparaîtra»

Trois morts : politique, physique et symbolique

Probe, qui ne s'est pas enrichi, mais qui a toléré la corruption endémique de l'*Estado Novo* pour ne pas gêner la bonne société et se créer des clientèles. Le bâtisseur d'un monde d'innocence et d'impunité pour les nantis, mais où le plus grand nombre devait trouver avantage à s'endormir passivement. Salazar a fini par mourir, trois fois: politiquement en septembre 1968 lorsque, malade, il a dû renoncer à ses fonctions, physiquement fin juillet 1970, et symboliquement le 25 avril 1974 lorsque son régime a été renversé par la «révolution des œillets».

Pourtant, il fait aujourd'hui l'objet d'une reviviscence, nostalgique parfois. Une part de l'opinion le considère non plus comme un dictateur, mais comme un homme d'État, honnête, ayant épargné à son pays les tourments d'une guerre civile et d'un conflit entre 1939 et 1945… en relativisant la pauvreté endémique du plus grand nombre, la peur, le silence et la torture administrés d'en haut, la dépolitisation, la corruption du régime, l'émigration massive des années 1960, et le naufrage des guerres coloniales. Le parti d'extrême droite Chega, créé en 2019 et deuxième force politique au Parlement, lui emprunte quelques thèmes, sur la grandeur du Portugal, une «portugalité» essentialisée, et la probité. Son leader, André Ventura, a même déclaré fin octobre 2025 que le Portugal aurait bien «besoin pour redresser le pays d'un, deux, voire trois Salazar».



KEYSTONE-FRANCE

Libération Quatre ans après la mort du dictateur, le coup d'État militaire du 25 avril 1974 met à terre le régime salazariste, dirigé par Marcelo Caetano. Les soldats investissent le centre de Lisbonne à la grande joie des habitants.



RUDIERNST/SHUTTERSTOCK

Grândola, Vila Morena, l'hymne de la Révolution

D'abord hommage à la ville brune de la région d'Alentejo, cette chanson est devenue le second signal de la rébellion qui a mis fin à plus de quarante ans de dictature en 1974. PAR YVES LÉONARD

Le signal du déclenchement de l'opération militaire « Virage historique », destinée à renverser le régime salazariste, a été lancé sur les ondes de la radio dans la nuit du 24 au 25 avril 1974. D'abord, peu avant 23 heures, par la diffusion d'une chanson qui avait représenté le Portugal au concours de l'Eurovision, *E depois do adeus* (« Et après l'adieu »), mais sur une radio de portée limitée, autour de Lisbonne. Puis à minuit vingt par un second signal de confirmation, plus fort, car relayé par une radio nationale, Rádio Renascença, dans son émission *Limite*, avec la chanson de José Afonso (1929-1987), *Grândola, Vila Morena* (« Grândola, ville brune »), dont le succès et la portée éclipsèrent ensuite *E depois do adeus*.

Rien ne la destinait pourtant à connaître un destin mondial au point d'incarner la « révolution des œillets » dont elle est devenue l'hymne. Entendue dans de nombreux films et documentaires, entonnée chaque 25 avril et dans les manifestations, œillet rouge en main ou à la boutonnière, elle concurrencerait presque *Bella Ciao* au panthéon des chants antifascistes, nouvelle « Internationale », reprise aussi dans la bande-son de la série *La Casa de Papel*.

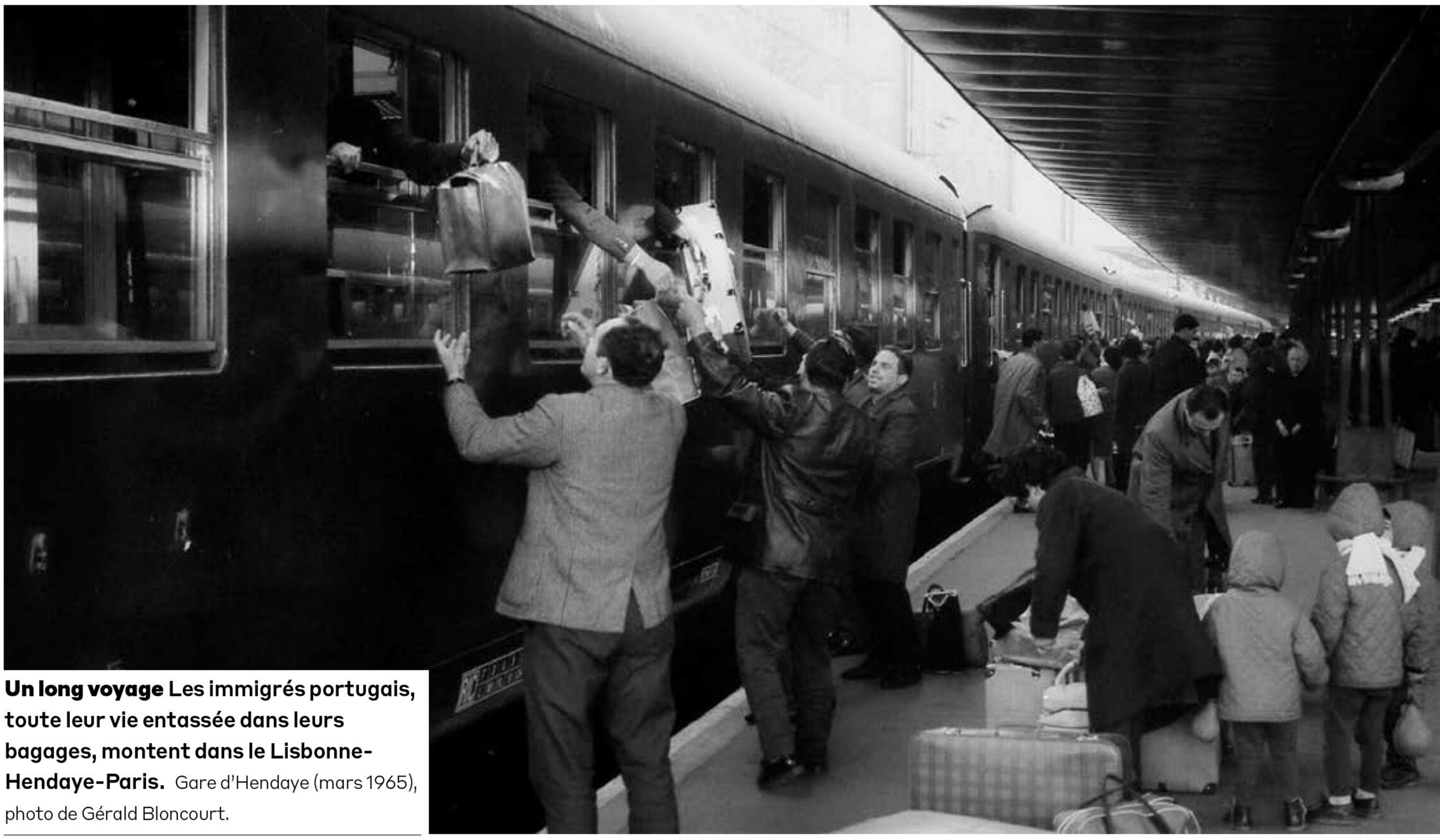
Ancien enseignant, artiste de fado devenu chanteur engagé, hostile à un régime qui le fait surveiller par la police politique et incarcérer, José (« Zeca ») Afonso a enregistré *Grândola* en France en 1971 au mythique château d'Hérouville que de grandes figures du rock et de la pop ont marqué de leur empreinte. Ce n'est alors qu'un des titres de l'album *Cantigas do Maio* dont certains sont plus « subversifs » aux yeux du régime salazariste, au point d'être retoqués par la censure. Mais pas *Grândola*, ce qui explique que les jeunes officiers organisateurs du coup d'État l'aient choisie, alors que *Venham mais cinco* avait au départ la préférence d'Otelo Saraiva de Carvalho, le « cerveau du 25 avril ».

Le chant des idéaux d'avril

Alors pourquoi *Grândola* ? Au départ, c'est une chanson composée en 1966, après un concert qu'a donné José Afonso en Alentejo dans la ville de Grândola, deux ans plus tôt. Son accueil par la société musicale Fraternité ouvrière l'a profondément touché. En remerciement, il compose cette chanson qu'il remanie et arrange pour l'enregistrer en 1971, avant de l'interpréter sur scène, la première fois en Galice en 1972. La musique est assez traditionnelle, et reprend les caractéristiques des chants de la tradition alentejane. Les paroles rendent hommage à cette « ville brune » d'Alentejo, région latifundiaire de grands propriétaires terriens. Elle dit bien qu'en cette cité, « terre de fraternité », « c'est le peuple qui commande ». Avec « sur chaque visage l'égalité ». Le tout sur un rythme lent, avec, en ouverture, des bruits de pas, enregistrés de nuit sur les graviers à l'entrée du château d'Hérouville. Mais elle n'invite pas à la désertion, elle ne manque pas de respect à l'État et n'est pas immorale, critères qui attirent alors le plus l'attention des censeurs. Elle passe donc entre les mailles du filet. Et le 29 mars 1974, José Afonso l'interprète à Lisbonne sur la scène du Colisée. La foule la reprend à l'unisson, bras dessus, bras dessous, à la mode alentejane.

Après le 25 avril 1974 (*monument commémoratif dans la ville de Grândola avec les paroles, photo ci-dessus*), son succès ne se dément pas. José Afonso devient à son tour une figure iconique de la « révolution des œillets ». Et il interprète sa chanson à côté d'Otelo de Carvalho, à Grândola même, lorsque celui-ci ouvre sa campagne pour l'élection présidentielle en juin 1976. En forme nostalgique, une fois le processus révolutionnaire clos. Mais mobilisatrice aussi, dans la rue, et même au Parlement comme en 2013, pour se révolter au nom des « idéaux d'avril ». Une madeleine de Proust à la puissance d'évocation inégalable, chargée d'affects, à l'intersection de la mémoire et de l'Histoire.

O salto, le grand saut vers



ESTATE OF GERALD BLONCOURT/BRIDGEMAN IMAGES

Un long voyage Les immigrés portugais, toute leur vie entassée dans leurs bagages, montent dans le Lisbonne-Hendaye-Paris. Gare d'Hendaye (mars 1965), photo de Gérald Bloncourt.

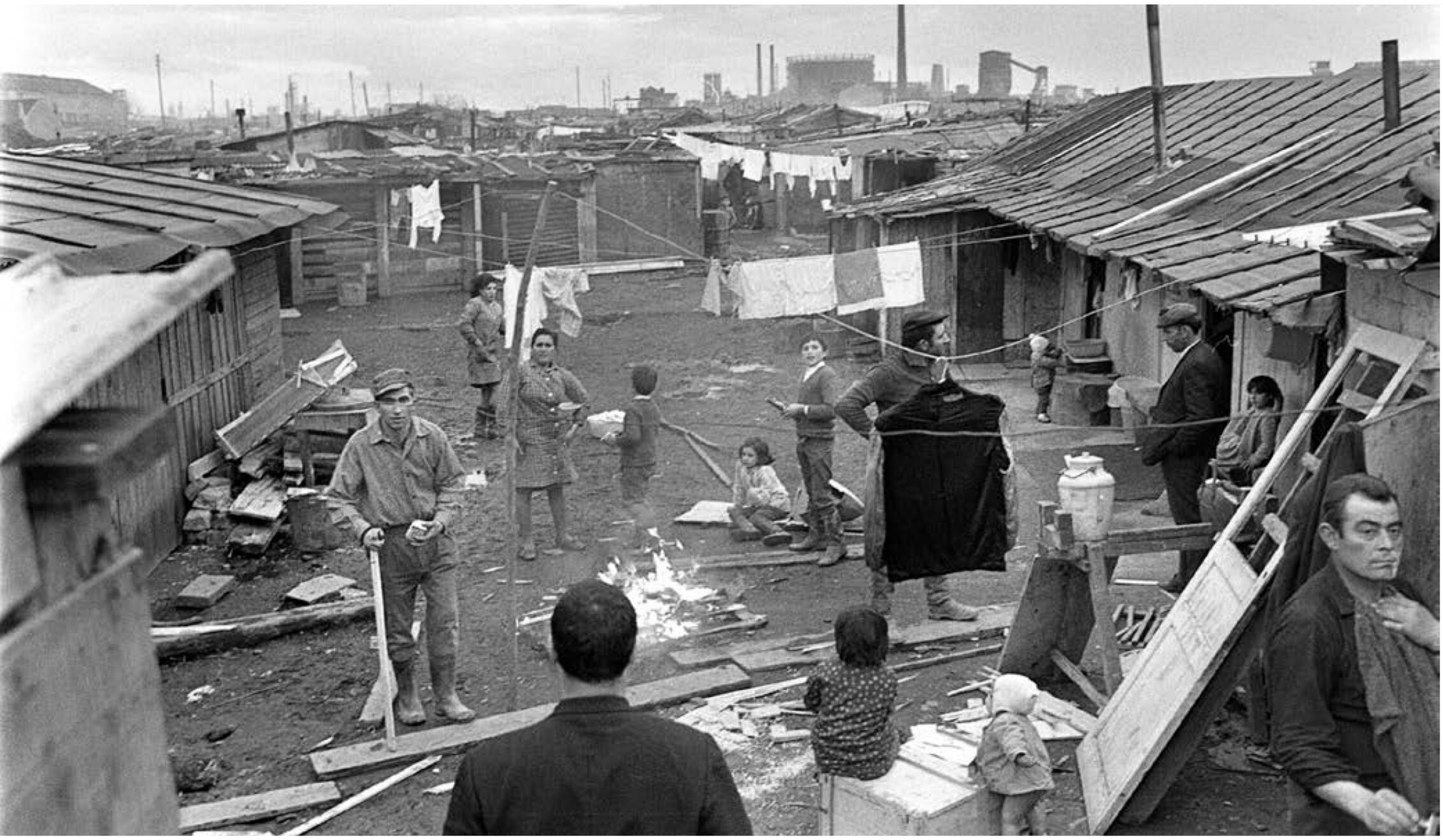
C'est la France que ce peuple de grands voyageurs, ayant déjà migré vers l'Amérique et l'Afrique noire, choisit massivement au début des années 1950. Une communauté portugaise dite « modèle » et qui partage son cœur entre les deux pays. PAR CHARLES GIOL

C'est une communauté dont l'image, dans l'opinion française, se résume généralement à quelques clichés, plus ou moins flatteurs. Réputés travailleurs et discrets, les Portugais de France ne sont jamais pris pour cible, à la télévision et la radio, par les polémistes discourant sur l'immigration. De ces exilés et de leurs descendants, qui suscitent une forme d'indifférence au mieux polie, parfois railleuse, l'histoire reste ainsi largement méconnue. En une quinzaine d'années seulement, 900000 personnes arrivent en France, de la fin des années 1950 au milieu des années 1970, ce n'est pourtant pas anodin. Pas plus que les conditions souvent douloureuses de leur installation: qui sait aujourd'hui que beaucoup de ces immigrés portugais ont vécu longtemps dans des bidonvilles aux portes de Paris? Contemporaine de l'accélération des immigrations d'origine africaine, qui l'ont largement éclipsée en focalisant le débat migratoire depuis la fin du siècle dernier, la dernière grande vague d'immigration européenne en France constitue une épopée singulière, qui mérite d'être contée.

Dès le XIXe siècle, le Portugal, pionnier de l'exploration océanique devenu l'homme pauvre de l'Europe occidentale, connaît une forte émigration, principalement dirigée vers le Brésil, cette ancienne colonie qui prend alors des airs d'eldorado. Plus rares sont les Portugais à s'installer en France: environ 1500 en 1914, pour l'essentiel des opposants politiques, des artistes ou des rentiers. C'est au cours de la Grande Guerre qu'une immigration portugaise de travail voit le jour dans notre pays, qui recrute alors des ouvriers pour remplacer dans les usines les Français mobilisés. Quelque 13000 Portugais viendront travailler en France au cours du conflit. La moitié d'entre eux y resteront après 1918, tout comme nombre d'anciens membres du corps expédi-

la France

Vie meilleure ? Rien n'est prévu pour accueillir cette main-d'œuvre – pourtant bienvenue –, qui doit se loger dans des bidonvilles comme ici, à Champigny-sur-Marne. Photo de Georges Azenstarck (1968).



GEORGES AZENSTARCK/ROGER-VIOLLET

tionnaire envoyé en 1917 dans les tranchées françaises par le gouvernement portugais, quelques mois après son entrée en guerre au côté de l'Entente. Dans les années 1920, la France reste avide de main-d'œuvre étrangère: elle accueille alors 70000 travailleurs portugais, pour la plupart des hommes seuls, exerçant des emplois peu qualifiés dans l'industrie.

Clandestin et dangereux

Après le coup d'État de 1926 qui fait du Portugal une dictature se mêlent à ces exilés fuyant la pauvreté des réfugiés politiques, républicains, communistes, anarchistes. Mais les immigrés portugais sont alors beaucoup moins nombreux en France que les Italiens, les Espagnols et les Polonais. Leur nombre culmine à 50000 en 1931, avant que la crise économique ne conduise les gouvernements français à fermer brutalement leurs frontières. Beaucoup d'immigrés portugais sont expulsés ou rentrent d'eux-mêmes au pays car ils ne trouvent plus de travail.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Salazar, le dictateur qui dirige le Portugal depuis 1933, s'efforce de limiter l'émigration de ses compatriotes, qui ponctionne fortement la main-d'œuvre du pays. Si bien qu'au milieu des années 1950, on ne compte plus que 20000 Portugais en France, avant que ne s'enclenche un phénomène migratoire d'une rare intensité. Le Brésil, qui continuait d'attirer de nombreux Portugais pauvres, voit alors son économie fléchir, l'Espagne de Franco n'est guère accueillante: dès 1957, l'émigration portugaise se dirige massivement vers la France, qui manque de bras pour bâtir ses grands ensembles et ses autoroutes. La plupart d'entre eux viennent du nord du Portugal, encore très rural, où l'agriculture de subsistance constitue pour beaucoup la seule perspective. Aux motivations économiques se mêle intimement le rejet du régime salazariste, notamment pour les jeunes hommes fuyant leur incorporation dans l'armée, qui, à partir de 1961, s'enlise dans des conflits coloniaux en Angola, en Guinée-Bissau et au Mozambique portugais. Tous font alors *o salto*, «le saut» du Portugal vers la France, en passant par le nord de l'Espagne. Peu ont obtenu un passeport les autorisant à partir: pour beaucoup, ce long voyage est clandestin et dangereux. Ils doivent payer un passeur, qui leur fait franchir la frontière hispano-portugaise, puis traverser l'Espagne, cachés dans un camion ou le coffre d'une voiture, avant de gravir les Pyrénées. Une fois en France, les voyageurs peuvent souffler: dès 1962, le gouvernement français donne à la •••

••• police des frontières des consignes de tolérance vis-à-vis de ces immigrés clandestins, avant, en 1964, de systématiser leur régularisation.

Une présence devenue pérenne

«Chez de nombreux dirigeants français, en particulier au sein du cabinet de Georges Pompidou, Premier ministre de 1962 à 1968, on considère alors que les Portugais constituent le dernier réservoir disponible de travailleurs européens, blancs et chrétiens, donc supposés plus facilement assimilables que les Maghrébins et les autres immigrés africains», explique l'historien Victor Pereira, maître de conférences à l'université de Pau et spécialiste des migrations portugaises en France.

S'ajoute à cela, à partir de 1965, un changement de doctrine au sein de la Garde civile espagnole, qui cesse de traquer les migrants portugais traversant son territoire. Le voyage étant plus facile, le flux de Portugais migrant en France ne cesse de croître, avec de plus en plus de femmes et d'enfants. Au total, près d'un million de Portugais, soit 10 % de la population du pays, s'installent ainsi en France entre la fin des années 1950 et 1974. Cette année-là, l'Hexagone, suite au premier choc pétrolier, restreint drastiquement l'immigration de travailleurs, tandis qu'au Portugal, la «révolution des œillets» abat la dictature et met fin aux guerres coloniales en promettant l'indépendance à l'Afrique lusophone. L'émigration portugaise diminue brusquement, sans s'interrompre; mais, face à la montée du chômage en France, elle se dirigera désormais plutôt vers la Grande-Bretagne, la Suisse ou le Luxembourg. Reste que si la France, durant une quinzaine d'années, a accueilli des centaines de milliers de Portugais, elle ne s'était guère souciée des moyens de le faire. Dans les années 1960, une partie d'entre eux, comblant les besoins en main-d'œuvre de la région parisienne, a ainsi dû s'installer dans des bidonvilles en proche banlieue de la capitale. La solidarité intracommunautaire et, surtout, le labeur ont été la planche de salut de ces immigrés portugais: pour beaucoup d'hommes, des emplois peu qualifiés dans le bâtiment ou l'industrie, notamment automobile; pour les femmes, l'aide à la personne, les ménages et, de façon emblématique, à Paris, des postes de concierge, qui présentaient l'avantage de fournir un logement, même exigu.

Beaucoup pensaient travailler dur pendant une dizaine d'années avant de retourner au pays, forts d'un pécule qui leur permettrait de s'acheter une maison, des terres, ou d'ouvrir un commerce; certains ont fait construire une maison dans leur village d'origine pour y passer l'été, mais peu sont définitivement revenus. Car entre-temps, en France, sont nés leurs enfants. Reste un attachement immuable à la terre natale. Parmi les près de 600000 personnes nées au Portugal qui vivent aujourd'hui en France, pour la plupart à la retraite, beaucoup pratiquent le *vai e vem*, le «va-et-vient» entre leurs deux pays. Avec souvent, au cœur, le sentiment ambivalent de l'immigré, qui, en France comme au Portugal, ne se sent nulle part tout à fait chez lui.



PAUL ALMASY/AKG IMAGES

L'ascension sociale au bout de la truelle Peu ou pas diplômés, la plupart des hommes trouvent d'abord du travail comme ouvriers du bâtiment. Photo de Paul Almasy (1963).

La « nation portugaise » de l'Ancien Régime

C'est un flux migratoire très ancien, dont l'importance numérique n'a rien à voir avec l'immigration portugaise contemporaine, mais qui n'en a pas moins marqué l'histoire de France. À partir du début du XVIe siècle, les Juifs du Portugal subissent des campagnes de conversion forcée au christianisme, quand ils ne sont pas persécutés – le royaume lusitanien suit en cela, avec un léger retard, l'exemple de l'Espagne. Jusqu'au XVIIIe siècle, nombre d'entre eux vont ainsi se réfugier dans des lieux jugés plus accueillants : l'Italie, Londres, Anvers, Amsterdam… mais aussi la France. D'importantes communautés de Juifs portugais se développent alors, notamment à Bayonne et à Bordeaux, où ils jouent vite un rôle majeur dans le commerce. Conscients de leur importance économique, les rois de France, d'Henri II à Louis XIV, accordent leur protection à cette « nation portugaise », comme la désignent les édits royaux. Ainsi naissent des dynasties d'hommes d'affaires, tels, à Bordeaux, les Gradis ou les Pereire, une famille dont deux membres, les frères Émile et Isaac, ont joué un rôle majeur dans le développement du réseau ferré français au XIXe siècle. Parmi les plus célèbres descendants de ces Juifs portugais installés en France, on compte aussi le peintre Camille Pissarro et l'homme politique Pierre Mendès France. C. G.

Le Paris portugais

On dit souvent que notre capitale est la troisième cité portugaise au monde. Voici quelques lieux emblématiques de leur présence. **PAR CHARLES GIOL**

En 2024, Paris et sa périphérie comptaient environ 230 000 habitants nés au Portugal ; un chiffre légèrement supérieur, de fait, à la population de la troisième plus grande agglomération du Portugal, celle de Braga. Et qui, de plus, ne tient pas compte des centaines de milliers de descendants d'immigrés portugais vivant en région parisienne. C'est sans doute pour cela qu'on estime que Paris est la troisième ville portugaise au monde après Lisbonne et Porto.

S'il existe d'importantes communautés portugaises dans la plupart des grandes villes françaises, à commencer par Lyon, Bordeaux, Toulouse ou Clermont-Ferrand, près de la moitié des immigrés venus du Portugal au cours des Trente Glorieuses se sont installés en région parisienne, où les besoins de main-d'œuvre pour la construction de logements et autres grands équipements étaient massifs. Ils s'y sont souvent établis à proximité de parents ou d'anciens voisins arrivés avant eux, dans des quartiers de Paris ou des villes de banlieue qui possèdent toujours une forte identité lusitanienne. De ce Paris portugais, voici quelques endroits représentatifs de cette communauté.

La gare d'Austerlitz (Paris 13e)

C'est sur ses quais que la majorité des immigrés portugais ont, pour la première fois, foulé le sol parisien durant l'époque des Trente Glorieuses. Chaque matin, à 8 h 30, près de 600 d'entre eux, migrants réguliers ou clandestins, y descendaient du Sud-Express, le train qui reliait alors Lisbonne à Paris. Cette liaison a été supprimée en 2020 : il y a longtemps, en effet, que la plupart des Portugais de région parisienne préfèrent l'avion au train pour retourner au pays.

Église Notre-Dame-de-Fatima (Paris 19e)

Construite à la Libération près de la porte des Lilas, alors nommée Marie-Médiatrice-de-Toutes-les-Grâces, elle est longtemps restée sous-fréquentée, car les immeubles qui devaient être élevés autour d'elle n'ont finalement jamais vu le jour – depuis a été construit à leur place l'hôpital Robert-Debré. En 1988, le cardinal Lustiger, archevêque de Paris, décida de la confier à la communauté des Portugais de Paris, en mal d'un lieu de culte bien à eux depuis leur arrivée. Elle fut alors rebaptisée Notre-Dame-de-Fatima, en hommage au célèbre sanctuaire marial portugais.

Librairie portugaise et brésilienne (Paris 5e)

Créée en 1986 par Michel Chandeigne, un éditeur français tombé amoureux de la culture portugaise lors de sa coopération effectuée à Lisbonne comme professeur, elle est la seule librairie de France spécialisée dans les ouvrages lusophones. On y trouve notamment les livres de la « Bibliothèque Lusitane », une collection créée par le propriétaire des lieux au sein de sa maison d'édition, Chandeigne & Lima, pour proposer des textes, traduits en français, de grands auteurs lusophones, classiques et contemporains.

Le bidonville fantôme (Champigny-sur-Marne)

Érigés de part et d'autre du parc du Plateau, au cœur de cette commune du Val-de-Marne, deux monuments rappellent qu'ici s'éleva, dans les années 1960, le plus grand bidonville portugais de la région parisienne.

Attirés dans ce coin des bords de Marne par la présence d'une importante communauté portugaise déjà établie entre Champigny, Saint-Maur-des-Fossés et Pontault-Combaut, •••



DR

••• des milliers d'immigrés sans ressources se sont installés à partir de la fin des années 1950 dans cette zone non bâtie, dite du Plateau. Aux hommes seuls qui y construisent les premières baraques de bois ou de briques aux toits de tôle s'agrègent bientôt de nombreuses familles. Au milieu des années 1960, le bidonville de Champigny compte jusqu'à 12 000 habitants. La presse française s'intéresse alors à cet îlot de misère si proche de la capitale : des reportages télévisés montrent des enfants jouant dans la boue, ce qui pousse les pouvoirs publics à réagir. Après un long processus de relogement des habitants, en foyer ou en HLM, les dernières baraques sont détruites en 1972. Depuis, un parc a été aménagé sur le Plateau, qui offre une belle vue sur la vallée de la Marne. Il constitue un lieu de mémoire pour de nombreux habitants des communes alentour, qui abritent la plus forte concentration de populations issues de l'immigration portugaise en France.

La promenade Amalia-Rodrigues (Paris 19e)

Tout près de la petite enclave portugaise de Notre-Dame-de-Fatima, entre boulevard et périph, un square a reçu en 2010 le nom de « promenade Amalia-Rodrigues », en hommage à la célèbre chanteuse de fado, grande ambassadrice de la culture portugaise durant la seconde partie du XXe siècle.

Stade Adolphe-Chéron (Saint-Maur-des-Fossés)

C'est l'antre du club de football des Lusitanos de Saint-Maur, fondé en 1966, la plus célèbre des nombreuses associations sportives communautaires créées en France par des immigrés portugais. Les Lusitanos, qui ont atteint en 2002 les huitièmes de finale de la Coupe de France, ont longtemps évolué en troisième division française.

Maison-atelier de Maria Helena Vieira da Silva (Paris 14e)

De 1956 à sa mort, en 1992, la peintre portugaise Maria Helena Vieira da Silva, chef de file du paysagisme abstrait d'après-guerre, a vécu et travaillé dans cette maison du 14e arrondissement. Née en 1908 dans la grande bourgeoisie lisboète, elle s'était installée à Paris à l'âge de 20 ans pour y étudier à la célèbre académie d'art de la Grande Chaumière, à Montparnasse. Reconnue internationalement à partir des années 1950, son œuvre, riche en labyrinthes kaléidoscopiques, vient de faire l'objet d'une exposition au musée Guggenheim de Bilbao. Depuis 2013, une rue porte son nom, non loin de son ancien atelier, dans ce quartier de Plaisance où, par coïncidence, nombre de ses compatriotes se sont installés à partir des années 1960, en faisant l'un des coins de Paris les plus riches en bistrots portugais.



CC0 WIKIMEDIA COMMONS



DR



PRESSE SPORTS



CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCI BIBLIOTHÈQUE KANDINSKY/RMN-GRAND PALAIS

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



BULLETIN D'ABONNEMENT

1 Je choisis ma formule d'abonnement (Je coche la case correspondante)

☐ OFFRE **1 AN** **-54%**
10 n° + 4 hors-séries + l'accès digital pour 84 € au lieu de ~~181,40 €~~*

☐ OFFRE **6 MOIS** **-50%**
5 n° + 2 hors-séries + l'accès digital pour 45 € au lieu de ~~90,70 €~~*

2 J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom (1) .....

Prénom (1) .....

Adresse (1) .....

CP (1) |_|_|_|_|_| Ville (1) .....

Tél. |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email .....

3 Je choisis mon mode de règlement

☐ **Par chèque bancaire ou postal** à l'ordre d'**Historia** à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante :
Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694
60647 Chantilly Cedex

☐ **Par carte bancaire,** rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr/947** ou flashez le QR code ci-contre →

☐ **Par téléphone** en contactant directement le **service clients** au **01 55 56 70 56**
du lundi au vendredi de 9h à 18h.

*par rapport au prix de vente au numéro. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90, les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90 et l'accès digital au prix unitaire de 5€90. Offre valable jusqu'au 31/03/2026 en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : **serviceclients@historia.fr**. En souscrivant à cette offre d'abonnement,vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site **https://www.historia.fr/cgv.** Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus (1). Conformément à la règlementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO **dpo@lesechosleparisien.fr**. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐ Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐ Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales d'Historia par téléphone et/ou courrier postal, vous pouvez contacter le Service Clients par email à **serviceclients@historia.fr** ou par courrier à : Historia – Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

HKB8947



DR



PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO

Amélie de Portugal & Stéphane Bern

Ce passeur d'Histoire aux multiples talents se passionne pour la reine de Portugal, la dernière Française à monter sur un trône. Mais la vie de cette souveraine fut marquée par les drames et l'exil. PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCK FERRAND

HISTORIA – Il y a trente ans cette année, vous avez publié des Mémoires apocryphes de la reine Amélie de Portugal. Pourquoi l'avoir choisie, elle?

Stéphane Bern – Ce qui m'a d'abord intrigué, c'est qu'elle ait été la dernière reine française à monter sur un trône en Europe. Marie Amélie d'Orléans (1865-1951), fille du comte de Paris, était l'arrière-petite-fille du roi Louis-Philippe. Elle était née en Angleterre, avant d'être élevée en partie en Normandie, au château d'Eu. Pour sa famille, la Maison d'Orléans, son mariage au printemps 1886 avec l'infant de Portugal Dom Carlos est un motif de fierté, certes, mais aussi d'embarras – car c'est à la suite de ces noces et de leur retentissement mondain que les républicains français, effrayés d'un tel succès, vont faire voter une nouvelle loi d'exil. Il s'agit d'interdire aux descendants des familles ayant régné sur la France de résider au sein du territoire national; or, cette loi ne sera abolie qu'en 1950! De là à dire que, sans le vouloir, Amélie aura porté malheur aux siens… Lorsqu'elle arrive à Lisbonne, elle y découvre une cour royale qui, comparée à d'autres, présente alors un aspect provincial – mais on y tient son rang… Amélie s'y fera d'autant mieux que, d'entrée de jeu, elle se prendra de passion pour la culture portugaise.

> « Ses fiançailles luxueuses à Paris entraînent le vote, au Palais-Bourbon, d'une loi bannissant les chefs des familles anciennement régnantes et leurs héritiers directs »

Une passion que vous partagez avec elle…

J'ai toujours aimé ce pays, c'est vrai – notamment l'impression de saudade qui s'en dégage. La saudade est cette espèce de sentiment mélancolique très singulier, comme une nostalgie anticipée… Au fond, cela s'enracine dans des mythes pleins d'émotion: le sébastianisme – du roi caché Sébastien Ier –, le «Cinquième Empire» et tout un univers ésotérique… Quand j'ai découvert le Portugal, en 1985 – à l'époque, depuis Paris, le trajet en train prenait quarante-huit heures – la «révolution des œillets» n'était passée que depuis une dizaine d'années; et l'on trouvait encore bien des nostalgiques de l'empire perdu en 1975. Il y a, au cœur des rêves de ce pays, une invitation au voyage et à la découverte, comme à la grande époque manuéline, ce que Camões appelait «donner des mondes au monde». À Lisbonne, on considère que le Tage – la «mer de Paille» – n'est pas un fleuve mais une véritable mer avec, de l'autre côté, tout un avenir.

Sous Amélie, le Portugal n'a pas encore perdu ses possessions lointaines…

En effet, l'époque de la reine Amélie est encore coloniale, avec ce que les Portugais appelaient la *Mapa Cor de Rosa* – la «carte de couleur rose», par référence à la teinte qu'on réservait sur les planisphères aux colonies portugaises. L'Angola, le Mozambique et tout le reste… Or, cet empire colonial faisait de l'ombre à celui des Anglais qui, en 1890, sont allés jusqu'à bombarder, à Lisbonne, la résidence royale (le *Palácio das Necessidades* – «Palais des Nécessités»), et à lancer aux Portugais un ultimatum… Tout un mouvement est né en réaction à cette intimidation britannique, notamment dans les lettres: ce seront les *Vencidos da Vida* («Vaincus de la vie»), menés par Eça de Queirós *(lire p. 50)*. Temps sublime et désespéré de ces écrivains dont certains allèrent jusqu'à se suicider…

Vous nous dépeignez une époque, des règnes – et une souveraine – assez tragiques, au fond.

Évidemment. Pour un peu, je comparerais Amélie à sa contemporaine, la malheureuse impératrice de Russie, Alexandra Feodorovna (1872-1918), qui, de culture allemande, avait épousé l'âme slave jusqu'à devenir plus russe que les Russes… Amélie, dans le même esprit, quoique Française, est devenue plus portugaise que les Portugais, oubliant tout prag- •••

« J'ai consulté son journal intime, rédigé pour l'essentiel en français et qui est une mine de renseignements sur sa vie quotidienne, bien sûr, mais aussi sur ses inquiétudes conjugales »

• • • matisme pour se muer elle aussi en «vaincue de la vie»… On la voyait recevoir officiellement tous ces auteurs empreints d'une nostalgie poignante de la grandeur finissante, et qui lui dédiaient des odes. Mais aussi de grands soldats portugais, exclus du continent africain. Par ailleurs, dans sa maison de cœur, sa thébaïde de Sintra – le fantasque château de la Pena dominant tout le paysage –, elle montait chaque jour à cheval; les chevaux la passionnaient et, à Lisbonne, son manège était ce bâtiment magnifique qui, de nos jours, est devenu le fameux musée des Carrosses. À la campagne, lors des haltes qui ponctuaient ses promenades, elle prenait volontiers ses aquarelles et se mettait à peindre… C'était la vie qu'elle s'était faite, de son côté, tandis que son mari, grand chasseur – et pas seulement de gibier – menait la sienne. On disait que dans l'Alentejo, où se trouve la résidence de Vila Viçosa, palais des ducs de Bragance, nombreux étaient les enfants qui ressemblaient au roi… J'ai pu, lorsque j'ai écrit ce livre, consulter aux Archives nationales, dans la section *AP* – «archives privées» – le journal intime de la reine, rédigé pour l'essentiel en français et qui est une mine de renseignements sur sa vie quotidienne, bien sûr, mais aussi sur ses inquiétudes conjugales; elle n'aimait guère les dames de la cour, qu'elle comparait aux méchantes pies caquetantes peintes au plafond d'une de ses résidences de Sintra, le Paço da Vila.

Vous-même aviez appris le portugais pour mener ce gros travail…

Oui, afin de consulter plus facilement une documentation en grande partie lusophone! À l'époque, ces cours de portugais m'étaient financés par un crédit-formation, dans le cadre de mon activité de jeune journaliste… Au fond, tout ce qui me rapprochait de cette femme était bienvenu. Je crois pouvoir dire que j'étais fasciné par elle et par son singulier destin: quarante-trois années de bonheur, suivies de quarante-trois années de malheur. Car c'est au mitan de sa vie que son mari et l'un de ses fils sont assassinés, sous ses yeux, à Lisbonne. Les balles de l'assassin,

Bio express Marie Amélie de Portugal

Née en exil à York House, à Twickenham, en 1865, Marie Amélie Louise Hélène d'Orléans est la petite-fille du roi Louis-Philippe et la fille du prince Philippe, comte de Paris, et de la princesse Marie-Isabelle d'Orléans. Son mariage en 1886 avec l'infant Dom Carlos de Portugal, héritier de la couronne portugaise, fait d'elle la dernière reine du Portugal.
Des fiançailles luxueuses à l'hôtel de Matignon (alors dénommé « Galliera ») puis des noces fastueuses à Lisbonne braquent les députés français qui votent une loi d'exil la même année – elle ne sera abrogée qu'en 1950.
Marie Amélie s'adapte à la vie de la cour portugaise tout en conservant ses attaches françaises.
Son époux règne de 1889 à 1908, année de son assassinat à Lisbonne, un événement qui la marque profondément.
Veuve, elle demeure au Portugal jusqu'à la proclamation de la République en 1910, qui la contraint à l'exil.
Elle s'installe alors en France, où elle s'implique dans des œuvres caritatives et culturelles jusqu'à sa mort, au Chesnay (78), en 1951.

un anarchiste, l'ont épargnée, ainsi que son deuxième fils, Manuel – qui devient le roi Manuel II. Mais la monarchie ne tiendra que deux ans, de 1908 à 1910. Amélie aura observé, impuissante, l'enchaînement terrible des événements ; sans jamais baisser les bras – mais sans pouvoir s'opposer au destin. Si l'on met de côté Elizabeth II et, peut-être, Juliana des Pays-Bas, elle aura été la dernière de ces souveraines qui sont du bois dont on les faisait jadis. De celles qui savaient serrer les dents face à l'adversité.

Pourquoi a-t-on l'impression qu'à travers elle, c'est un peu de vous que vous parlez?

Par certains aspects, peut-être… Trois dimensions de sa personne m'ont spécialement intéressé : d'abord, le fait qu'elle ait dû surmonter ce physique peu gracieux qui, de loin, lui donnait l'aspect d'une tour ; ensuite l'inconvénient pour la postérité de son caractère un peu sévère, un peu austère ; lors de ses dernières années en France, au Chesnay, ceux qui lui rendaient visite – et dont j'ai rencontré la plupart – devaient affronter ce naturel sombre. Enfin, et c'est sans doute ce qui vous intéressera le plus, je trouve admirable qu'elle se soit prise à ce point de passion pour un peuple qui n'était pas le sien et qu'elle n'a adopté que par amour de l'esprit portugais, de sa grandeur, de sa nostalgie, de sa résilience… Si tant de Portugais ont parlé – et parlent encore – si bien le français, c'est évidemment à la reine Amélie qu'on le doit. Quand elle est retournée à Lisbonne, en 1945 – sous Salazar –, l'accueil qui lui a été réservé fut une sorte de triomphe, bien mérité je crois.

Vous avez rencontré beaucoup de ceux qui l'avaient connue?

Oui, à commencer par l'ancien comte de Paris, que je connaissais bien et qui avait été son légataire universel ; mais aussi le prince Michel de Grèce – qui appelait Amélie la «reine chameau» à cause d'un jeu de mots [*chamo* en portugais, «j'appelle»] – et bien d'autres… Par ailleurs, j'ai visité, à Brioude, en Haute-Loire, le musée privé d'un collectionneur qui possédait, entre autres, nombre de ses robes ; et, pour ma part, j'ai eu la chance de pouvoir acquérir bien des meubles qui, au Chesnay, se trouvaient chez la souveraine en exil.

À sa mort, en 1951, elle a eu droit à des funérailles portugaises nationales, avant d'aller reposer au milieu des siens, en la nécropole royale de Saint-Vincent-hors-les-Murs, à Lisbonne. Les Portugais lui sont très largement restés fidèles, comme ils le sont à leur vieille monarchie, associée de nos jours aux solennités de la République. Cela me rappelle cette jolie formule de Mário Soares – président de la République de 1986 à 1996 – à propos de la présence, aux dîners officiels, du prétendant Dom Duarte de Bragance : «Vous savez, c'est comme pour la religion ; il y a l'Ancien Testament et le Nouveau.» H

À LIRE *Moi, Amélie, dernière reine de Portugal*, de Stéphane Bern (Denoël, 1997 & 2015 ; réed. J'ai Lu, 2016).

> “Si l'on met de côté Elizabeth II et Juliana des Pays-Bas, elle aura été la dernière de ces reines qui savaient serrer les dents face à l'adversité”

Bio express Stéphane Bern

Personnalité médiatique franco-luxembourgeoise aux multiples facettes – journaliste, animateur radio et télé, acteur et écrivain –, Stéphane Bern est né à Lyon en 1963. Il se fait connaître par sa passion pour les monarchies européennes et débute dans la presse écrite en 1985. Il devient rédacteur en chef adjoint du *Figaro Madame* en 1999 et, depuis 2020, est éditorialiste associé à *Paris Match*. Auteur prolifique, il a écrit plusieurs livres sur des sujets historiques et culturels. À la radio, sa carrière passe par France Inter, RTL, Europe 1 et Ici (ex-France Bleu). Visage familier du paysage audiovisuel français, il chronique et anime de nombreuses émissions à succès, comme *20 h 10 pétantes*, *Célébrités* et *Sagas*. Mais Stéphane Bern est surtout célèbre pour *Secrets d'Histoire* (France 2, depuis 2007). À côté de ses activités médiatiques, il s'est imposé comme le grand défenseur du patrimoine artistique et culturel français. Il a ainsi été chargé par le président Macron de la protection du patrimoine en péril. Il travaille à sensibiliser le public et à mobiliser des fonds pour la restauration et la préservation de sites historiques menacés.

Récit

Kokoschka et la femme silencieuse

Lorsqu'en 1914, le peintre est quitté par son amante, Alma Mahler, après une passion dévorante, il fait appel à une marionnettiste pour créer une poupée géante à l'image de sa bien-aimée, afin de guérir de son absence… mais pas de sa folie. PAR JEAN-LOUIS THOUARD

Une tête seule, tronquée nette, gisant au milieu d'une mare rouge vif, renversée sur les pavés d'une ruelle de Dresde. «*Zum Teufel Herbert, was ist das?*» Les deux gendarmes ne s'attendaient pas à cette macabre découverte en ce petit matin de l'été 1921. Pourtant, cette tête n'est pas humaine. Tout commence en juin 1918 : dans son petit atelier du 29 de la Kunigundenstraße à Munich, Hermine Moos est perplexe. Un peu inquiète aussi. La jeune sculptrice de marionnettes a reçu il y a quelques jours une étrange commande : le sulfureux peintre autrichien Oskar Kokoschka (1886-1980) souhaite faire réaliser une marionnette à l'image de son ancienne maîtresse, Alma Mahler (1879-1964). Pas un simple mannequin de théâtre, pas une simple poupée de chiffon mais une marionnette géante, à l'échelle de l'être aimé et absent. Le peintre, poète et dramaturge viennois de 33 ans a déjà une belle renommée dans le milieu artistique ; son art, d'un expressionnisme provocateur, jusqu'au-boutiste, l'a fait connaître par-delà les frontières viennoises.

En ce mois de juin d'après-guerre, la chaleur est oppressante à Munich. Hermine a ouvert en grand les fenêtres de son petit appartement qui lui tient lieu d'atelier. Elle confectionne un squelette, une armature de bois, de métal et, sans doute, d'os véritables. Son établi est jonché d'outils, de tissus, de colles tandis qu'au mur sont épinglées des reproductions des tableaux de Kokoschka ; à cela s'ajoutent des lettres et des croquis entremêlés qu'il lui a fait parvenir pour décrire le plus précisément ce qu'il attend d'elle.

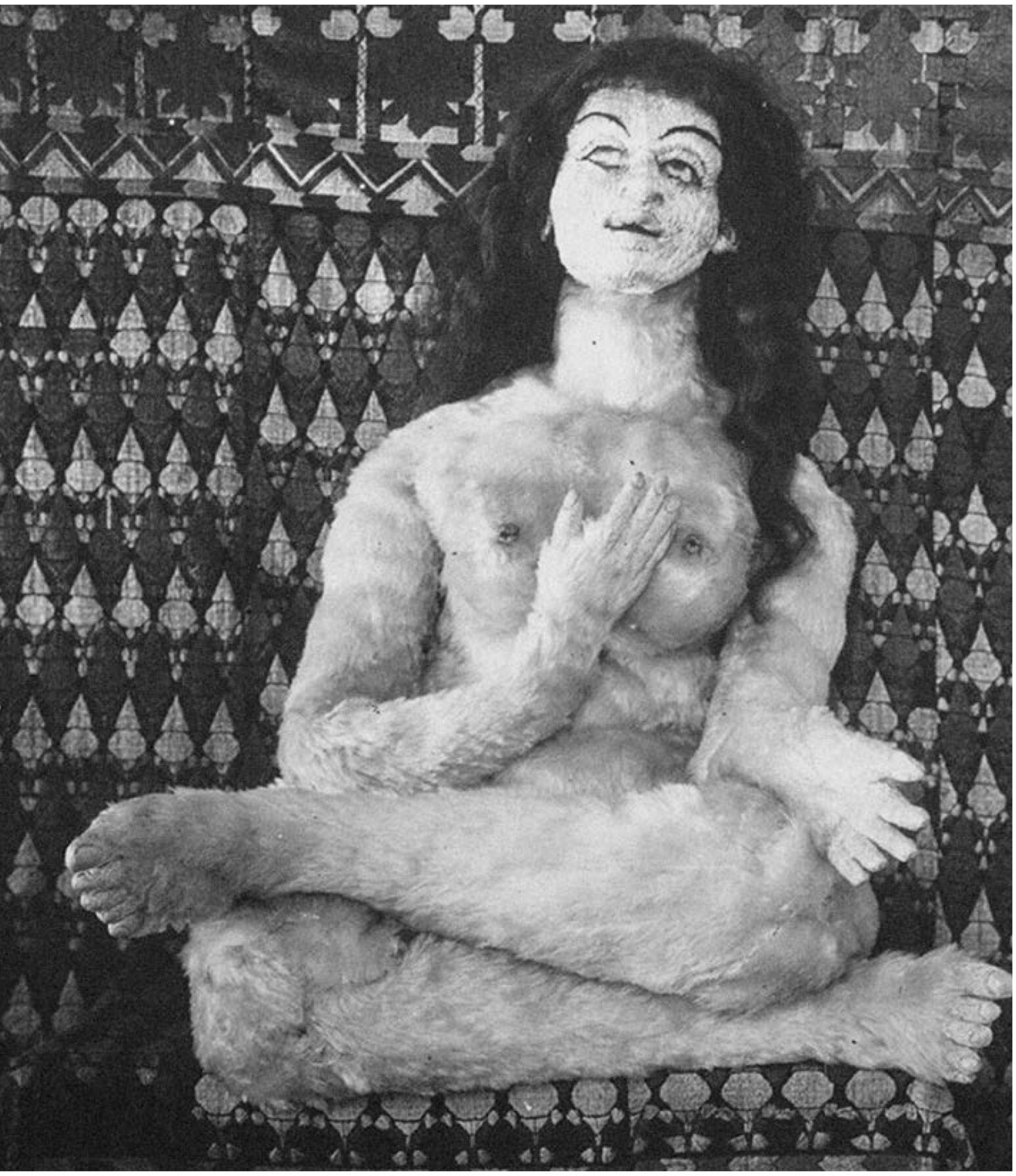
Une femme pleine de vie, volontiers dominatrice

En voici un extrait : «Hier, j'ai envoyé un dessin grandeur nature de ma bien-aimée et je vous demande de le copier avec le plus grand soin et de le transformer en réalité. Portez une attention particulière aux dimensions de la tête et du cou, de la cage thoracique, le croupion et les membres. Et prenez à cœur les contours du corps, par exemple, la ligne du cou à l'arrière, la courbe du ventre. S'il vous plaît, permettez à mes sens du toucher de prendre du plaisir dans les endroits où des couches de graisse ou de muscle font soudainement place au revêtement tendineux de la peau. Pour la première couche (à l'intérieur) s'il vous plaît utilisez bien des crins bouclés ; vous devez acheter un vieux canapé ou quelque chose de semblable ; ils ont des crins désinfectés. Puis, placez une couche farcie de duvet, de la ouate pour les cuisses et les seins. Afin que tout cela soit pour moi une expérience et je dois être capable de l'embrasser ! la bouche peut-elle être ouverte ? Y a-t-il des dents et une langue à l'intérieur ? J'espère !» Que de détails complexes, que d'exigences ! Pas moins de douze lettres sont envoyées à Hermine pour lui donner des instructions incroyablement précises. La poupée doit même accueillir un sexe afin de permettre au peintre de l'étreindre. Hermine travaillera neuf longs mois à cette extraordinaire commande, tentant de répondre au mieux aux desiderata du maître toujours insatisfait.

Durant ces fiévreux mois de travail, la sculptrice a le temps de s'interroger sur l'intensité des sentiments du peintre pour Alma Mahler. Hermine est intriguée, elle s'interroge, qu'est-ce que cette histoire d'amour a de si particulier pour que le lien soit si difficile à rompre ? Les deux amants se sont rencontrés le 12 avril 1912. C'est au cours d'un dîner qu'Oskar Kokoschka croise

HERITAGE IMAGES/AURIMAGES

BPK, BERLIN/HERBERT BOSWANK/RMN-GRAND PALAIS





La belle est la bête Hermine Moos travaille neuf mois durant à la réalisation de la poupée Alma (ici dans l'atelier de la sculptrice en 1919), selon les directives et exigences de Kokoschka (v. 1919) qui, d'abord déçu, en fait vite sa compagne « officielle ».

la jeune veuve Alma Mahler – son mari, Gustav Mahler, le célèbre compositeur, est décédé en mai 1911. La séduisante femme tombe sous le charme de ce jeune peintre fougueux et provocateur. Oskar semble maladroit, trop grand, dégingandé dans son costume sombre et étriqué, avec ses grosses mains rouges, son teint blême et ses yeux enfoncés dans sa boîte crânienne qui semblent vous fixer comme s'ils vous scrutaient à travers la nuit.

C'est la rencontre de deux êtres passionnés qui vont marquer leur époque. Elle sort d'un mariage de presque dix années où elle a dû se dévouer corps et âme à son mari. Ce dernier l'a épousée en lui faisant signer un pacte dans lequel elle renonçait à ses velléités de compositrice pour se consacrer uniquement à lui. Un arrangement redoutablement égoïste qui faisait d'elle une « femme silencieuse ». Pourtant Alma est une femme pleine de vie, volontiers dominatrice, envoûtante et exaltante. Oskar, lui, est fougueux, excessif en tout, veut tout d'elle et pour lui seul. Elle l'inspire, elle le brûle. Jamais il n'a connu un tel feu. La rencontre avec Alma le révèle à lui-même, le pousse encore plus loin dans son art, l'exalte. Alma ne s'est jamais sentie aussi désirée. Elle adore éveiller chez les artistes une étincelle qui se transforme parfois en brasier, voire en incendie comme ce sera le cas avec Oskar.

Un coup de baïonnette et une blessure à la tête

Tous deux vivront ensuite de très beaux moments en Italie. Le peintre réalise *La Fiancée du vent* (1913-1914), un chef-d'œuvre emblématique de cette période : dans un geste pictural enflammé et vibrant, le couple est représenté tendrement enlacé. Alma y est comme endormie, blottie contre le torse d'Oskar. Lui, les yeux ouverts, • • •

••• semble vouloir plonger dans les songes de son aimée. Le couple forme un cocon au milieu des flots tumultueux du paysage peint. Leur idylle tourmentée va durer deux ans. En 1914, le trop-plein d'excès, de tromperies, de jalousie et de possessivité aura raison de leur union. Alma tombe enceinte mais ne gardera pas l'enfant. Leur histoire est sur le point de se briser. Maladivement jaloux, Oskar guette les visiteurs qui se rendent au domicile de sa belle. N'en pouvant plus, elle le quitte et reprend contact avec l'architecte Walter Gropius qu'elle épousera peu de temps après.

Oskar, lui, est désespéré. De dépit, il vend *La Fiancée du vent* afin de s'acheter un cheval et s'engage dans un régiment de dragons pour rejoindre les troupes autrichiennes: c'est le début de la Grande Guerre. Il sera blessé à deux reprises sur le front ukrainien – un coup de baïonnette dans la poitrine et une blessure à la tête. Son état semble tellement désespéré que les journaux viennois annoncent sa mort. Mais l'artiste est coriace. Après la guerre, il

“Kokoschka amène la poupée au café, dans les magasins et à l'opéra”

emménage à Dresde où son ami, l'historien d'art Hans Posse facilite son installation. C'est là qu'il enseignera à la *Hochschule für Bildende Künste* («École supérieure des beaux-arts»). Dans son atelier, le peintre blessé fait face à une toile blanche. Il semble désemparé, perdu. La toile reste vide, immaculée, muette. Il ne parvient pas à peindre. Autour de lui, éparpillés, différents croquis et tableaux inachevés. Alma le hante toujours.

Il se détourne alors de la toile et se dirige vers un petit bureau pour écrire une lettre: «Dresde, juillet 1918. Chère Hermine Moos…» Oskar avait initialement songé à la marionnettiste Lotte Pritzel mais c'est finalement à la Munichoise que l'étonnante commande revient. L'idée qui lui trottait dans la tête depuis plusieurs mois prend forme: concevoir un double d'Alma. Il lui faudra attendre presque neuf longs mois, le temps habituel d'une gestation, avant de recevoir la poupée!

En cette brumeuse matinée de février 1919, le peintre est fébrile, presque anxieux, à l'idée d'accueillir son étrange fétiche. Hermine s'est finalement résolue à expédier sa précieuse créature dans une énorme caisse emplie de gros copeaux de bois jusqu'à Dresde, où vit Kokoschka depuis la fin de la guerre. Lorsque le colis est enfin livré par une calèche à son domicile de la Wiener Strasse, son vieux domestique est tellement horrifié par ce que contient la boîte qu'il fait un malaise et démissionne immédiatement de ses fonctions. La première impression d'Oskar en découvrant l'énorme femme-poupée est… une terrible déception! L'aspect du gros mannequin velu relève plus du singe que de la jeune femme sensuelle. On est plus proche du primate poilu que de la belle ingénue séductrice, muse des arts viennois. Les matériaux utilisés pour sa réalisation sont surprenants: du crin de cheval, des cheveux, des plumes, de la laine, des dents… La légende dit même que le squelette de la marionnette géante comportait de vrais os. C'est une Alma monstrueuse qu'il a devant lui. Pourtant, Oskar est touché par cette étonnante poupée grotesque qui ressemble «à un gros ours polaire». La tension est trop forte et la réminiscence de celle qui a été son grand amour est saisissante: il la prend dans ses bras et tombe à genoux en pleurant sans retenue. À partir de ce moment-là, Oskar va adopter la poupée Alma. Avec l'aide d'une jeune servante surnommée Reseln, il va l'habiller, la sortir, la faire vivre. Il ne lui manque que la parole! D'ailleurs Oskar la surnomme «la femme silencieuse». Est-ce en référence à Alma qui, par amour pour Mahler, avait dû renoncer à la composition, à sa «voix artistique»? Oskar dira: «Je pouvais tout me permettre à cette époque à Dresde.»

La marionnette devient le sujet préféré du peintre

La poupée l'accompagne au café, dans les magasins, et même à l'opéra! Ses amis, Hans Posse et l'architecte Adolf Loos, ne veulent pas le contrarier. Certains jouent même le jeu et se font inviter à prendre le thé chez le peintre en compagnie de la poupée. Oskar va peindre son modèle silencieux. Dans son atelier de Dresde, la marionnette devient l'un de ses sujets préférés. Elle semble le fasciner. Il joue avec elle, la peint habillée, dénudée, dans des poses provocantes ou improbables. On connaît au moins trois peintures à l'huile la représentant: *La Femme en bleu* (1919), *Le peintre et la poupée* (1922) et *Autoportrait au chevalet* (1922). Sans oublier les quelque 160 dessins que Kokoschka a exécutés avec le mannequin d'Alma pour sujet.

L'étrange couple va cohabiter jusqu'à l'été 1921. Au mois de juin, de la musique et des voix joyeuses résonnent dans le logement de Kokoschka sur la Wiener Strasse. Une grande fête est organisée par le peintre qui a demandé à tous les convives de se travestir. Au plus fort de la soirée, alors que l'alcool a imbibé la plupart des invités, Oskar veut sacrer la reine de la soirée. Une courtisane aux formes généreuses s'apprête à remporter le titre lorsque le peintre fait grimper la poupée sur l'estrade improvisée. Tout le monde hurle et chante les louanges du mannequin en la déclarant victorieuse. La fête se transforme en orgie et Oskar décapite la poupée et lance le corps et la tête dans le jardin. C'est là que, le lendemain à l'aube, les gendarmes vont découvrir ce qu'ils ont cru être une tête humaine, gisant au milieu d'une flaque de vin rouge.

DRESDE AVRIL 1919

NOUS SORTONS RESELN. IL FAUT ACHETER UNE BELLE ROBE À ALMSCHI*!

TRÈS BIEN HERR OSKAR, J'APPORTE SON FAUTEUIL.

ET ENSUITE NOUS T'EMMÈNERONS AU CAFÉ, ET POURQUOI PAS À L'OPÉRA, MON ALMSCHI!

OH, ON DIRAIT QUE TU SOURIS!

ALMSCHI* : SURNOM DONNÉ À ALMA MAHLER

AH AH ! REGARDE MAMAN LA DAME DANS LE FAUTEUIL. ON DIRAIT UNE GUENON!

NE LES ÉCOUTE PAS ALMSCHI!

Kleidergeschäft

Damen

OH MEIN GOTT!

GUTENTAG FRAULEIN, NOUS SOUHAITERIONS UNE JOLIE ROBE POUR MADAME.

C'EST POUR LA JELINE FEMME J'IMAGINE?

NON, C'EST ELLE MON ÉPOUSE!

OH, JE VOIS! JE VOUS PRÉSENTE MES EXCUSES!

UN PEU PLUS TARD

TE VOILÀ EN BEAUTÉ MON ALMSCHI! EN ROUTE MAINTENANT POUR LE GRAND CAFÉ!

Ravenne Mosaïques de lumière

Du Ve au VIIIe siècle, la cité italienne de Ravenne fut la plus brillante d'Europe occidentale. Un âge d'or dont témoignent ses sublimes mosaïques, chefs-d'œuvre de l'art chrétien du haut Moyen Âge. PAR CHARLES GIOL

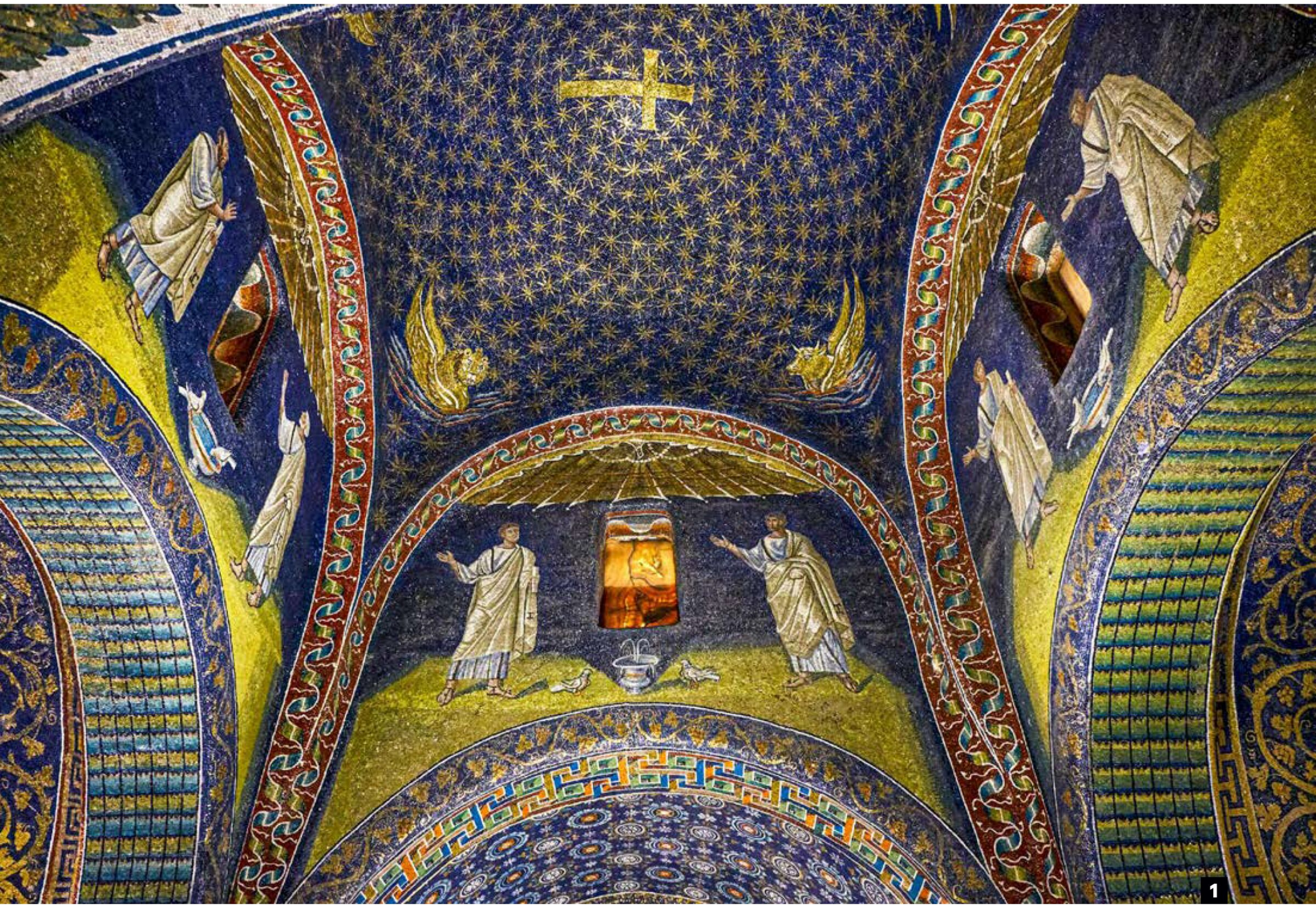
JOHN WARBURTON-LEE /PHOTONONSTOP

Rayonnement La basilique Saint-Vital (VIe s.), de style byzantin, est un rare témoignage de la période justinienne. Au cœur de la voûte, l'Agneau mystique. Plus bas, le Christ avec deux anges, saint Vital et l'évêque Ecclesius.

C'est une agréable cité de la plaine romagnole, à quelques encablures de l'Adriatique, avec ses places médiévales et ses façades safran. À première vue, rien ne distingue Ravenne de toutes ces villes italiennes moyennes mais magnétiques, riches d'un passé très présent, dont regorge la péninsule. Comme tant d'autres, cette commune de 150 000 habitants arbore ses palais Renaissance et ses églises baroques. Mais avec leurs rudes parois en brique, d'autres édifices religieux semblent en revanche, aux yeux du visiteur non averti, faire bien peu pour la gloire de Ravenne. Or ces basiliques et autres baptistères bâtis sous l'Antiquité tardive, il y a 1500 ans, abritent de singuliers trésors.

Une fois franchie leur enveloppe en terre cuite, nul besoin d'être croyant pour connaître une révélation. Sur les murs et les plafonds, des scènes de l'Ancien Testament et des Évangiles se déploient sur des dizaines de mètres dans des ruissellements de vert, de bleu et d'or. Le visage du Christ, les robes des saints, les guirlandes de fleurs et de nombreux animaux scintillent, car ils sont composés d'une infinité de petits cubes de verre coloré qui semblent autant de joyaux, accrochant la lumière filtrée par les rares fenêtres. Ravenne est le paradis de la mosaïque, cet art perfectionné par les Romains qui a atteint son plus grand développement et son plus haut degré de raffinement à la fin de l'Antiquité, dans un Empire christianisé et divisé en deux entités, les empires d'Occident et d'Orient. En Italie comme à Constantinople, l'*opus musivum*, nom latin de la mosaïque décorative, devient alors le support privilégié de l'art chrétien primitif car, contrairement aux fresques et aux peintures, il est insensible à l'humidité qui règne dans les sombres basiliques. Or, aux VIIIe et IXe siècles, dans l'Empire d'Orient devenu byzantin, nombre de ces chefs-d'œuvre paléochrétiens seront victimes du mouvement iconoclaste, qui, •••

MORANDI TUUL ET BRUNO/HEMIS.FR



1

Sous de sobres façades, des trésors Sur la voûte du mausolée de Galla Placidia, monument paléochrétien du Ve s., la croix est comme suspendue dans les cieux étoilés. Le lion et le taureau symbolisent les évangélistes Marc et Luc dans la partie visible du tétramorphe (1). À Saint-Vital, les apôtres Pierre, André, Jean et Barthelémy sont figurés en médaillon (2). La basilique de Saint-Apollinaire-in-Classe se situe dans le port antique de Ravenne (3). La nef de Saint-Apollinaire-le Neuf, bâtie par le roi Théodoric au VIe s., est décorée de processions de saints (4).

••• dénonçant le culte idolâtre des images, détruit les représentations du Christ, de la Vierge et des saints. Demeurent les mosaïques italiennes, dont les plus belles se concentrent à Ravenne. Car, entre la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Âge, la ville romagnole fut la cité la plus rayonnante d'Europe occidentale, tant politiquement que culturellement. Un passé glorieux mais méconnu, par manque de sources et parce qu'il s'inscrit dans une période méprisée par l'Histoire traditionnelle, ce «Bas-Empire» synonyme de décadence romaine et d'invasions barbares, qui aurait précipité l'Occident dans l'obscurité moyenâgeuse…

À l'abri des incursions barbares

Or l'histoire qu'esquissent en filigrane les mosaïques ravennates est tout autre : c'est celle d'une ville qui, enjambant les bouleversements politiques, a vu émerger un monde nouveau ; d'un creuset où l'amalgame des traditions romaines, de la vitalité «barbare» et de la foi chrétienne a donné naissance à l'Occident chrétien. Cet âge d'or de Ravenne, qui a duré plus de deux cents ans, commence au début du Ve siècle lorsque l'empereur d'Occident, Honorius, en fait sa capitale. La cour impériale ne siégeait déjà plus à Rome mais à Milan, mieux située pour superviser la défense des frontières alpestres de l'Empire, soumises à la pression des peuples germaniques. Or celle qui se nomme alors *Mediolanum*, plantée dans la plaine du Pô, finit par se révéler trop exposée face aux incursions barbares. En 405, Honorius se replie dans la cité romagnole, réputée imprenable : située dans la région humide du delta du Pô, dans une zone qui a depuis été asséchée par le puissant alluvionnement du fleuve, Ravenne est alors une petite ville protégée par de nombreux lacs et marécages, ainsi que par un port militaire, Classis, sur l'Adriatique toute proche. Devenue le siège de la cour et de l'administration impériales, elle croît comme le fera bientôt

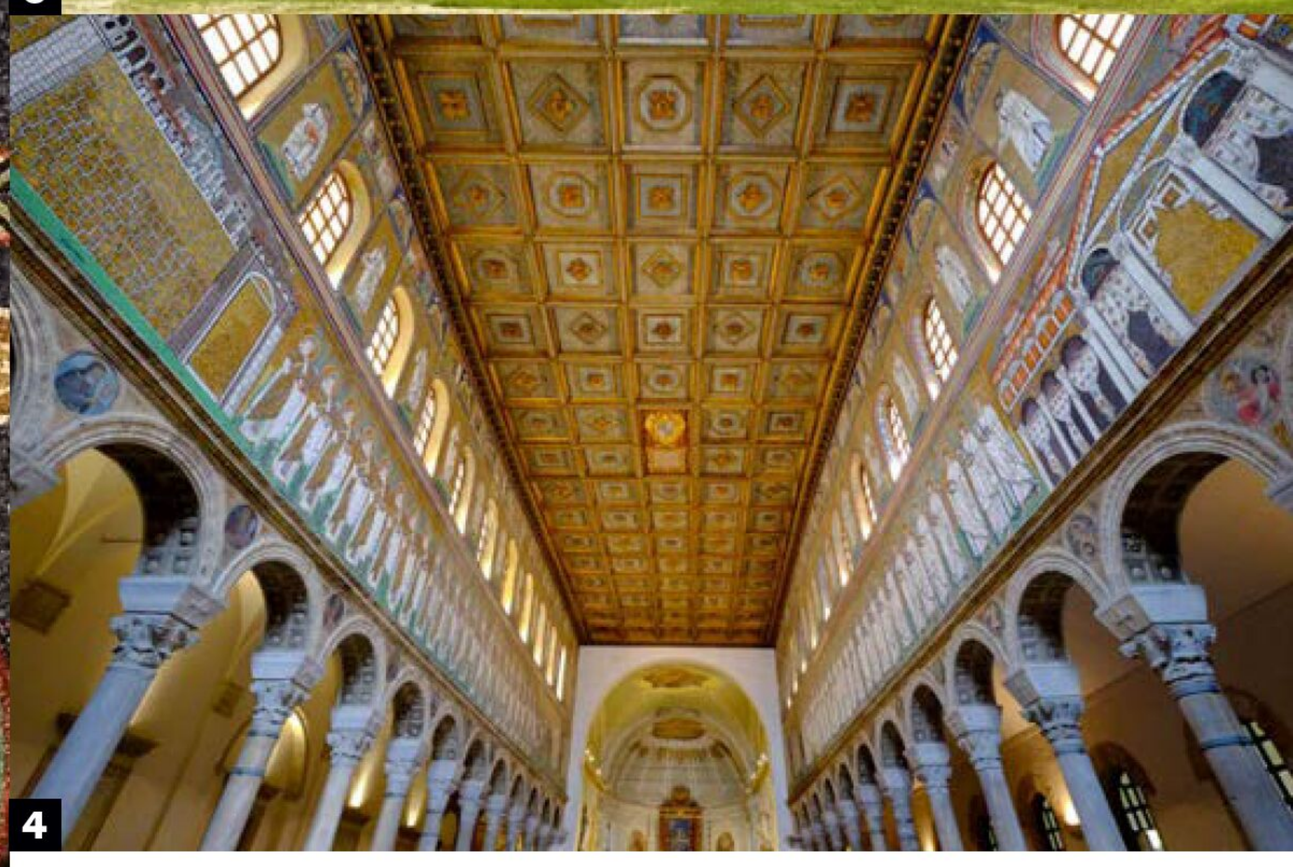
2

JON ARNOLD IMAGES/HEMIS.FR

IMAGEBROKER.COM/COLL. CHRISTOPHEL



3



4

ROBERT HARDING/PHOTONONSTOP

Venise : de nombreux ponts sont jetés sur les canaux qui traversent la ville, les palais et églises qui éclosent sont affermis par des pilotis enfoncés dans le sol vaseux.

Après la mort sans descendant d'Honorius, en 423, c'est une femme, sa sœur Galla Placidia, régnant au nom de son jeune fils Valentinien III, qui dote Ravenne de son premier chef-d'œuvre. Le petit bâtiment aujourd'hui connu sous le nom de mausolée de Galla Placidia, bien qu'elle n'y ait pas été inhumée, était en réalité une chapelle dont les murs et les plafonds sont recouverts de mosaïques. Sous des cieux étoilés, un jeune Christ vêtu en berger est entouré de brebis, les saints se mélangent aux colombes et aux cerfs, le moindre arc est orné de frises aux couleurs éclatantes. Non loin de là, et quelques décennies plus tard, Néon, un évêque ravennate, a élevé un baptistère en forme de tour octogonale. Sur la coupole qui surplombe les fonts baptismaux, un médaillon représentant le baptême du Christ est entouré par les douze apôtres en manteaux dorés. Ravenne compte un autre baptistère à la forme et au décor de mosaïques étonnamment proches, qui a été construit après la chute de l'Empire romain d'Occident, en 476, par un roi « barbare » mais chrétien, Théodoric, qui, après avoir établi sa domina- • • •



Cour impériale L'empereurJustinien (au centre) est accompagné de l'évêque Maximien, du clergé et des hauts dignitaires de la cour. Il est figuré portant une offrande à l'Église. Un autre panneau identique représente l'impératrice Théodora et sa suite. Saint-Vital.

SIME/PHOTONONSTOP

• • • tion sur l'Italie à la fin du Ve siècle, et conservé Ravenne pour capitale, s'attacha à en faire une ville encore plus brillante que sous les derniers empereurs. Ce chef ostrogoth, qui avait passé sa jeunesse à Constantinople, était frotté de culture grecque et latine, et se considérait comme un héritier des traditions impériales. Ainsi éleva-t-il à Ravenne de nouveaux édifices religieux recouverts de mosaïques. .

Le berceau de l'Europe chrétienne

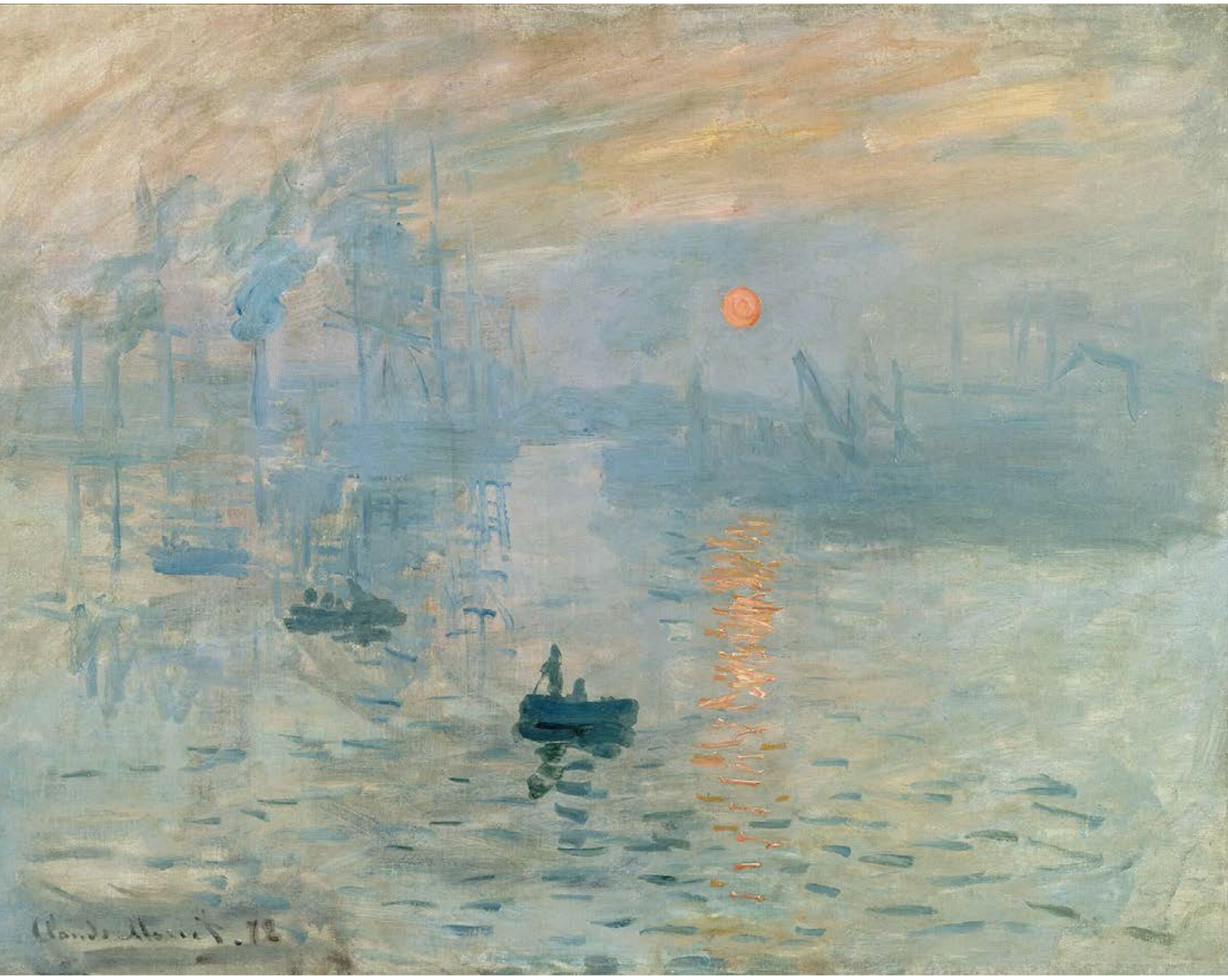
Outre un second baptistère, Théodoric bâtit, dans l'enceinte de son palais aujourd'hui disparu, la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, notamment décorée de processions de saints. Entre les mosaïques de l'Empire finissant et celles de Théodoric, le style n'a guère évolué. Et l'inspiration demeure très proche pour celles qui verront le jour après la mort de Théodoric, en 526, dans une Ravenne désormais contrôlée par les Byzantins. Dans les années 530, l'empereur d'Orient Justinien, qui entend restaurer la mainmise impériale sur l'Occident, envoie en effet son général Bélisaire en Italie pour en chasser les Goths. Pendant deux cents ans, jusqu'à sa prise par un nouveau peuple germanique, les Lombards, Ravenne sera le centre du pouvoir byzantin en Italie, et une interface commerciale et intellectuelle entre l'Occident et l'Orient. Peu de temps après l'arrivée des troupes byzantines est consacré le plus spectaculaire de ses joyaux: Saint-Vital, une basilique octogonale dont la chapelle absidiale est entièrement recouverte de mosaïques. Si les panneaux latéraux sur lesquels sont représentés Justinien et son épouse Théodora en sont les éléments les plus célèbres, ils ne forment qu'un détail dans un ensemble d'une ampleur et d'un raffinement à peine croyables, entre scènes de l'Ancien Testament et frises ornées de dauphins et de paons. Quand, en 751, les Lombards s'emparent de Ravenne, le centre de gravité de l'Occident chrétien s'est déjà déplacé vers la France de l'Est, où s'affirme le pouvoir carolingien. Dans la cité romagnole, si nul n'ose toucher aux édifices sacrés, les palais commencent à être démantelés, leurs décors de marbre et de porphyre étant réemployés pour de nouvelles constructions à travers toute l'Italie. Et même au-delà: visitant la ville en 787, après avoir pris l'Italie du Nord aux Lombards, Charlemagne y prélève lui-même des colonnes pour en orner son palais d'Aix. Dans ce dernier, il bâtira une chapelle reprenant le plan octogonal de Saint-Vital, qu'il décorera de mosaïques sur fond d'or. De l'Empire romain à l'Empire carolingien, Ravenne aura été plus qu'un relais, le berceau de l'Europe chrétienne.

Historia,
un magazine qui
se fait entendre.



Nouveau podcast disponible sur :

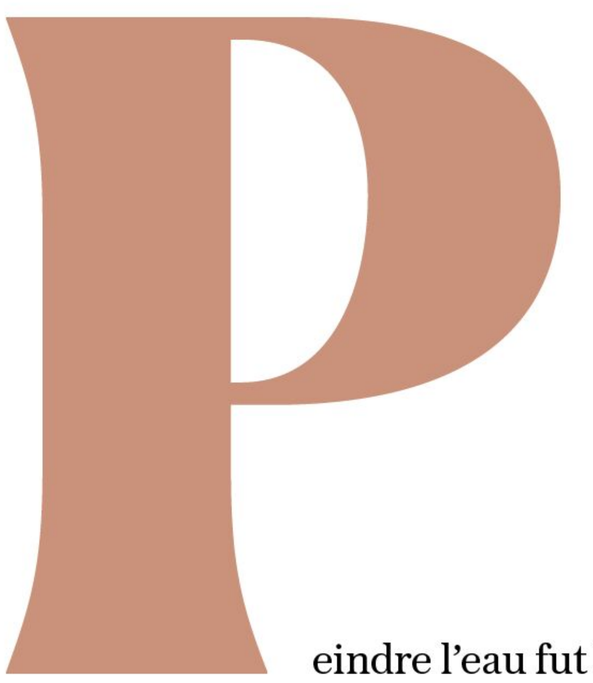
Une œuvre, un artiste



Modernité à l'horizon. Un rond orangé se reflète dans un mélange de bleu, de vert et de rose et voilà que l'histoire de l'art est à jamais bouleversée. En immortalisant le lever du soleil dans le port du Havre, Claude Monet propose un manifeste tout en douceur **pour lancer la révolution de l'impressionnisme.** *Impression, soleil levant* (1872).Huile sur toile, 50 x 65 cm. Musée Marmottan-Monet, Paris.

Impression, soleil levant de Claude Monet

Point d'orgue de l'impressionnisme, ce tableau est emblématique de l'œuvre de l'artiste, mort il y a cent cinquante ans. Retour sur cette toile peinte au Havre, un matin d'automne semblerait-il. PAR CLÉMENT DIRIÉ



PARIS, MUSÉE MARMOTTAN/RMN-GRAND PALAIS

Peindre l'eau fut l'une des grandes affaires de Claude Monet. De Belle-Île à Antibes, de Londres à Venise, d'Étretat à la Creuse, l'élément aquatique est omniprésent dans son œuvre. Marines et régates, tempêtes et débâcles hivernales, vues de la Tamise et du Grand Canal, il ne s'est jamais tenu bien loin de la mer, des fleuves et de l'océan. Ses dernières années furent entièrement consacrées à représenter le jardin japonais qu'il s'était fait aménager à Giverny, saisissant inlassablement les nymphéas de son bassin. Lorsqu'il s'établit à Argenteuil dans les années 1870, il se déplace sur un bateau-atelier de son invention, une barque surmontée d'une cabine où il peut travailler au milieu de cette Seine qu'il affectionne tant. Comme l'écrit son ami Stéphane Mallarmé, «il aime l'eau, c'est son don spécial d'en représenter la mobilité et la transparence, eau de mer ou de rivière, grise et monotone, ou de la couleur du ciel». Il est certain que la révolution de l'impressionnisme doit beaucoup à ce compagnonnage avec l'eau, côtoyée toute sa vie, à partir du moment où ses parents s'installent au Havre quand leur fils a 5 ans. Le Havre: ville d'eau, cité portuaire et fief du peintre Eugène Boudin (1824-1898), premier professeur du jeune Claude. «Si je suis devenu peintre, c'est à Eugène Boudin que je le dois», écrit-il en 1922.

Maître du miroitement de l'eau

Si ce dernier fut le maître des nuages, Claude Monet est bien celui du miroitement de l'eau et de toutes les nuances de bleu. En comparant ses tableaux plus «classiques» des débuts, comme *Terrasse à Sainte-Adresse* (1867), à ceux réalisés à l'aube des années 1870, comment ne pas voir que c'est cette fascination pour l'eau et cette volonté d'en rendre toute la vérité, à chaque heure du jour, qui a en partie donné naissance à la touche impressionniste. Le fractionnement des couleurs, la juxtaposition chroma- •••

En quatre dates

14 novembre 1840
Naissance à Paris de Claude Monet, cinq ans avant l'installation de sa famille au Havre.

1865-1866
Premiers succès au Salon et rencontre de Manet.

1890
Acquisition du domaine de Giverny.

5 décembre 1926
Décès à Giverny.

Une œuvre, un artiste



Le soleil et son reflet

Miracle de l'histoire de l'art ! Grâce à une étude menée par un professeur de physique et d'astronomie pour le musée Marmottan-Monet, croisant bulletins météorologiques, données topographiques et calcul des trajectoires célestes, il serait possible de dater l'exécution du chef-d'œuvre de Claude Monet : le 13 novembre 1872. Mieux, il aurait saisi le soleil dans l'avant-port du Havre à 7 h 35 du matin. C'est donc un astre automnal, dont le rouge-orangé constitue la seule couleur chaude du tableau, que le peintre représente dans toute la fugacité de l'aube, avant que le brouillard ne se dissipe.



La barque centrale

Deux embarcations se distinguent au premier plan, leurs silhouettes sombres créant des points de fixation pour le regard. Bien au centre du tableau, la première d'entre elles est conduite selon la technique dite de l'aviron à la godille. La seconde, bien plus floue, confère un effet de profondeur à la composition. Dans l'immensité bleue de l'œuvre, le marin debout dégage une impression d'assurance et de sérénité.



Les cheminées

Impression, soleil levant **n'est pas un tableau si évaporé qu'il y paraît. La modernité de la révolution industrielle dans laquelle le port du Havre, vital pour les liaisons transatlantiques, a joué un rôle prépondérant aux débuts de la IIIe République, y est clairement présente. Réalisant son œuvre depuis l'hôtel de l'Amirauté, Claude Monet y peint le quai au Bois à gauche, le quai Courbe à droite et l'écluse des paquebots au centre. Grues des docks, mâts des voiliers et cheminées des usines témoignent d'une ville déjà active au petit matin, la fumée dans le ciel formant un contrepoint formel et chromatique au reflet du soleil dans l'eau.**

••• tique n'a qu'un objectif: restituer l'ondoyant mouvement aquatique et les vibrations de la lumière à sa surface. Les années 1865-1874 sont fondamentales dans le parcours de Monet, alors stimulé par les leçons de Johan Barthold Jongkind (1819-1891) et James Abbott McNeill Whistler (1834-1903). D'ailleurs, c'est grâce à la vue d'un port – celui du Havre – qu'il fait son entrée, avec le terme «impressionnisme», dans l'histoire de l'art. En janvier 1874, Monet est l'un des fondateurs de la Société anonyme des artistes peintres, sculpteurs et graveurs, dont les membres sont tous échaudés par les refus répétés du Salon officiel d'exposer leurs œuvres. Ils ont besoin d'indépendance, de renouveau et d'air frais: celui-là même qu'ils enregistrent dans leurs scènes de la vie moderne et leurs paysages réalisés en extérieur. À nouvelles représentations,

nouvelles modalités d'exposition. Dans des locaux appartenant au photographe Nadar, à Paris, ils exposent du 15 avril au 15 mai. Y sont notamment réunis Eugène Boudin, Edgar Degas, Berthe Morisot, Pierre-Auguste Renoir et Alfred Sisley. Claude Monet y participe avec neuf tableaux dont *Les Coquelicots* (1873) et cette vue du Havre réalisée deux ans plus tôt. «J'avais envoyé une chose faite au Havre, du soleil dans la buée et quelques mâts de navires pointant. On me demande le titre pour le catalogue; je répondis: "Mettez Impression"», se rappelle-t-il en 1898. Edmond Renoir, frère du peintre, aurait ajouté «soleil levant».

Le primat de la sensation

L'œuvre cristallise les critiques, négatives et favorables, et connaît le destin que l'on sait grâce à Louis Leroy. Dans son article du *Charivari*, celui-ci parle d'un «papier peint à l'état embryonnaire» et s'exclame: «Que représente cette toile? Impression! Impression, j'en étais sûr. Je me disais aussi puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans.» Si sa critique fut acerbe, au moins a-t-elle visé juste. En effet, cette toile constitue une étape radicale pour le renouvellement de la peinture (de paysage), pour l'iconographie moderne, pour l'entrée de la spontanéité, du fugitif et de la subjectivité en art. Aujourd'hui, 150 ans après la mort de Monet, ses larges coups de pinceaux et ses petites touches nerveuses sont reconnus pour avoir bousculé les conditions de la vision ordinaire en peinture et fait advenir le primat de la sensation sur l'exacte représentation. Malgré le scandale, Ernest Hoschedé, l'un des fervents amateurs du peintre, achète aussitôt le tableau pour 800 francs (environ 3500 euros actuels). Lors de la vente de sa collection en 1878, il est acquis par le médecin roumain Georges de Bellio, autre aficionado de l'artiste depuis ses débuts. Belle affaire: il l'obtient pour 210 francs, sous le titre *Impression, soleil couchant*! Sa fille et son époux, Eugène Donop de Monchy, en font don au musée Marmottan en 1940 – sous le titre *Coucher de soleil*. Il passe la guerre au château de Chambord et ne retrouve son véritable titre qu'en 1965. Qu'importe, qu'il se lève ou se couche, ce soleil continuera de briller dans le ciel de l'art.

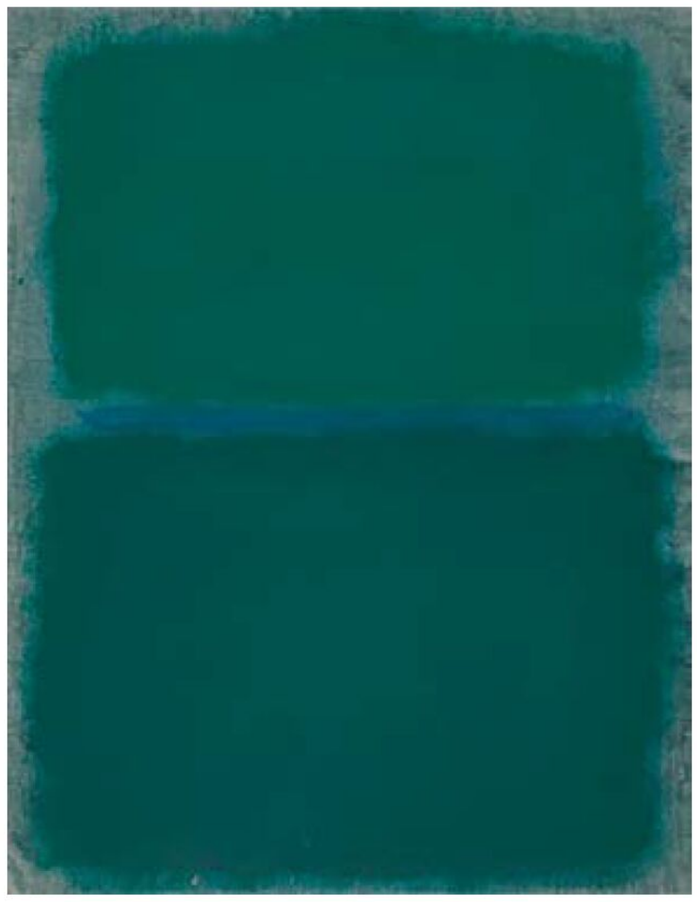
La peinture de paysage : sur le chemin de l'abstraction



HAMBURGER KUSNTHALLE/CC0 WIKIMEDIA COMMONS

L'histoire de l'art est un long processus fait de rebonds, de fulgurances et de maturations. Chaque artiste prolonge les découvertes de ses prédécesseurs. Ainsi, la révolution de l'abstraction au début du XXe siècle doit-elle beaucoup à la peinture de paysage du siècle antérieur. Avec *Impression, soleil levant*, ses *Meules* et ses *Cathédrales* des années 1890, Claude Monet en est un pionnier reconnu. Avant lui, Caspar David Friedrich constitue un jalon essentiel. Dans son *Voyageur au-dessus de la mer de nuages*, de 1817 *(ci-contre)*, l'immensité du ciel déchaîné et l'expression du sublime face à la nature préfigurent de cent ans les recherches abstraites.

Dans les années 1910, Piet Mondrian est emblématique de ce passage du paysage à l'abstraction. Lui qui a commencé par peindre des arbres et réalise dans les années 1940 des grilles radicales et jazzy témoigne bien de cette évolution. Dans son *Tableau No. 2, Composition No. VII* de 1913 *(en bas à g.)*, branches et troncs ont pris le chemin de la géométrie, devenus pures lignes orthogonales. Enfin, Mark Rothko, souvent rapproché de Claude Monet, manifeste le sublime de



GIFT OF THE MARK ROTHKO FOUNDATION/THE ART INSTITUTE OF CHICAGO

l'émotion esthétique par des jeux d'aplats chromatiques et des effets de recouvrement exacerbant les explorations menées jusque-là *(ci-dessus)*. Certains critiques ont assimilé ses visions aux sensations lumineuses offertes par le port de Manhattan à différentes heures du jour. Du Havre à New York, les marines impressionnistes dialoguent avec les champs colorés de l'expressionnisme abstrait.



KRISTOPHER MCKAY/THE SOLOMON R. GUGGENHEIM FOUNDATION/ART RESOURCE, NY

Nouveau

l'entretien des Echos

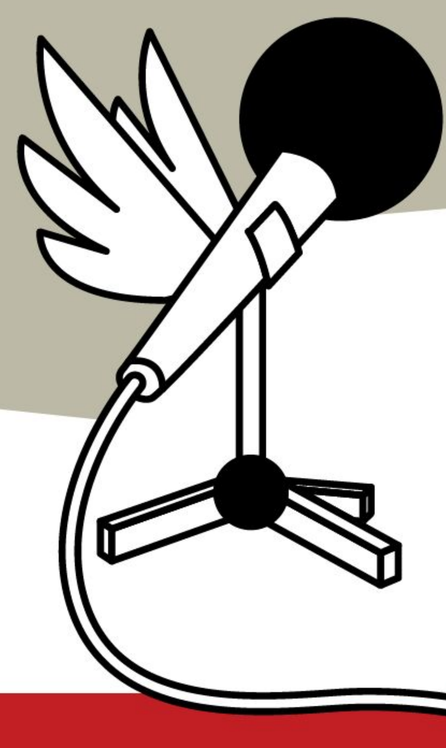


Par Christophe Jakubyszyn
Directeur des rédactions

Chaque samedi, prenez votre café avec la rédaction

30' • 2 journalistes • 1 éclairage éco

Écoutez le podcast



Les Echos

Cahier



MGM/SP

Déjà demain ? Reclus volontaire sur une île écossaise, Orwell puise dans sa propre expérience la matière dont il se sert pour écrire son livre dystopique. Dans ce dernier, il met en scène le leader dictatorial mégalomaniaque Big Brother, placé à la tête d'Océania.

Un très mauvais calcul…

S'appuyant sur *1984*, le dernier ouvrage de George Orwell (1903-1950), publié quelques mois avant sa mort, Raoul Peck livre le fascinant documentaire *Orwell : 2 + 2 = 5*, qui alerte sur les dérives d'aujourd'hui.

Politique, cynique, urgent et indispensable, le film de Raoul Peck dresse le portrait d'un monde au bord du gouffre. Soixante-seize ans après la parution du roman dystopique et visionnaire de l'écrivain britannique, le cinéaste haïtien, souvent sélectionné dans les festivals de Cannes ou Berlin et connu pour son cinéma engagé, décortique les mécanismes des dictatures contemporaines, le double discours, le crime par la pensée, la novlangue ou le spectre de Big Brother en usant d'images d'actualité, le plus souvent familières. Il décrit un monde à l'agonie, tel que l'évoquait l'auteur de *1984*, où les hommes qui s'imaginent libres obéissent aveuglément à une idéologie oligarchique.

Pour faire le pont entre les théories du prophète de l'apocalypse et l'actualité, Peck diffuse des images de guerre, des discours, des reportages parfois violents, dont il exacerbe les mécanismes de manipulation, de désinformation, de corruption. Toutes ces images sont des informations dont nous avons connaissance, mais juxtaposées, elles nous sautent aux yeux d'une façon terrifiante. •••

••• Quand le film débute, Orwell, affaibli par la maladie, reclus sur l'île de Jura en Écosse, achève la rédaction de *1984*. Marqué par son expérience de policier en Birmanie, il n'a cessé de dénoncer le fascisme, le stalinisme, le colonialisme. Humaniste et intègre, solitaire et taciturne, il place sa vie sous le signe de la vérité. Peu à peu, la caméra quitte l'écrivain et les paysages paisibles pour faire place à un enchaînement d'archives glaçantes, tandis que résonnent les slogans de *1984* par la voix de Damian Lewis: «la guerre c'est la paix»; «la liberté c'est l'esclavage», «l'ignorance c'est la force».

La vigilance, rempart contre le Mal…

Le réalisateur puise aussi dans les textes intimes de l'écrivain, dans son journal, dans l'essai *Pourquoi j'écris*, des mots dont la lucidité et l'urgence semblent aujourd'hui criantes. Sur l'écran défilent des images historiques, des extraits de films adaptés de l'œuvre d'Orwell et des bouts de reportages. Une accumulation effrayante, qui révèle un monde à la dérive dans lequel nous sommes parties prenantes. Les slogans de *1984* résonnent en 2026 comme un miroir tendu vers un avenir pour lequel Orwell le premier, Peck le second, tirent la sonnette d'alarme. Le montage, frénétique et minutieux, est conçu pour provoquer un choc visuel qui nous tient en haleine durant deux heures. Des images du siècle dernier et du XXIe qui, mises bout à bout, montrent sans détour comment les démocraties – avec une aisance angoissante – laissent place aux régimes autoritaires. Le travail implacable de la monteuse Alexandra Strauss contribue à accentuer le malaise même si, malgré tout, le réalisateur n'hésite pas à souligner les mouvements de résistance, les manifestations pacifiques, la révolte des peuples.

Orwell: 2 + 2 = 5 est donc bien plus qu'un documentaire sur les derniers mois de la vie d'Orwell, c'est une déferlante politique et émotionnelle faite pour réveiller les consciences. Une seule scène suffit à résumer le film: le tortionnaire de *1984*, O'Brien, montre quatre doigts à Winston tout en lui affirmant que le Parti peut décider si, cela sert ses intérêts, que 2 + 2 = 5. Nier cette «vérité» reviendrait à se confronter à l'autoritarisme. Que ferions-nous à sa place?

À l'heure où les extrêmes prennent le pouvoir, où les démocraties sont de plus en plus fragilisées, où les canaux d'information (sous la mainmise d'un Murdoch ou d'un Bolloré) déforment la réalité et façonnent les consciences, le réalisateur rappelle aux jeunes et moins jeunes, que seule la résistance est un véritable contre-pouvoir et que celle-ci débute par la responsabilité individuelle. Un geste salutaire contre l'oubli, pour que, jamais, deux plus deux ne fassent cinq. ■ YETTY HAGENDORF

Orwell : 2 + 2 = 5,
film documentaire de Raoul Peck (119 min). Sortie le 25 février.

Cinéma

La jeune fille et l'amer



KG PRODUCTIONS/SP

C'est avec une élégance imprégnée d'une belle émotion que le réalisateur belge Micha Wald retrace le destin oublié de Marguerite de la Rocque, jeune aristocrate française de 17 ans, embarquée de force pour une expédition coloniale vers le Nouveau Monde puis violée et abandonnée avec sa servante et son agresseur, sur une île déserte de Terre-Neuve, au large du Canada, en 1542. Livrée à la nature sauvage, aux assauts de Thomas qu'elle éconduit inlassablement, Marguerite mène durant près de trois ans un combat héroïque, avant d'être accusée de sorcellerie à son retour en France. Le film montre avec justesse la violence patriarcale du XVIe et le difficile affranchissement des femmes. Y. H.

L'Île de la demoiselle, film de Micha Wald (101 min), avec Salomé Dewaels. Sortie le 25 mars.





FABIENNE RAPPENEAU/SP

Chant d'amour et de guerre Marina Pangos incarne la chanteuse Germaine Sablon, qui tombe amoureuse de Joseph Kessel peu avant 1939.

Théâtre

La diva magnifique et le lion au grand cœur

Dans l'atmosphère des cabarets parisiens des années 1930, Germaine Sablon croise Joseph Kessel. Elle est l'une des chanteuses les plus célèbres de la capitale, lui un aventurier séducteur. Leur coup de foudre est instantané mais la guerre va bouleverser leur idylle… Montée comme une succession d'épisodes, la pièce plonge le spectateur avec délice dans l'atmosphère des salons d'avant-guerre, où le temps est suspendu, tandis que les rumeurs d'un conflit remplissent les ondes du poste radio. La pièce alterne paroles, musiques, chants et danses, qui traduisent l'univers sonore de l'Occupation: écoutes clandestines, sirènes, bottes, silence, rafales. La scène se transforme en cabaret ou en zone de guerre en un tourbillon. La lumineuse Marina Pangos incarne Germaine Sablon avec sa voix magnifique et son incroyable énergie. Ces éléments apportent à la mise en scène un souffle épique où, petit à petit, se dévoile l'âme des personnages, leurs divergences, leur compassion et leur engagement. Et pourtant, qui se rappelle aujourd'hui de Germaine Sablon (1899-1985)? Ses chansons sont tombées dans l'oubli. La pièce opère un travail de mémoire réjouissant qui met en lumière ce couple mythique à l'origine du *Chant des partisans*. Kessel a écrit les paroles avec Druon, Anna Marly a composé la musique et Germaine l'a chanté en 1943 au micro de la BBC. Très investi dans la Résistance, Joseph a été aviateur pendant la Première Guerre mondiale et a milité durant la Seconde auprès de De Gaulle, tandis que Germaine a participé à la transmission de messages et au passage de clandestins dans le sud de la France. Sans tomber dans la reconstitution historique pesante, *Le Chant des lions* fait entrer la petite histoire dans la grande par la porte du divertissement, avec un zeste de fiction et des comédiens en parfaite harmonie. **Y. H.**

Le Chant des lions, de Julien Delpech et Alexandre Foulon, mise en scène par Charlotte Matzneff, théâtre Tristan-Bernard (Paris 8e). www.theatretristanbernard.fr/



9H
LES GRANDS DOSSIERS DE L'HISTOIRE
AVEC
FRANCK FERRAND

RADIO CLASSIQUE

dab+



DENIS GLIKSMAN, INRAP/SP

Unis Décorant un chaudron de bronze, le dieu grec Achélôos accompagnait le Celte dans son dernier voyage, entamé vers 450 av. J.-C.

Le prince de Lavau, roi de Troyes

Plus de dix ans après leur mise au jour en périphérie de la cité champenoise, les objets issus de la tombe d'un haut dignitaire celte sont, pour la première fois, montrés au public dans une exposition soucieuse de pédagogie.

En novembre 2014, à Lavau, dans l'Aube, l'archéologue Bastien Dubuis voit surgir de terre une tête cornue à l'expression malicieuse *(photo)*. Il ignore encore qu'il s'agit du dieu grec Achélôos et du détail d'un chaudron qui accompagnait un gisant dans sa tombe. Cinq mois plus tard, un squelette est exhumé, torque en or massif autour du cou. Soixante-deux ans après la découverte de la tombe de Vix à 60 km de là, une autre sépulture exceptionnelle sort de l'ombre: celle d'un homme celte de haut rang, inhumé vers 450 av. J.-C.

Étudié, restauré, son mobilier funéraire s'offre enfin à la vue de tous, mis en regard de 150 autres objets contemporains permettant de mieux en apprécier le sens et la qualité. Mais pour ménager ses effets autant qu'opérer une indispensable contextualisation, l'exposition rappelle d'abord les circonstances de la découverte lors d'un diagnostic préalable à l'aménagement d'une zone commerciale. C'est à cette occasion que vont être débusqués de fabuleux vestiges.

La suite s'intéresse à la nécropole qui abritait la tombe. On sait qu'au VII^e^ siècle av. J.-C., un guerrier y fut enseveli avec une épée, de même qu'une femme, dont l'étude ADN a prouvé qu'elle était sa fille. Si la nécropole fonctionnait par recrutement familial, le lignage amorcé avec cet individu s'est-il poursuivi jusqu'au «prince de Lavau»? Mystère… Il est, en revanche, établi que ce dernier reposait sous un tumulus de huit mètres de hauteur, dans l'un des plus grands complexes funéraires connus en Europe.

Prouesses d'un «artisanat de cour»

Dans la section suivante, un mapping vidéo montre la tombe lors des fouilles, puis une reconstitution de la chambre funéraire. Son occupant y reposait sur un char d'apparat à deux roues. Teint mat, chevelure châtain, il mesurait 1,70 m et présentait une dentition impeccable. Décédé vers la trentaine, il a fait l'objet de

soins conservatoires pour permettre des funérailles différées et certainement grandioses. Tout exprime son appartenance à une élite, à l'instar des bijoux présents sur sa dépouille. Son collier, ses bracelets sont là, comme son couteau de cérémonie ou cette fibule en or sur laquelle l'archéologue Émilie Millet nous désigne deux lions ailés d'à peine 3 mm: une finesse qui atteste l'existence d'un «artisanat de cour» d'une haute technicité. Contrastant avec ces miniatures, le fameux chaudron aux anses ornées par quatre têtes d'Achélôos en impose par sa taille: sa cuve d'un mètre de diamètre servait à brasser le vin et pouvait en contenir 300 litres. Celui dont elle gardait la trace était importé et aromatisé, témoignant d'échanges avec la Méditerranée. Dans une autre vitrine, un splendide œnochoé attique éclaire également une mixité culturelle et commerciale: la cruche, produite en Grèce, a été magnifiée par les Celtes avec des garnitures en métaux précieux. À ce stade, Lavau a déjà beaucoup parlé et dessiné un monde celtique très connecté à la Méditerranée. Mais l'épilogue du parcours dévoile la question qui taraude les archéologues. Étant donné les indices sur l'importance du défunt, n'ont-ils pas sous-estimé son statut? S'agirait-il d'un roi? Et quel territoire dominait-il? H

STÉPHANIE GATIGNOL

Lavau, un prince celte en bord de Seine vers - 450 av. J.-C., musée d'Art moderne de Troyes (10), jusqu'au 21 juin. www.musees-troyes.com

Les petits papiers de la dame en noir



BNF/PHOTO ELYSÉE, LAUSANNE, FONDS MARCEL IMSAND/SP

«Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous.» L'interprète de *L'Aigle noir* a scellé, par une chanson, son lien très particulier à son public. Après sa disparition, l'association Barbara Perlimpinpin a été créée avec pour but de perpétuer sa mémoire et de collecter de nombreux documents la concernant: dossiers de travail, partitions annotées, correspondances, affiches, programmes, photos etc. portant autant sur la création de ses titres et spectacles que sur ses engagements et son quotidien. Donné au département de la Musique de la BnF, ce fonds nous est révélé au fil d'une centaine de documents retraçant, en pointillé, le parcours de Monique Serf (1930-1997), de ses débuts dans les cabarets belges jusqu'à ses dernières apparitions en 1993. Modeste, mais touchant, l'ensemble éclaire sa singulière méthode de travail, son rapport au corps et à la scène, il rappelle sa mobilisation dans la lutte contre le sida ou cette relation toujours passionnée avec ses fans, qui prenait sa pleine mesure sous les projecteurs. Présenté dans la galerie des Donateurs, l'hommage salue autant l'icône qu'il valorise la démarche archivistique de ceux qui ont eu à cœur de perpétuer son souvenir. H S. G.

Dis, quand reviendras-tu ? Barbara et son public, BnF François-Mitterrand (Paris 13e), jusqu'au 5 avril. www.bnf.fr

Camille, Charlotte et les autres

Rien ne pousse à l'ombre des grands chênes. Mais, contrairement à un a priori, Camille Claudel ne fut pas la seule sculptrice de son époque. Lancée cet automne à Nogent-sur-Seine, dans le musée à son nom, cette riche exposition déboulonne le mythe du génie isolé en présentant les œuvres d'une vingtaine d'autres artistes répondant aux noms de Charlotte Besnard, Madeleine Jouvray, Jane Poupelet, etc.

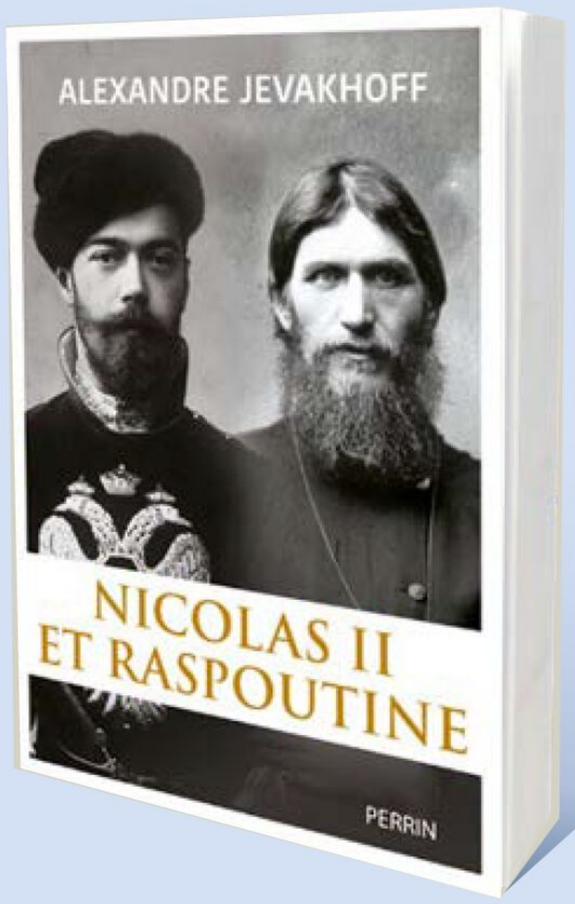
Toutes ont côtoyé (ou auraient pu le faire) Camille avant son internement en 1913 et il suffit d'aller contempler le *Colin-Maillard* d'Yvonne Serruys ou les *Jeunes Filles* de Marie Cazin pour constater que leur travail soutient la comparaison. Au-delà des considérations esthétiques, il s'agit également d'illustrer la façon dont ces femmes se sont débrouillées pour se former, alors que les Beaux-Arts ne les ont accueillies qu'à partir de 1897. Souvent filles ou épouses d'artistes, elles mutualisaient les ateliers pour amortir leur coût, évitaient de recourir aux modèles pour limiter les dépenses et se portraituraient entre elles, comme nous le montrent deux bustes mis en regard : celui de Camille immortalisée par Jessie Lipscomb et inversement. Malgré une assez forte solidarité, les rivalités n'étaient pas absentes. Arrêtez-vous sur *Les Commères* d'Agnès de Frumerie : Claudel les tenait pour un plagiat de ses *Causeuses*... S. G.

Être sculptrice à Paris au temps de Camille Claudel, musée des Beaux-Arts de Tours (37), jusqu'au 1er juin et au musée de Pont-Aven (29) du 27 juin au 8 novembre.



Nicolas et Grigori, une relation mystique et toxique

Alexandre Jevakhoff narre avec brio comment Raspoutine, cet être surgi de nulle part, s'est insinué au cœur du couple impérial, précipitant la chute d'un système politique décadent.



Le 17 juillet 1918, le tsar déchu Nicolas II, son épouse Alexandra, leurs cinq enfants et leurs derniers fidèles sont massacrés dans le sous-sol de la maison Ipatiev, à Ekaterinbourg. Quelques années plus tôt, le même Nicolas était sans doute l'homme le plus puissant du monde, à la tête du plus vaste empire que la terre ait porté. Comment en est-on arrivé là? Pour répondre à cette question, Alexandre Jevakhoff ne relate pas l'histoire des deux révolutions russes de février et d'octobre 1917, souvent étudiées, mais retrace le parcours antérieur de l'autocrate et la relation complexe qu'il a nouée, entre 1905 et 1916, avec le célèbre Raspoutine. Fondée sur des sources manuscrites et imprimées inédites en Occident, notamment le journal de Nicolas II, la biographie de l'empereur est ici profondément renouvelée. Doué de prestance, grand sportif, polyglotte, cultivé, Nicolas ferait un excellent monarque constitutionnel. Pour son malheur, il est tsar autocrate et n'a ni les capacités nécessaires pour exercer avec succès son immense pouvoir ni la sagesse de renoncer à son autorité absolue.

Descente aux enfers

La Russie qu'il gouverne est en pleine ébullition politique, économique et intellectuelle, et le souverain est comme perdu dans ce monde nouveau. L'impératrice Alexandra voudrait que son mari soit un nouvel Ivan le Terrible ou un nouveau Pierre le Grand, mais Nicolas flotte dans ce costume trop ample pour lui. Confronté aux difficultés et aux échecs, le couple impérial se replie sur son intimité et sur une religiosité mystique dont Raspoutine est le stimulant et l'incarnation. De la jeunesse de Nicolas à la veille de la révolution, Alexandre Jevakhoff nous entraîne dans une lente descente aux enfers, qui est celle d'un homme et d'une famille, mais aussi d'un peuple tout entier. Un livre mené de main de maître, passionnant de la première à la dernière page. **THIERRY SARMANT**



N. IVANOV : CARICATURE OF RASPUTIN, "RUSSIA'S RULING HOUSE"

Marionnettes Grigori Raspoutine (1869-1916) tire les ficelles du pouvoir. Caricature dans *Rasputin, the Holy Devil*, de René Fülöp-Miller (1927).

Nicolas II et Raspoutine, d'Alexandre Jevakhoff (Perrin, 400 p., 25 €).

MEMENTO IMAGES/AURIMAGES



L'or noir, une arme de guerre

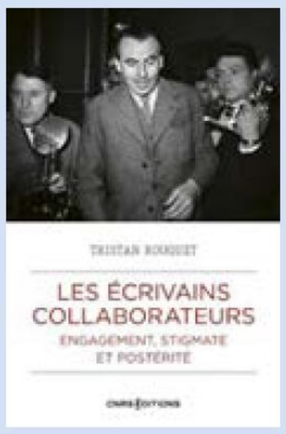
Après 1918, Clemenceau juge « l'essence aussi nécessaire que le sang dans les batailles de demain ». Un avis illustré par ce livre, qui pose le cadre mondial de l'avant 1939, narre les luttes interétatiques autour du carburant et évoque la place du pétrole dans la guerre germano-soviétique. Le chapitre « Pétrole et sortie de guerre » illustre comment la puissance américaine devient irrésistible, tandis que les vieilles puissances perdent une grande partie de leurs positions. DENIS LEFEBVRE

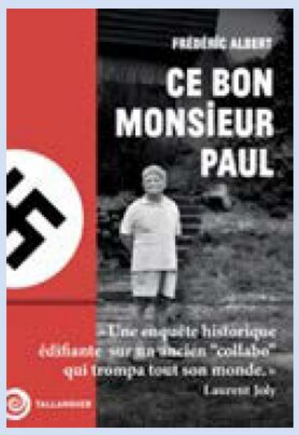
Le Pétrole dans la Seconde Guerre mondiale, de Daniel Feldmann (Passés/Composés, 330 p., 23 €).

Du vert-de-gris au vert académie

Comment, dans la France de l'après-guerre, rebondir dans le monde des lettres quand on a été condamné pour collaboration ? Pour les uns, c'est l'abîme de l'oubli ; pour d'autres, le choix de l'exclusion volontaire, qui les cantonne aux feuillets d'extrême droite. Enfin, certains « tournent la page », comme les historiens Castelot ou Blond. Et pour les plus talentueux, mais pas les plus vertueux, ce sera la Coupole, la postérité et les rééditions… Car beaucoup de ces auteurs, bien aidés par les éditeurs, ont accédé à la postérité. STÉFAN SPIVAK

Les Écrivains collaborateurs. Engagement, stigmate et postérité, de Tristan Rouquet (CNRS, 448 p., 26 €).





Le passé dévoilé d'un nazi français

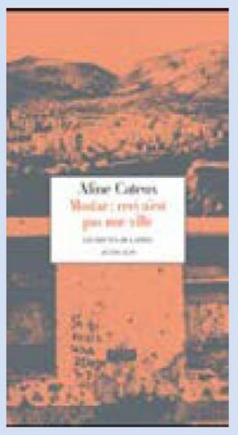
Plein de vie et d'humour, apprécié de ses voisins et amis, Paul Pradier décède en Vendée en 1998 à l'âge de 93 ans. Tout allait bien jusque-là, mais Frédéric Albert, son « neveu d'adoption », découvre bientôt un aspect terrifiant de cet homme : il a été, à Périgueux pendant la guerre, un collabo de la pire espèce, sans état d'âme, condamné à mort à la Libération. Sa peine a été commuée en prison à perpétuité. Libéré au bout de dix ans, il se réfugie en Vendée, se fait oublier, mène une vie paisible. Une enquête glaçante et poignante. D. L.

Ce bon monsieur Paul, de Frédéric Albert (Tallandier, 224 p., 19,90 €).

La pierre, le feu et les regrets

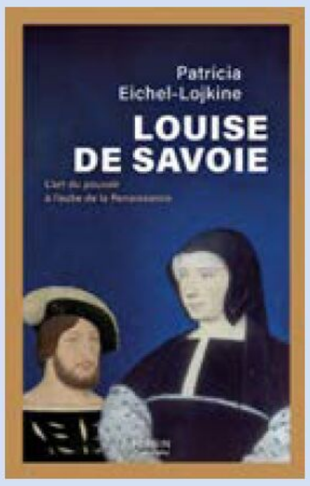
On jette, dit-on, des ponts entre les peuples. Ce qui se passe le 9 novembre 1993 est alors tragique : ce jour-là, les Croates détruisent le *Stari Most* (« Vieux Pont » en bosnien) de Mostar, joyau de l'architecture ottomane du XVIe s. Aline Cateux est partie, en anthropologue, sonder les âmes de cette cité qui, malgré la reconstruction de l'édifice, n'en finit pas de (mal) soigner ses plaies : pour les Mostariens, leur ville – et sa mémoire – a disparu. L'analyse tragique d'une ville empoisonnée par la guerre mais aussi par la paix. BERNARD SARRAMÉA

Mostar : ceci n'est pas une ville, d'Aline Cateux (Actes Sud, 208 p., 22 €).



Louise de Savoie, talentueuse politicienne

À la charnière des XVe et XVIe siècles, Louise de Savoie fait partie de ces femmes qui maîtrisent l'art subtil du gouvernement. Sa vie commence pourtant de manière bien usuelle: la princesse est mariée à l'âge de 12 ans à un homme nettement plus âgé (1488); elle devient mère à 16 ans, donnant naissance à Marguerite d'Angoulême, 18 ans pour le second (le futur François Ier). Veuve et chef de famille à 19 ans, elle n'est pas majeure et ne peut encore disposer librement de ses biens. Mais elle est combative et c'est dans l'épreuve que sa personnalité se révèle. Elle ne cherche pas à se remarier (ce qui assure son indépendance et abolit les risques inhérents aux grossesses répétées), mais se démène à la cour de France, pour sauvegarder les intérêts de ses enfants. Et le hasard seconde ses efforts, puisque Louis XII meurt sans héritier direct, laissant le trône à François. Ce dernier reconnaît les vertus politiques de sa mère à qui, par deux fois, il confie la régence du royaume. Cette biographie aussi érudite qu'enlevée dévoile l'extraordinaire personnalité de Louise, véritable femme de pouvoir, mais aussi femme de lettres. Car Louise, qui a reçu une excellente éducation, brille par sa curiosité intellectuelle et ses goûts artistiques. Grâce aux merveilleux talents de Patricia Eichel-Lojkine, on entre ainsi dans l'intimité d'une authentique princesse de la Renaissance! LAURENT VISSIÈRE



Louise de Savoie. L'art du pouvoir à l'aube de la Renaissance, de Patricia Eichel-Lojkine, (Perrin, 456 p., 23 €).

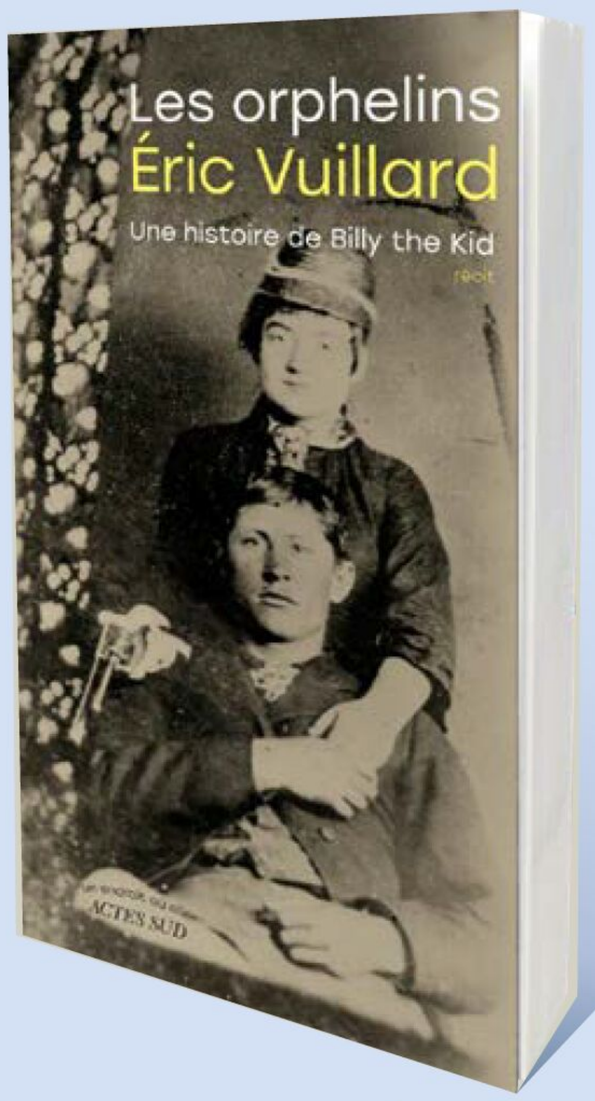
La fureur de vivre

À travers le personnage de Billy the Kid, Éric Vuillard nous fait revivre les réalités d'un Ouest violent, où seul le revolver tient lieu d'argument.

Pur produit d'une société en pleine mutation, à la fois attachée aux mœurs puritaines et secouée par une flambée de violence, Billy the Kid a contribué à forger la légende du Far West. Et pourtant, quand il est abattu par le shérif Pat Garrett, un soir de juillet 1881 à Fort Sumner, au Nouveau-Mexique, on ne sait pas grand-chose sur ce desperado d'à peine 21 ans. Petit, frêle, avec un sourire enfantin et des manières affables, il ne correspond pas au profil type du hors-la-loi de l'Ouest américain. C'est sans compter l'instinct de tueur impitoyable qu'a développé, au sortir d'une adolescence tourmentée, cet orphelin au caractère impulsif et rancunier, en quête permanente de sensations fortes. Sans avenir ni fortune, il erre dans les étendues sauvages et vit au jour le jour d'expédients, soit en s'employant dans un ranch, soit en s'acoquinant avec des voleurs de bétail. Au printemps 1878, il sort pour la première fois de l'ombre dans la région de Lincoln, au Nouveau-Mexique, et sème le chaos pour venger la mort de l'éleveur John Tunstall, son employeur et mentor, sur fond de rivalités entre bandes. Recherché pour meurtre, Billy mène une vie de fugitif jusqu'à son arrestation en décembre 1880. Condamné à la pendaison, il réussit une évasion spectaculaire et tue ses deux geôliers avant que le destin ne le rattrape.

Billy, l'incarnation d'une jeunesse dépravée

Avec verve et talent, Éric Vuillard nous fait revivre le parcours brutal et éphémère de ce pistolero avide de liberté, livré aux détresses et aux convoitises, sans vergogne ni limites. À travers son personnage, incarnation d'une jeunesse dépravée, se moquant



des convenances sociales et habituée à manier la gâchette pour se faire respecter, il pose la question de la solitude, de l'altérité et de l'affirmation de soi, mais aussi de la vanité, de l'appât du gain et du sens de l'honneur. Un récit captivant et détonnant servi par une prose savoureuse. Un vrai régal de lecture. FARID AMEUR

Les Orphelins. Une histoire de Billy the Kid, d'Éric Vuillard (Actes Sud, 176 p., 20,90 €).

Le triste destin des sœurs catholiques

Dans l'Europe moderne, les princesses sont vouées à des mariages politiques. C'est ainsi qu'à la fin du XVe siècle Jeanne et Catherine, les filles de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, doivent épouser l'une, l'héritier de la couronne impériale, l'autre, celui de la couronne anglaise. Si Jeanne s'éprend de son mari, Philippe le Beau (un mariage d'amour !), ce dernier meurt brutalement et sa veuve sombre dans la folie. Quant à Catherine, elle épouse Arthur Tudor, qui décède lui aussi, puis son frère, le futur Henri VIII… qui finira par la répudier. Cette biographie parallèle des deux sœurs éclaire d'un jour singulier (et assez sinistre) le sort des reines à la Renaissance. L. V.



Catherine d'Aragon et Jeanne la Folle. Deux sœurs dans la tourmente, de Dounia Tengour, (Perrin, 416 p., 24 €).

Sparte-Athènes, un conflit d'avant-garde

Cette lutte fratricide où la Grèce, dit-on, se suicida, opposa-t-elle réellement la démocratie d'Athènes et le totalitarisme de Sparte ? À l'opposé de ce schéma suranné et réducteur, Luciano Canfora analyse avec acuité le discours de Thucydide, l'historien principal d'une guerre qu'il replace dans un contexte géographique bien plus large, tout en explorant le rôle clé de personnalités comme celle du traître Alcibiade. On lira avec bonheur les analyses du rôle politique essentiel du théâtre athénien – celui d'Aristophane mais aussi celui des tragiques. Un ouvrage indispensable pour comprendre comment ce conflit, dans sa complexité, éclaire jusqu'aux mécanismes des affrontements les plus contemporains. JEAN-YVES BORIAUD

La Grande Guerre du Péloponnèse (447-394 av. J.-C.), de Luciano Canfora (Perrin, 400 p., 25 €).

Amours clandestines et secrets d'État



Auteur d'ouvrages à succès, romans historiques et thrillers, Harris nous emmène cette fois dans le Royaume-Uni de la Grande Guerre, autour de deux personnages : le Premier ministre, Herbert Henry Asquith, et une jeune femme bien plus jeune que lui, Venetia Stanley. Une profonde et complexe relation les unit. L'aime-t-elle ? Lui est fou d'elle, s'en remettant à ses seuls jugements, au point d'inquiéter les membres du gouvernement. Il lui confie tout, ses anxiétés, ses relations avec ses collègues, dont Churchill. L'auteur s'est plongé dans ses lettres, retrouvées des décennies plus tard, 500 au total. Elles sont très chargées émotionnellement, tout en faisant état de la guerre ; Asquith y joint parfois des documents secrets. S'il a détruit les lettres de Venetia avant son décès en 1928, Venetia, elle, les a conservées jusqu'à sa mort en 1948. Robert Harris les utilise pour ce livre. Seule entorse à la réalité, les lettres de la jeune fille sont donc entièrement de sa plume. D. L.

Des hommes de guerre, de Robert Harris
(Belfond Noir, 512 p., 23,90 €).

Un roman d'apprentissage au féminin

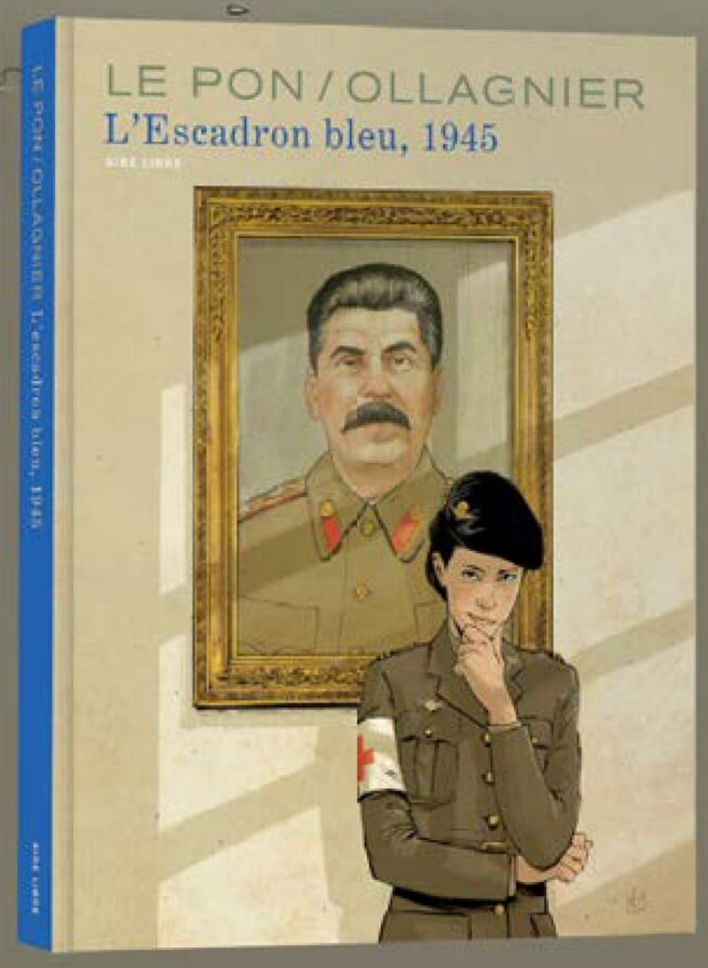


Bruxelles, 1952. Le casse d'une imprimerie vire au fiasco. Une affaire qui obsède le commandant De Smet, surtout lorsque des faux billets commencent à circuler en Belgique… Pendant ce temps, la jeune Adelaïs de Wolf, atteinte de la polio, dépérit entre un père alcoolique et une mère confite en dévotion. Un jour, la mort mystérieuse de son oncle, un drôle d'oiseau embarqué dans des combines louches, la propulse propriétaire d'une bâtisse à neuf serrures, abritant des activités clandestines. C'est ainsi que les trajectoires d'Adelaïs et du commandant vont se croiser. Après le succès de *Comme si nous étions des fantômes*, Philip Gray confirme son statut d'auteur addictif avec cette intrigue, qui court crescendo sur dix ans, croquant les mutations d'un pays et, surtout, mettant en scène une battante, prête à tout pour surmonter son handicap et réaliser ses rêves. ISABELLE MITY

La Maison aux neuf serrures, de Philip Gray
(Sonatine, 480 p., 23,90 €).

"UN ÉCHO À LA RUSSIE D'AUJOURD'HUI"
POSITIF
DEUX PROCUREURS
UN FILM DE SERGEI LOZNITSA
DISPONIBLE EN DVD, BLU-RAY ET VOD
EN BONUS
LE PROCÈS
DOCUMENTAIRE INÉDIT
DE SERGEI LOZNITSA
HISTORIA positif france culture

L’histoire vraie de Madeleine Pauliac et de l’Escadron bleu. Des femmes au courage exceptionnel !



Le Pon - Ollagnier © Dupuis, 2026.

LE PON/OLLAGNIER

L’escadron bleu, 1945

Avril 1945. 11 jeunes femmes de la Croix-Rouge se lancent dans une mission impossible : rapatrier les Français dispersés à travers une Europe dévastée. Une course contre la montre avant que le rideau de fer ne tombe ! Un voyage en enfer qui les changera à jamais…

DISPONIBLE AU RAYON BANDE DESSINÉE

AIRE LIBRE

STRASBOURG, 8 MAI 1945.

DONG! DONG! DONG!

TUT! TUT! TUT!

ÇA Y EST, LA GUERRE EST FINIE !!

DONG!

FINI ? MAIS C'EST VRAIMENT FINI ?

MON DIEU, C'EST LA FIN DE CE CAUCHEMAR !

DONG!

GARDEZ ESPOIR, GEORGES. SURTOUT, GARDEZ ESPOIR.

ON EST LIIIBRES !

PAR ICI, L'ESCADRON BLEU !

C.R.F

C.R.F

ALORS C'EST VRAIMENT FINI ?

OUI, L'ALLEMAGNE A CAPITULÉ !

ON DIT MÊME QU'HITLER S'EST FAIT SAUTER LE CAISSON !

BON DÉBARRAS !

VOUS NE RESTEZ PAS FÊTER ÇA AVEC NOUS ?

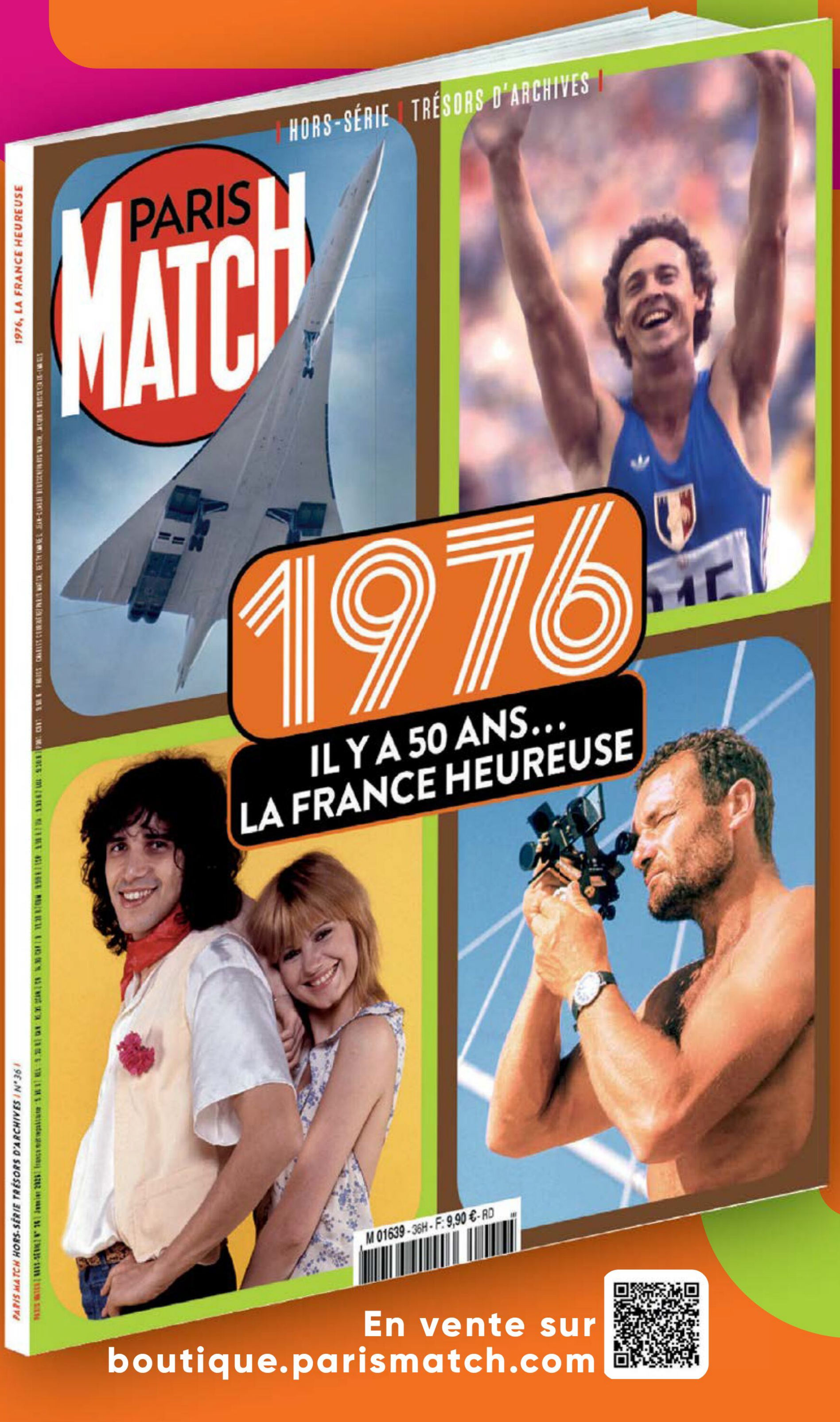
NON. DÉSOLÉE, Y A UN GROUPE DE RÉFUGIÉS QUI NOUS ATTEND...

QUOI ? PAS UNE SOIRÉE RELÂCHE, PAS DE PAUSE ?

TANT QU'IL RESTE ENCORE DES HOMMES À L'EST, ON DOIT CONTINUER.

ON AURA TOUT LE TEMPS DE FÊTER ÇA PLUS TARD !

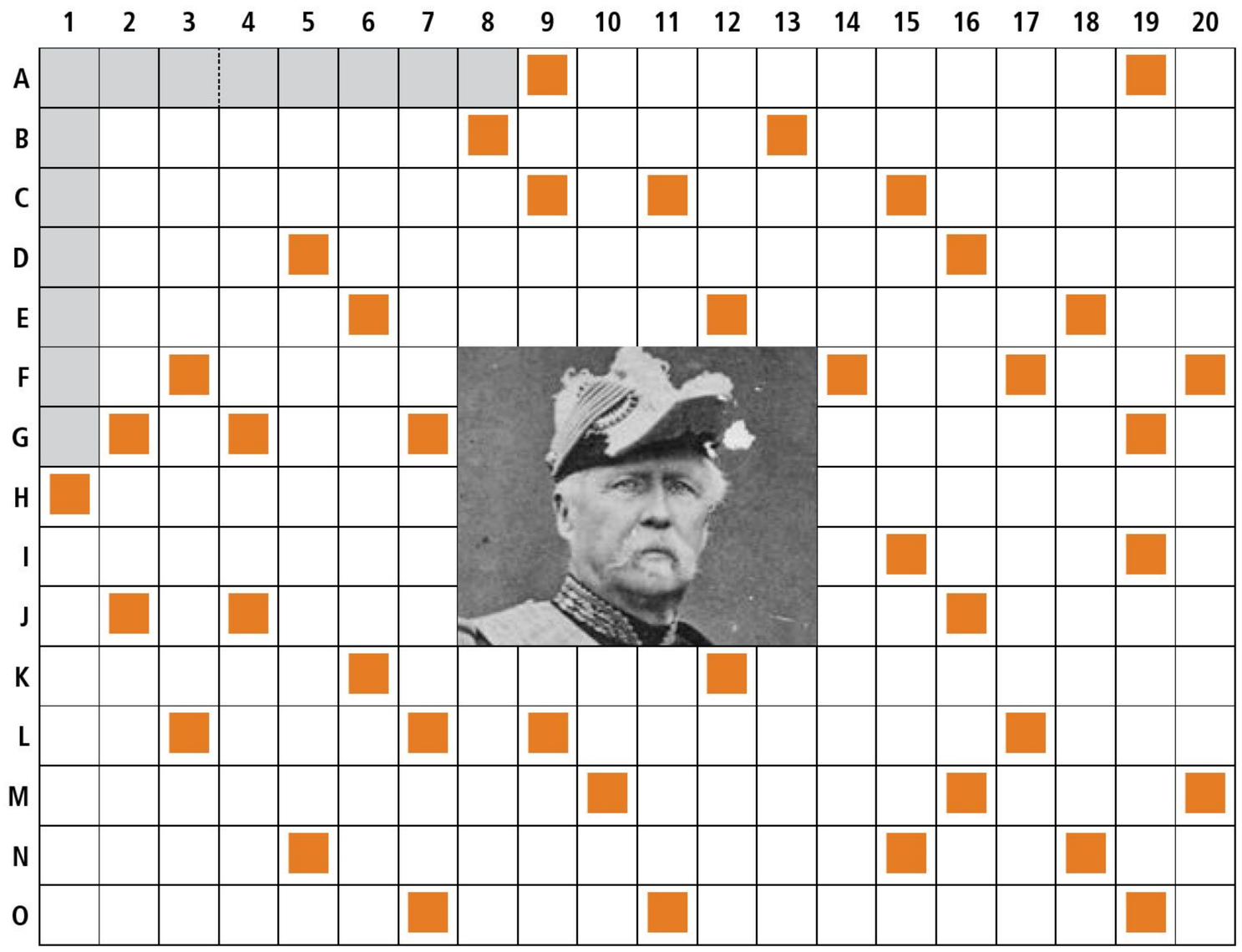
| HORS-SÉRIE | PARIS MATCH |



En vente sur boutique.parismatch.com

Mots croisés Par Pascal Wion

En partenariat avec www.cruciverbiste.club



CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

HORIZONTALEMENT : A. Personnage en illustration. Ils participèrent à la guerre de Troie sous les ordres d'Achille. **– B.** Elle fut tour à tour reine de France et reine d'Angleterre. Majesté, c'est un crime! Navigateur anglais qui fut le favori d'Élisabeth Ire. **– C.** Jules César les a repoussés hors de Gaule en vainquant Arioviste à Ochsenfeld. Fils de Lamech. Nom de guerre. **– D.** Selon Ovide, il fut rajeuni par la magicienne Médée. Une diète y fut réunie par Charles Quint en 1541 pour réconcilier catholiques et protestants. Roi de Sardaigne qui combattit les guelfes en Italie. **– E.** Un prénom pour sortir l'Anne de l'Enclos! Un jour à Rome. Tenue secrète. Vient d'*inde*. **– F.** Tantale. Capitaine de la littérature française. Une page de notre vie. Plaque suisse. **– G.** Homme de théâtre italien (1926-2016). Fondateur de l'empire zoulou qui fut surnommé le « Napoléon noir » (1787-1828). **– H.** Empereur romain qui succéda à Auguste. C'est ainsi qu'on appelait les cruciverbistes dans les années 1930. **– I.** Dessinateur français qui collabora notamment au quotidien satirique *Le Charivari* (1804-1866). Mesure pour le monde agricole. **– J.** Cité phénicienne qui fut assiégée et prise par Alexandre en 332 av. J.-C. Pronom. Massif boisé de l'est du Bassin parisien. **– K.** Compositeur italien (1813-1901). L'un des trois juges des Enfers. Révolutionnaire bolchevik qui fut président du Komintern de 1919 à 1926. **– L.** Précurseur des sciences. Abrégé d'histoires. Capitale européenne. Ça fait long temps. **– M.** Célèbre régicide. Ancien président portugais. Ils passent et l'on se courbe. **– N.** Maréchal de France qui fut le ministre de la Guerre de Napoléon III. Nièce de Richelieu (duchesse d'…). Un des incorruptibles. Ancien jules. **– O.** Bactériologiste franco-suisse qui découvrit le bacille de la peste en 1894. Accord d'Éon? Fut cordiale entre la France et le Royaume-Uni.

VERTICALEMENT : 1. Bataille que ce personnage remporta et dont il fut fait duc. Claude Monet y a peint de nombreux tableaux de 1883 à sa mort en 1926. **– 2.** Les Gaulois y ont vu le ciel leur tomber sur la tête. Départ pour Tahiti. Prophète biblique. **– 3.** Être minuscule dans les *Pensées* de Blaise Pascal. Général qui mit la Grande Armée en déroute. Amateur de meubles anciens. **– 4.** Neveu de Priam tué par Achille. Devoir de scout. Accords anglo-américains. **– 5.** Drôle de palindrome. Reine d'Égypte. **– 6.** Héritier du passé. Demi-frère de Napoléon III qui fut le président du Corps législatif de 1854 à sa mort en 1865. Tribu écossaise. **– 7.** Il fut quatre fois ministre sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing (d'…). État gaélique. Étape de la Longue Marche. **– 8.** Service instauré en France par la loi du 16 février 1943. Astronome français (1786-1853). **– 9.** En latin ou en anglais. César de la musique. **– 10.** Siège de Verdun. L'Afrique au drapeau vert. Sujet de débat et de polémique. **– 11.** Son roi a inspiré Édouard Lalo. Au bord du Doubs. A sa barre en Bretagne. **– 12.** Ville du Nevada. Astronome américain qui a inventé le spectrohéliographe en 1891. **– 13.** Jamais vu dans un poème de François Villon. Philosophe grec d'Élée. **– 14.** Régente de Constantin VI. Europe ou Asie. **– 15.** Feu vert sur la place Rouge. Sa dame fut découverte en 1897 en Espagne. S'affichent dans des kiosques. **– 16.** Traverse les Carpates en courant. Échappa. Régal de pékinois. Spécialiste du french cancan. **– 17.** Dieu résidant dans les eaux de la mer Égée. Dirigeant soviétique dont l'assassinat en 1934 fut pour Staline le prétexte du déclenchement des Grandes Purges. Célèbre apatride. **– 18.** Colline de Jérusalem. Un des descendants d'Hugues Capet. **– 19.** C'est du haut de ses pyramides que Bonaparte aurait harangué ses troupes. Elle protégeait l'entrée du château fort. **– 20.** Astronome et mathématicien grec d'Alexandrie. Peintre français auquel la ville de Bourges a consacré un musée (1904-2001). Quatorzième à Athènes, onze à Rome. H

Solution du n° 946

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	M	A	X	I	M	I	L	I	E	N	■	U	P	S	I	L	O	N	■	E
B	E	V	E	■	Y	S	E	R	■	U	L	P	I	E	N	■	D	I	A	S
C	X	E	R	E	S	■	C	■	O	B	■	O	N	T	A	R	I	O	■	T
D	I	■	X	A	I	N	T	R	A	I	L	L	E	S	■	E	L	B	E	E
E	Q	U	E	N	E	A	U	■	S	E	O	U	L	■	C	H	O	E	U	R
F	U	S	S	E	■	U	R							A	R	O	N	■	R	H
G	E	U	■	S	U	S	E							D	E	B	■	L	E	A
H	■	R	A	■	C	I	■							E	C	O	L	O	■	Z
I	R	E	B	E	C	C	A							L	Y	A	U	T	E	Y
J	A	■	O	C	E	A	N							E	■	M	A	H	E	■
K	S	■	U	H	L	A	N	S	■	R	I	O	M	■	C	■	N	■	T	A
L	T	I	K	A	L	■	A	U	R	E	■	S	A	N	H	E	D	R	I	N
M	A	■	I	S	O	U	■	N	I	N	A	■	R	■	I	D	A	H	O	■
N	T	I	R	S	■	L	A	■	S	O	P	H	O	C	L	E	■	I	N	O
O	T	V	■	E	M	M	A	U	S	■	O	■	C	H	I	N	O	N	■	C

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel



Initiales B.B.

À chaque génération son icône: la courtisane Marion Delorme sous le règne de Louis XIII, Jeanne du Barry sous celui de Louis XV, les «cocottes» de la Belle Époque – la Belle Otero, Liane de Pougy… Et puis au XXe siècle, Brigitte Bardot en diva des sixties, en comète éblouissante au firmament des fantasmes de toute une génération. On a voulu se souvenir de ce qu'elle incarnait d'animalité et d'impudicité. Mauriac lui-même en avait été ému au point de l'écrire dans *Le Figaro*. Une «méduse […] dévorée par ses cheveux comme par des serpents», «La femme en soi», «une créature mythologique», «un mythe qui devient vrai». Pour avoir penché trop à droite dans les années 1980, on en oublierait presque que cette bourgeoise des beaux quartiers avait incarné une liberté insolente et transgressive en manière de premier chapitre aux événements de Mai 68. Je me souviens encore avoir regardé – j'avais 10 ans – son show télévisé du 31 décembre 1967, cinquante minutes «gainsbouriennes» et déjantées où elle était apparue en déesse Circé, tantôt en minijupe pop art, en icône psychédélique, en Barbarella de *Comic Strip*, en motarde à plus de 100 à l'heure, en Bonnie Parker 1930, béret sur la tête, pistolet-mitrailleur à la main… Je n'avais pas tout bien compris, mais cela m'avait fasciné tant le décalage était immense avec la façon dont nous vivions à l'époque. Cette même année, elle avait été reçue, non sans protestations, à l'Élysée. Tante Yvonne avait eu peur un moment qu'elle n'arrive toute nue. Elle n'en avait pas besoin. Elle avait fait une entrée fracassante en pantalon noir et tunique à brandebourgs d'or. On a retenu quelques bribes de la seule conversation qu'aient jamais eue entre eux les deux Français les plus connus au monde. Surtout les premiers mots du Général: «Ah! C'est vous, de loin je vous avais prise pour un militaire!» Mon père avait évoqué un jour en riant les affiches qui, en 1960, couvraient les murs de nos villes pour l'eau minérale Charrier. Par une heureuse coïncidence, la marque portait le même nom que le tout nouveau second mari de la jeune icône, l'acteur Jacques Charrier. On y voyait un gros bébé rose et blond en barboteuse tenir entre ses jambes et regarder avec une attention soutenue une bouteille d'eau avec cette légende géniale par son double sens «Bébé [B.B.] aime Charrier». Il m'a fallu attendre plus que l'adolescence avant que je ne la découvre au cinéma. Je l'avais aimée avec Sami Frey dans *La Vérité* de Clouzot en meurtrière tragique, avec Mastroianni dans *Vie privée* de Louis Malle quand, traquée par les photographes, elle achève sa vie en chute libre, avec Piccoli dans *Le Mépris* de Godard où elle se tue en voiture sur un malentendu. C'est cette femme-là que j'ai aimée à l'écran, belle, mutique, lointaine, comme possédée par ses rêves, la femme incomprise des amours déçues, du *fatum* et de la mort, pas la sempiternelle attraction blonde des navets de Vadim ou de Molinaro. La beauté et la mort. Éros et Thanatos, cela marche toujours! Il suffit de quelques affinités entre les mutations d'une époque et celui ou celle qui saura les incarner. De ce point de vue, Brigitte Bardot est beaucoup plus qu'une figure incontournable de la libération de la femme des Trente Glorieuses, elle incarne quelque chose qui tient à la notion de «célébrité», telle que les historiens l'entendent depuis le XVIIIe siècle des «grands hommes» jusqu'à nos jours, dans un renversement parfois tragique des rapports de sens entre nos vies privées et la vie publique. Brigitte Bardot, c'est pour la première fois, à grande échelle, l'intimité couchée sur papier glacé.

E. de Waresquiel

> «C'est cette femme-là que j'ai aimée à l'écran, belle, mutique, lointaine, comme possédée par ses rêves, la femme incomprise des amours déçues»

medici.tv

Le plus vaste catalogue de musique
classique et de jazz au monde

+4 500 vidéos
de concerts, opéras, ballets,
documentaires et master classes

+150 évènements en direct
diffusés chaque année
avec les plus grands artistes

Offre exclusive Historia :

Bénéficiez de **50% de réduction** sur l'abonnement annuel medici.tv
et découvrez les plus beaux concerts de musique classique

Utilisez le code **historia50** pour bénéficier de votre offre



Verbier Festival 2016 © Nicolas Brodard

ARCHIVES NATIONALES

Les Remarquables

LE TESTAMENT DE NAPOLÉON Ier

EXPOSITION DU 4 MARS AU 29 JUIN 2026

ENTRÉE LIBRE

ARCHIVES NATIONALES
60 rue des Francs-Bourgeois
75003 Paris
M 1 Hôtel de ville 11 Rambuteau

Du lundi au vendredi de 10 h à 17 h 30
Samedi et dimanche de 14 h à 17 h 30

Fermeture les mardis et le 1er mai

www.archives-nationales.culture.gouv.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

Partenariat média
HISTORIA

En partenariat avec
fondation NAPOLÉON
Le sens de l'histoire, ensemble.

Testament de Napoléon Ier, page 5 [détail]. 15 avril 1821 © Archives nationales, AE/I/13/21/a